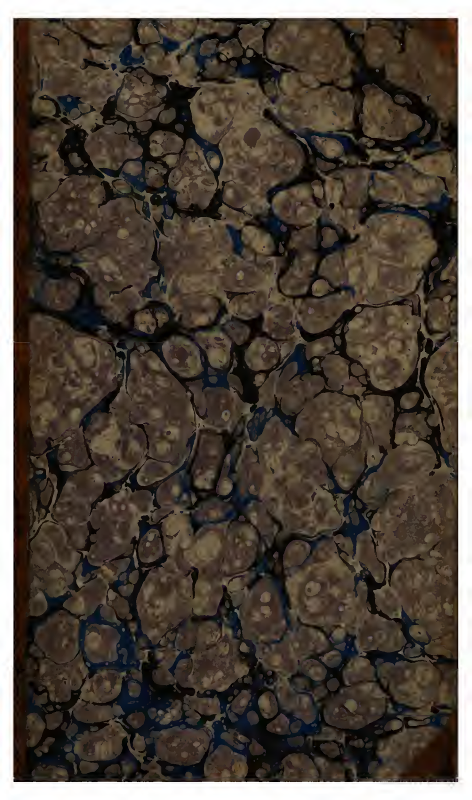


LES MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***

AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Rédigés par Mr. de Saint-Evremond.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire, ſur le Vygendam.

MDCCV.

Avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats.

PRIVILEGIE.

DE Staten van Holland ende West-Vriesland: Doen te weeten, Alzo Ons vertoont is by *Pieter Mortier* Boekverkooper, wonende tot Amsterdam, dat hy Suppliant bezich was met het herdrukken, en vermeerderen van zeeker Boek, genaamt *toutes les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond*, *Saint-Evremoniana*, *& les Memoires de Saint-Evremond* in verscheide Volumes, 't welk hy met grooten kosten deede drukken, en vermeerderen, dog hy Suppliant beducht was, dat wel iemant anders tot zyn Suppliant groote schade, 't zelve boek soude willen nadrukken, zo keerde hy zich, Ons biddende dat Wy hem Suppliant beliefde te begonstigen met een Speciaal Octroy om 't zelve Boek met Seclusie van alle andere alhier te Landen gedurende den tyd van vyftien eerstkomende Jaren alleen te mogen drukken, in zodanige Formaat, als hy Suppliant goet vinden zoude, 't zy met ofte zonder plaaten, met verbod, dat niemant anders gedurende den voornoemden tyd 't voorschreven Boek in 't geheel, ofte ten deele zoude mogen drukken ofte elders gedrukt zynde, binnen deze Landen te brengen, verruilen, ofte verkopen, op zekere groote pœne tegens d'overtreders te verbeuren, zo is 't, dat Wy de zaake, ende 't verzoek voorschreven overgemerkt hebbende, ende genegen wezende ter bede van den Suppliant uyt Onze regte wetenschap, Souvraine maght, ende authoriteyt den zelven Suppliant geconsenteert, geaccordeert, ende geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen, ende octroyeren hem mits dezen, dat hy gedurende den tyt van vyftien eerst-achter-eenvolgende Jaren het voorschreven Boek, genaemt *toutes les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond*, *Saint Euvremaniana & les Memoires de Saint-Evremond* in verscheide Volumes binnen den voorschreeven Onzen Landen alleen zal mogen drukken, doen drukken, uitgeven, ende verkopen, in zodanige Formaat, als hy goet vinden zoude, met ofte zonder platen, verbiedende daarom alleen, ende een iegelyk het zelve Boek in 't geheel, ofte ten deele naar te drukken, ofte elders naargedrukt, binnen den zelven Onzen Landen te brengen, uitte geven, ofte verkopen, op verbeurte van alle de naargedrukte, ingebragte, ofte verkogte exemplaaren, ende een boete van drie hondert guldens daarenboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier,

die de Calange doen zal, een derde part voor den armen der plaatze daar het casus voorvallen zal, ende het resteerende derde part voor den Suppliant, alles in dien verstande, dat Wy den Suppliant met dezen Onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoedinge van zyne schade door het nadrukken van het voorschreven Boek daar door in geenige deele verstaan den inhouden van dien te authoriseeren, ofte advoueren, ende veel min het zelve onder Onse Protectie, ende bescherminge eenig meerder credit, aanzien, ofte reputatie te geven, neen maer den Suppliant in cas daarinne iets onbehoorlyks zoude influeeren, alle het zelve tot zyne laste zal gehouden wezen te verantwoorden, tot dien einde wel expresselyk begeerende, dat by aldien hy dezen Onzen Octroye voor het zelve Boek zal willen stellen, daar van geen geabrevieerde, ofte gecontraheerde mentie zal maaken, neen maar gehouden wezen het zelve Octroy in 't geheel, ende zonder eenige Omissie daar voor te drukken, ofte te doen drukken, ende dat hy gehouden zal zyn een exemplaar van het zelve Boek gebonden, ende wel geconditioneert te brengen in de Biblioteecq van Onze Universiteit tot Leiden, ende daar van behoorlyk te doen blyken, alles op pœne van het effect van dien te verliezen: Ende ten einde de Suppliant dezen Onzen consente, ende Octroye mogen genieten als naar behoren, lasten Wy allen, ende een iegelyken, die 't aangaan mag, dat zy den Suppliant van den inhoude van dezen doen, laten ende gedogen, rustelyk, vredelyk, ende volkomelyk genieten ende gebruiken, cesseerende alle belet ter contrarie gedaan, in den Hage onder Onzen grooten Zegele hier onder aan doen hangen, den drie-en-twintigste Augusti in 't Jaar Onzes Heer en Zaligmakers zeventien hondert vier.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnatie van de Staten

SIMON van BEAUMONT.

AVERTISSEMENT.

LEs Avantures qui ſont racontées dans ces Memoires, ſont arrivées depuis l'année 1625. Il ſera aiſé en les liſant, de voir que l'Auteur s'eſt propoſé de ne point faire connoître ceux dont il parle, mais il avoit ſouvent manqué à cette précaution, & celui qui a travaillé à les rediger, s'eſt vu obligé de changer plus d'une fois la qualité des perſonnes & la date des evenemens pour les rendre abſolument meconnoiſſables, quand la reputation du prochain pouvoit y être intereſſée; en ſorte qu'on n'y trouvera rien de cette nature qui puiſſe deſigner quelqu'un. Ce n'eſt que dans les choſes qui pourroient donner lieu à la mediſance qu'on a emploié ces deguiſemens: car dans tout le reſte la verité y eſt exacte, & on trouvera par tout pluſieurs circonſtances tres curieuſes des faits les plus connus de l'Hiſtoire de ce tems.

On voudroit pouvoir ſatisfaire la curioſité de ceux qui demanderont quel eſt celui dont on donne ici les Memoi-

res ; mais c'eſt ce qu'on ne ſçait point. Ils ont été apportez d'Angleterre par un homme à qui on a fait un miſtere du nom de l'Auteur, & il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu pour ſe cacher lui même la precaution qu'il a eue pour ne nommer perſonne. Au reſte quoiqu'il ſemble n'avoir entrepris ces Memoires que pour y depeindre les dangers & les ecueils de la Galanterie, on verra que s'il donne quelquefois l'idée de la mauvaiſe conduite des femmes coquettes, il rend aux autres la juſtice & leur donne tous les eloges qu'elles meritent ; & ce n'eſt pas ſeulement à l'egard du commerce des femmes que l'on trouvera des inſtructions, c'eſt auſſi ſur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.



MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***.
AVANT SA RETRAITE,

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

J'Entre dans ma ſoixantieme année, plus rebuté du monde par mes diſgraces, que par la vieilleſſe, je cherche à joüir du peu de repos que Dieu me laiſſe encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me detacher du monde, & comme ma vie eſt, pour ainſi dire, un tiſſu de tous les ecueils qu'on peut trouver auprés des femmes, je croi que rien ne ſauroit être plus utile & à moi-même & aux autres, que de repaſſer ſur mes avantures qui ont rapport

à elles. Ceux qui liront ces Memoires, y prendront peutêtre des motifs pour être plus ſages que je n'ai été, & moien les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les egaremens de la galanterie, je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit panchant, qui tout vieux & tout experimenté que je ſuis, pourroit encore m'entrainer ; tant les hommes ont peu de force pour ſuivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Memoires, je penſe plus à laiſſer à la poſterité une inſtruction, qu'une Hiſtoire, je ne dirai point qui je ſuis & je cacherai de même le nom de la plûpart de ceux dont je parlerai. Je n'ecris pas preciſement pour apprendre mes avantures, mais pour enſeigner par le recit de mes avantures à eviter les dereglemens que je deplore, & il y auroit de l'injuſtice aux Lecteurs de s'appliquer davantage à deviner la verité de cette Hiſtoire, qu'à profiter des veritez qu'elle renferme.

Je prie du moins ceux qui me reconnoitront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs decouvertes, & je leur donne ſous le ſecret tout ce qu'il me ſera impoſſible de leur cacher.

Je ſuis né dans le mois de Mai de l'année 1625.

1625. Mon pere qui etoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi qui lui permettoit peu de prendre le soin de son menage, l'avoit laissé à ma mere. Sa Famille etoit composée d'une fille & de trois garçons; la fille etoit l'ainée, & j'etois le cadet de tous les quatre. Le fond de son bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eust apporté peu de chose en mariage, & à peine fumesnous au monde qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous eloigna de bonne heure d'auprés d'elle, & aiant mis sa fille dans un Convent de Province, où elle paioit une pension modique, elle chercha aussi les Colleges, où l'education de ses garçons pourroit lui moins couter. Mon frere ainé avoit deja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eust que quinze ans. On me mit avec mon second frere dans une petite Ville de Province, sous la conduite d'un Pretre, qui nous envoioit etudier dans un College qui etoit dans la même Ville. Nous y etions fort distingués, quoique nous fissions peu de depense; mais outre qu'on connoissoit qui nous etions, on nous donna des qualitez qui nous attiroient cette distinction. On donna à mon frere la qualité de Comte, & à moi cel-

le de Chevalier ; car la mode n'etoit pas en ce temps-là aussi etablie qu'aujourd'hui, de donner celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nulle autre vocation à l'Eglise que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva aucune ouverture d'esprit pour les Lettres, & toute son occupation depuis le matin jusqu'au soir, etoit de faire enrager le pauvre Precepteur chez qui nous logions. Pour moi j'etois plus docile, & quoique je ne fusse pas ennemi du plaisir, je ne laissai pas de trouver moien de bien faire dans mes Classes. La difference qu'on remarqua entre le caractere d'esprit de l'un & de l'autre, m'attira des loüanges, qui chagrinant mon frere, commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toûjours euë, & c'est ce qui m'a convaincu qu'il ne faut jamais faire etudier ensemble des enfans dont le genie est different. Les mortifications qu'on donne à un ainé, qui est surpassé par son cadet, retombent toûjours sur celui qui en est la cause innocente. Mon frere avoit deja quinze ans, & moi quatorze, quand une Troupe de Comediens arriva dans la Ville où nous faisions nos etudes.

Je n'avois eu jusque-là que de vagues impressions de cette passion qui attache un sexe à l'autre. Ce fut à la Comedie qu'elle com-
mene-

mença à se developer & à se faire sentir en moi, & je le dirai, ou à ma confusion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragedie, que ce fut à la representation du Cid que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui joüoit le rolle de Chimene, me toucha, & par sa beauté, & par la tendresse des sentimens de son personnage. Je me sentis affligé de la voir malheureuse. Il me semble même que j'etois un peu faché qu'elle fust aussi vertueuse que son rolle la faisoit paroître; mais ce regret ne me dura pas longtems. J'appris bientôt que cette femme qui representoit sur le Theatre des rolles si vertueux, n'etoit dans le particulier rien moins que Chimene. Ce fut là ce qui me renversa entierement l'imagination. Quoi, disois-je en moi meme, il me seroit aisé d'etre aimé de cette Chimene qui a tant de fierté pour Rodrigue ? Je portois par tout ces pensées & ces reflexions, & j'avalois sans le savoir le funeste poison de la debauche.

Ce que j'eprouvai dans un âge si tendre, m'a dans la suite de ma vie empêché d'être surpris, quand j'ai vû les Comediennes, toutes decriées qu'elles sont, inspirer de plus fortes passions que les plus honnetes femmes. Le rolle qu'elles font sur le Theatre donne du gout pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'etois trop jeune pour oser m'attacher à la Chimene qui m'avoit touché dans la representation du Cid. D'ailleurs cette Comedienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'etois à cet âge, & prevoiant bien que si j'osois lui parler d'amour sans avoir à lui faire des presens, je n'en serois traité que comme un ecolier, je cherchois des amours plus aisées & plus capables de me reüssir. Mais à qui m'attacher ? Je ne voiois pas une femme pour qui je n'eusse du panchant. Tout etoit Chimene pour moi, mais je n'etois Rodrigue pour personne, & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes à qui je prodiguois les miennes, c'est que j'etois un joli enfant. Cela me desesperoit; je voulois qu'on me regardast comme un homme, puisque je sentois si bien que je l'etois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions un Convent de Filles, dont l'Abbesse etoit un peu nôtre parente. J'allois la voir assez souvent, & par son moien je connoissois la plusspart des jeunes Pensionnaires qui etoient chez elle. Il y en avoit une à peu prés de mon âge, qui me plaisoit plus que les autres; & comme j'avois assez de facilité pour la voir, je crus qu'il n'y avoit personne à qui je pusse

mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je ·esolus de decouvrir la passion qui commen- çoit à naître dans mon cœur. Je me servis ›our faire cette declaration de quelques Vers le Comedies que j'avois retenus, que je lui ›rononçai d'un air fort passionné & fort ten- lre: la petite personne etoit deja bien plus guerrie que moi, & je fus fort etonné de ı voir repondre à mes Vers par de la Prose ort intelligible. Elle se mocqua de la manie- e dont j'avois fait ma declaration, & elle me lit qu'elle avoit appris dans son Convent à ·arler d'une autre sorte. Je reconnus qu'elle voit lû toutes sortes de Livres de galante- ie, & qu'elle en savoit deja assez, non seu- ement pour repondre à mes sentimens, mais ncore pour m'encourager & pour m'instrui- e. Elle jura pourtant qu'elle n'avoit jamais nti que pour moi la passion qu'elle me de- ouvroit, & qu'elle ne la sentiroit jamais pour n autre, mais elle me dit que si je l'aimois ve- tablement, il falloit ne point perdre de tems, : travailler à trouver l'occasion de nous voir ›uvent.

Il est aisé de s'imaginer combien je fus char- ιé de trouver une personne si aimable, tou- remplie d'amour pour moi. Je me persua- ıi aisement que c'etoit l'effet de mon meri- qui lui causoit cette passion, & je fus con-

firmé dans cette vanité par les lettres qu'elle commença à m'ecrire tous les jours ; car il me sembloit alors qu'on ne pouvoit ecrire ni avec plus de passion ni avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous ecrivions exactement tous les jours, & nous nous servions pour ce commerce d'un Ecolier qui etoit fils de la Touriere de l'Abbaie, & qui en venant en Classe me rendoit ses lettres, & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la sorte, quand mon frere qui paroissoit attaché à une Religieuse de la même Abbaie, & qui n'etoit pas d'humeur à cacher ses intrigues, me fit voir les lettres que cette Religieuse lui ecrivoit. Quelle fut ma surprise quand je vis que c'etoit presque mot pour mot les mêmes lettres que m'ecrivoit ma Pensionnaire, & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçues eussent eté composées par cette Religieuse ! Je n'en temoignai rien à mon frere, mais en le quittant, j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois, & je les renvoiai à celle de qui je les avois reçues, lui mandant par un billet fort sec que je ne voulois plus l'aimer ni la voir, puisqu'elle avoit eté capable de me tromper.

Elle repondit à mon billet par un billet en-

core plus ſec. Comme je l'aimois de bonne foi, je fus faché de la voir en colere. Je lui ecrivis une lettre fort humble en lui demandant mille pardons, & n'aiant eu aucune reponſe, j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me perſuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma triſteſſe, & voiant que je voulois lui faire des reproches en forme, elle me dit que j'etois un plaiſant marmot pour vouloir être aimé d'une perſonne comme elle. Cela m'accabla, car elle n'etoit guere plus agée que moi. J'enrageois de me voir traiter d'enfant par un enfant, & je n'avois pas ſçu juſque-là que les filles ne ſont plus des enfans, à l'âge où les garçons le ſont encore.

Le mauvais ſuccés de cette premiere paſſion commença à me faire connoître le caractere des femmes. Heureux ſi j'en euſſe profité, mais je crus que la jeuneſſe etoit la ſeule cauſe de la tromperie que cette Penſionnaire m'avoit faite, & je reſolus de m'attacher à des Maiſtreſſes moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant General de la Ville où nous demeurions Il avoit une femme aſſez bien faite, & qui faiſoit fort parler d'elle. Elle avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quin-

ze, mais je ne la voiois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croiois alors qu'il falloit paroitre passionné de toutes les femmes, & je le sentois même comme je le disois, car dans l'envie generale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me semble, disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Generale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs, & elle me disoit ordinairement que c'etoit dommage que je fusse si jeune, mais qu'elle n'osoit compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse quand il etoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui etoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences etoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans, * car c'etoit le tems où ils commençoient à être en vogue, & je ne croiois pas qu'il fust permis de faire l'amour autrement que leurs Heros le faisoient. Je m'imaginois être tantot Alexandre, tantot Orondate, & ma Lieutenante Generale ne paroissoit pas à mes yeux une moindre Maistresse que Cassandre ou Statira.

* Comme Faramond en 12 voll.

Je n'etois point suspect à son mari, etant presque le seul qui eust la liberté de voir sa femme. Non seulement nous etions seuls quand je la voiois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui etoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit qu'elle vouloit eprouver si je l'aimois veritablement, & si elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discretion à l'epreuve de tout, & alors elle me dit qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eust connoissance, parcequ'elle seroit perdue si on venoit à le decouvrir, son mari lui aiant fait des deffenses expresses de voir cet homme; elle m'assura que ce n'etoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidelité sans m'informer de ses raisons.

Nous allames à ce jardin, & à peine y fusmes-nous arrivez, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée où nous nous promenions. Le voila, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne, & si vous voiez quelqu'un, vous me vien-

viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée qui repondoit à ce cabinet, & me disant que je me gardasse bien de changer de place.

Dés qu'elle fut dans le cabinet, j'oubliai la promesse que je lui avois faite de garder toûjours mon poste, & m'approchant tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles elles s'approcha de la porte, & sans l'ouvrir, elle me pria de mener son mari dans une autre allée, jusqu'à ce qu'elle eust eu le tems de faire evader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce tems-là, & le Cavalier regrimpa avec precipitation à la muraille par où il etoit venu. Elle vint à moi, & me voiant seul, elle demanda où etoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il etoit deja ressorti; elle vit bien que c'etoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en temoigna un chagrin qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'aiant apperçu son intrigue, elle me menageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot, & en me quittant elle alla
dire

dire à ſon mari que j'etois un inſolent qui avois oſé lui en conter, & qu'elle le prioit que je ne revinſſe plus chez elle.

J'y retournai dés le lendemain, & le mari me dit en ſe moquant de moi que j'etois un libertin & un debauché, & que ſans la conſideration qu'il avoit pour ma famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les chatier.

Cette injure me perça juſqu'au vif, & au lieu de lui repondre comme j'aurois pû le faire, que ſa femme le trompoit, je ne m'arretai qu'à la honteuſe menace qu'il m'avoit faite. Je lui ſautai au collet, & le manque ſeul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit & prenant le parti de ſon mari, elle me dit cent injures. Voiez, diſoit-elle, quelle inſolence. Ce petit fripon en fait deja beaucoup, & s'il oſe traiter mon mari de cette ſorte, que ne diroit-il point de moi ſi on l'ecoutoit? On m'arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je ſortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils meritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtems l'impudence de cette femme, qui ſachant que j'avois dequoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un procedé ſi etrange, mais

je ne connoiſſois par en ce tems-là de quoi une femme coquette eſt capable, & ce qui m'arriva à cet âge ne fut qu'une legere ebauche des friponneries que j'ai eprouvées depuis dans les femmes de ce caractere.

Cette avanture fit grand bruit. Le Precepteur chez qui nous logions en ecrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parceque nous etions trop grands. Ma mere auroit eû peu d'egard à ſes remontrances, ſi cette année-là qui etoit l'année 1640. elle n'etoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piemont à la Bataille que le Comte d'Harcourt gagna ſur les Eſpagnols. Elle nous rapella donc à Paris, où nous trouvames mon frere aiſné qui etoit revenu aprés la mort de mon pere, pour demander ſa Charge, & pour tacher auſſi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avions un Ami puiſſant avec qui mon frere ainé avoit eté elevé, & que nous avions auſſi fort connu dans nôtre jeuneſſe. C'etoit Monſieur de Cinq Mars, fils du Marechal d'Effiat. Comme il etoit dans ſa plus grande faveur, nous n'eumes pas de peine à obtenir tout ce que nous ſouhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere ainé. On donna mon frere le Comte à Monſieur le Duc de Brezé pour ſervir ſur Mer, & mon

on frere ainé qui avoit de l'amitié pour moi, ulut me garder auprés de lui pour servir Piemont la Campagne prochaine. Je re- ɪ donc à Paris, où je passai l'Hiver avec lui, nt presque de toutes ses parties & de tous plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion connoitre bien mieux que je n'avois fait, caractere des femmes coquettes.

Nous etions presque toujours chez Mon- ur de Cinq Mars, & je ne puis m'empe- er de dire ici la surprise où j'etois, & les lexions que j'avois coûtume de faire toutes fois que je le voiois. Jamais homme ne ma nblé devoir être plus heureux qu'il etoit ors. Il se voioit à vingt ans Favori du Roi, ec des distinctions que nul autre n'avoit ès avant lui. Il etoit adoré de tous les Cour- ns, & aimé de toutes les femmes ausquel- il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je le voiois jamais content, & dés qu'il se uvoit seul avec mon frere & moi, il se di- t l'homme du monde le plus malheureux. revoit, il soupiroit, & passoit souvent des ıres entieres à ne rien dire & à se prome- dans la Chambre. Il n'expliquoit qu'à n frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me lois point d'entrer dans ces confidences, is je ne pouvois cesser d'admirer combien les

les hommes sont trompez, quand ils se persuadent que les grands postes & les grands honneurs sont necessaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoissance des secrets de Monsieur de Cinq Mars en matiere d'Etat, & je ne sai s'il les decouvrit à mon frere, mais je connus la pluspart de ceux qu'il avoit en matiere de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guere qui puissent ne pas se vanter de ce qui a dequoi flater leur vanité en amour.

Monsieur de Cinq Mars etoit parfaitement bien fait & fort liberal. Cependant les femmes ausquelles il paroissoit attaché, ne lui etoient pas fort fidelles. Comme il etoit obligé d'être presque tout le jour auprés du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ses maitresses, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de depense. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guere de visites qu'il ne lui fist des presens. Il nous menoit fort souvent chez elle mon frere & moi, & même il nous y laissoit, etant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eust des engagemens ailleurs, soit qu'il fist scrupule d'en conter à la Maitresse de son

ami,

ıi, il paroissoit s'attacher peu à elle, & :and Monsieur de Cinq Mars etoit sorti, que nous restions chez cette fille, il s'en- rmoit presque toûjours, & me laissoit cau- · avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que vois prise de croire qu'il n'etoit pas permis voir une femme sans lui temoigner de la ssion. Celle-ci etoit belle, & on peut bien ɔire qu'aiant la facilité de l'entretenir, je ·dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette declaration :c un peu de delicatesse, je lui dis que j'e- s faché que Monsieur de Cinq Mars fust attaché à elle, & qu'elle lui eust de si ındes obligations, parceque sans cela j'au- s pris la liberté de lui temoigner que je l'ai- ɔis de tout mon cœur. Vous croiez, re- t-elle, qu'il est attaché à moi, & que je ai de l'obligation, point du tout, il ne aime point, & il ne fait presque rien pour ɔi. Il ne fait rien pour vous, repris-je avec ɔnnement? Cependant on ne dit pas cela, on pretend dans le monde qu'il vous a de- donné plus de cinquante mille ecus. Hé :n, repondit-elle, cinquante mille ecus, ila une belle gueuserie pour une fille com- : moi. Si je voulois avoir pour d'autres les nplaisances que j'ai pour lui, j'aurois de-

ja

ja reçu trois fois plus d'argent, & je ferois bien mieux etablie.

J'avoue que ce difcours me parut fi fingulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maitreffes qu'on achete fe croient toutes beaucoup audeffus du prix pour lequel elles fe vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien temoigner de ma furprife. Il eft vrai, lui dis-je, que fi on a egard à votre merite, cinquante mille ecus font peu de chofe. Mais que doivent donc efperer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniere recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'ai pas un fou à vous donner? Eft-ce donc, reprit-elle, que vous croiez que je fois intereffée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il etoit vrai que vous m'aimaffiez, & que je cruffe que c'eft de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monfieur de Cinq Mars avec fes cinquante mille ecus, car ajouta-t'elle, il n'appartient qu'aux coureufes de faire l'amour pour de l'argent.

Ce difcours me toucha jufques au cœur, & m'empecha de faire la reflexion que j'aurois dû faire fur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une perfonne affez intereffée pour n'etre par contente de cinquan-

te

te mille ecus, ne laisser pas de faire la genereuse ; mais j'en fus touché, comme si elle eust parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de merite que Monsieur de Cinq Mars, & j'allai meme jusqu'à me persuader qu'une fille aussi bien nippée qu'elle l'etoit, pourroit non-seulement m'aimer sans rien attendre de moi, mais me faire meme des presens, car etant alors extremement depourvu d'argent, je sentois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, seroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui repondis que j'etois charmé de la generosité de son cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fust sincere. La maniere dont elle me repondit, me fit croire que j'etois aimé. Elle m'assura qu'elle me recevroit toutes les fois que j'irois chez elle & qu'elle auroit soin que personne ne nous troublast dans nos tete à tete. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, & elle me le promit.

Je la quittai si charmé de ma bonne fortune, que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne cessai point en m'en retournant avec lui, de lui parler de cette fille avec un epanchement de cœur qui le faisoit rire. Je croi, me disoit-il, que vous en etes amoureux. Il faudroit pour cela, lui

repondois-je, que je fusse assez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute sa force quand je lui disois que personne que Monsieur de Cinq Mais ne devoit pretendre à ses bonnes graces, & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connut deja pour ce qu'elle etoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous, quand je reçus un billet, par lequel elle me mandoit qu'il lui etoit survenu une affaire qui l'obligeoit à sortir de bonne heure, & que n'aiant point de Montre, toutes les siennes etant chez l'Horloger, elle me prioit de lui en envoier une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet assez jolie. Je la lui envoiai aussitot, l'accompagnant d'un billet tres-passionné, par lequel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'apresdinée. Je me hastai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en deshabillé, sans qu'il parust qu'elle eust sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoutant qu'il falloit qu'elle sortit dans un quart d'heure, parcequ'elle etoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajouta-t'elle, parceque vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces der-

dernieres paroles d'un air si sec, que je crus que c'etoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je resolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fut. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extreme, disant que ce qu'elle en faisoit etoit plus pour eprouver si je l'aimois veritablement, que par le besoin qu'elle en eut. Elle me promit pour le lendemain le rendez-vous dont elle m'avoit flaté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle etoit au desespoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parceque Monsieur de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

J'enrageois de tous ces contretems. Le jour suivant ne me fut pas plus heureux, & elle me mena quinze jours de cette sorte, trouvant chaque fois des raisons nouvelles pour me manquer de parole. Ce tems-là passé, elle me fit prier de me trouver à une Eglise où elle se rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occasion de me voir chez elle, qu'elle s'etoit apperçuë que l'empressement que j'avois pour elle avoit eté remarqué, & qu'il falloit ne-

cessairement que nous nous vissions ailleurs. Elle ajouta que ce n'etoit pas sa plus grande peine; que ce qui l'affligeoit etoit que Monsieur de Cinq Mars lui aiant donné cinquante pistoles pour acheter un habit, elle avoit eté assez malheureuse pour s'etre embarquée au jeu; qu'elle n'osoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit necessairement qu'elle les trouvast ailleurs. Croiez-vous, ajouta-t-elle, que si vous faisiez semblant d'en avoir besoin, & que vous les demandassiez à Monsieur de Cinq Mars, il vous les refusast? Je lui repondis que je n'osois faire cette proposition à Monsieur de Cinq Mars, non seulement parceque j'avois une repugnance extreme à emprunter de l'argent à qui que ce fut, mais aussi parceque j'avois des raisons de menager l'amitié de Monsieur de Cinq Mars pour des interêts plus considerables. Elle me repondit sechement que cette excuse etoit une defaite, & qu'elle etoit folle de s'imaginer que je l'aimasse. Elle me quitta aprés ces paroles, & ne voulut plus entendre de raisons.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'elle n'agissoit pas de bonne foi. Elle avoit deja ma Montre qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix pisto-

pistoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai assez aveugle pour ne pas faire la moindre reflexion sur son procedé. Elle est trop riche, me disois-je à moi-meme, pour etre interessée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi, soit un effet de sa confiance.

Je me resolus donc de demander les cinquante pistoles à Monsieur de Cinq Mars. J'etois chez elle avec lui quand je lui en fis la proposition. Je le tirai dans une Chambre à l'ecart, & je lui dis en tremblant que j'avois un extreme besoin de cinquante pistoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me repondit qu'il m'en alloit donner cent, & aussitot appellant la personne chez qui nous etions; combien vous ai-je laissé d'argent, Mademoiselle, lui dit-il, la derniere fois que je vous vis? n'est-ce pas trois cens pistoles? Allez m'en querir cent, je vous prie, dont j'ai extremement besoin. Cette fille rougit, & n'osant rien repondre, elle lui apporta les cent pistoles bien contées qu'il me donna. Je fis difficulté de les prendre, lui disant que cette fille en avoit peutetre besoin. Non, dit-il, elle en a de reste, & je veux meme qu'elle vous en donne quand vous en aurez besoin; & l'appellant aussitot, il lui dit

qu'elle me donnat tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent pistoles, resolu d'apprendre à Monsieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la personne meme de qui il les avoit prises, & je le laissai avec elle.

Je ne savois que comprendre au procedé de cette fille, qui avoit fait semblant d'avoir besoin de cinquante pistoles en un tems où Monsieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens; mais la chose me paroissoit bizarre, supposé qu'elle ne fut pas de bonne foi, qu'elle fut punie elle-meme de son avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait jusques-là, on l'eut obligée de m'en donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empecher de raconter la chose à mon frere, qui me blama fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars, & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoier. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnat Monsieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajouta-t-il, dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a

pas

pas le loisir de s'appliquer à connoitre ses Maitresses.

Mon frere reporta les cent pistoles, & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui l'avoit deja trouvé aveugle sur le sujet de cette fille, ne jugea pas à propos de lui dire que c'etoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt, mais comme j'avois resolu de ravoir ma Montre & mes dix pistoles, je pris aussi la resolution de me servir de l'ordre que Monsieur de Cinq Mars lui avoit donné, de ne me laisser manquer de rien.

J'allai donc chez elle, & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant, hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a pretées? Ne sont-elles pas pour moi? Pour vous, lui dis-je? ma foi, je les ai deja depensées; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extreme. Quoi, reprit-elle, vous croiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il

me feroit mal paſſer mon-tems, ſi j'avois touché à un fou de l'argent dont il me confie le depôt. Helas, dit-elle en pleurant, je ſuis bien malheureuſe. A peine Monſieur de Cinq Mars me donne-t-il mon neceſſaire, & je n'oſe jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractere de la Demoiſelle, m'empecha de donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monſieur de Cinq Mars n'etoit point du tout du caractere dont elle le faiſoit, & que je lui en parlerois moi-meme pour en ſavoir la verité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix piſtoles, puiſque je ne pouvois douter qu'elle ne feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle ſe met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monſieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'inſiſtai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix piſtoles; elle me dit qu'abſolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits preſens pour marque de mon amitié.

Quelque faché que je fuſſe, je ne pouvois m'empecher de rire de ſes complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'etre point touché de ſes larmes,

&

& de la mepriser autant que je l'avois aimée. Elle etoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monsieur de Cinq Mars lui prodiguat un argent immense, elle ne laissoit pas d'en demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monsieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la suite quelle fut sa destinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me dispenser d'y accompagner mon frere, qui s'y trouvoit souvent pour voir Monsieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amuser ailleurs, je m'adonnai à l'Hotel de....... parce que Madame la Duchesse d:...... etoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaisir. Elle avoit une Niece fort jolie, qu'elle faisoit elever auprés d'elle; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce tems-là. C'etoit une fille de seize ou dixsept ans; & du caractere dont j'etois, il est aisé de juger que la voiant fort souvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle repondoit à mon amour d'une maniere qui me faisoit enrager, elle ne faisoit que rire, & je ne pouvois deviner si elle m'aimoit ou si elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle etoit sortie avec la Duchesse, j'allai pour la voir, & je ne trouvai

 qu'u-

qu'une jeune femme de chambre qui la servoit. C'etoit une fille de vingt ans qui etoit assez bien faite. J'avois coutume de lui faire des honnetetez toutes les fois que je la rencontrois, & la trouvant seule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de sa Maitresse, & me dit que j'en etois passionnement aimé, que cette Niece lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'osoit s'expliquer à moi-meme. Elle ajouta que si je l'aimois veritablement, elle tacheroit de lui oter cette timidité & ces scrupules, & de me menager avec elle des conversations secretes. Je jurai à cette femme de chambre tout ce qu'elle voulut, & elle m'assura que je verrois bientot sa Maitresse, pourveu que je lui promisse d'etre discret. Elle prit ensuite la precaution de m'avertir de ne lui rien temoigner jusqu'à ce qu'elle l'eut prevenue.

Nous finissions à peine cette conversation, que la Duchesse revint avec sa niece. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne aprés ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi, & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire ! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie, & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je sentis

sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion, que l'imagination d'etre aimé.

La Femme de chambre ne me laissa pas languir. Dés le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler, & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maitresse, & que si je voulois venir à l'Hotel dés le soir meme, elle trouveroit le moien de me la faire voir. Je n'avois garde de differer, & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse, j'y soupai, & quand je crus qu'elle vouloit se coucher, je pris congé d'elle; mais au lieu de sortir, je montai en sortant de sa chambre dans un grenier en maniere de Garde-robe, où la femme de chambre m'enferma. Il faisoit un froid extreme, & je fus là deux grosses heures à geler de froid. Au bout de ce tems, & environ sur le minuit, on vint ouvrir la porte de mon grenier, & je connus que c'etoit la femme de chambre, qui me prenant par la main me dit tout bas que je la suivisse. Je la suivis, & aprés plusieurs detours, je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi eteint, qui ne donnoit pas assez de clarté pour eclairer cette chambre, & me faire reconnoitre où

j'etois. Elle me dit que je me chaufasse, & que sa Maitresse alloit venir me trouver. Un demi quart d'heure aprés, j'entendis entrer une personne qui sans me rien dire s'approcha de moi. Est-ce vous, lui dis-je, croiant que c'etoit la niece de la Duchesse? J'eus beau repeter trois ou quatre fois, est-ce vous, on ne me repondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empechoient de parler, & je ne crus pas la devoir questionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous estions, & je vis une figure d'homme qui y entroit. La personne qui s'etoit approchée de moi, me poussa à la ruelle du lit, & alla au devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit avec beaucoup de familiarité, & qu'elle le prioit fort honnetement de sortir. Cet homme ne voulut point se retirer, & repondit en jurant qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçut, & il s'avança aussitot vers la ruelle où j'etois, & se jettant sur moi avec furie, il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'echaper de ses mains, nous fismes du bruit, & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au dessus de celle où nous estions. Quelque tems aprés j'apperçus

perçus de la lumiere & la Duchesse elle-meme, suivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plutot entrée, que je reconnus que celui contre qui je me batois, etoit un laquais de la Maison. La femme de chambre me montra à la Duchesse, & ensuite lui dit en pleurant, vous voiez, Madame, que je ne vous ai pas menti, & que Monsieur le Chevalier est venu se cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire, & j'ai eté prier Champagne de venir le faire sortir, mais il n'a jamais voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Duchesse ne put s'empecher de rire, quoiqu'elle fut fort en colere, & m'adressant la parole, elle me dit que je faisois là de belles actions, & que j'etois un joli garçon. J'etois si saisi & si confus, que je ne pus dire un mot. La Duchesse me fit reconduire par ses gens, & je sortis commençant à deviner une partie de cette avanture.

La verité etoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la niece, & qu'elle s'etoit servie de son nom pour avoir elle-meme un rendez-vous avec moi. C'etoit elle qui etoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit osé me repondre quand je lui avois demandé, est-ce vous. Soit que

le laquais qui vint ensuite m'eut apperçu, soit qu'il eut accoutumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre se voiant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moien pour sortir d'intrigue, que d'aller avertir la Duchesse, que j'etois caché dans sa chambre. Sa friponnerie eut tout le succés qu'elle souhaitoit. La Duchesse la crut une Vestale, & je passai pour un debauché. Je n'osai meme detromper la Duchesse sur le champ, parceque c'eut eté commettre sa niece. Ainsi j'eus toute la honte de cette avanture, & personne ne douta que je ne fusse amoureux de la femme de chambre. La niece m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis, j'eus beau protester de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait esperer. Elle persista à croire ce que les apparences lui persuadoient, & elle prit les veritez que je lui disois pour des excuses imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser opprimer, & voiant que la niece elle-meme prenoit parti contre moi, je resolus de raconter à la Duchesse comme les choses s'etoient passées. Cela lui donna des soupçons sur la conduite de cette femme de cham-

chambre. Elle l'eclaira, & la furprit en intrigue, non feulement avec le laquais, mais encore avec plufieurs autres. Elle fut chaffée, & il ne refta à la Ducheffe & à fa niece d'autre fujet de fe plaindre de moi, que l'infolence que j'avois eûe d'efperer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la verité eut été eclaircie, je m'apperçus que la Ducheffe & fa niece me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait, & foit que mon avanture leur eut fait compaffion, foit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque chofe pour elles, je ne pus douter que l'une & l'autre n'eut de l'amitié pour moi. Mais helas! cette amitié ne fervit qu'à me faire mieux connoitre encore le caractere des femmes.

La Ducheffe fut la premiere qui me declara fes fentimens. Elle me dit nettement que jufque-là elle m'avoit regardé comme un enfant, & qu'elle n'avoit ofé me dire l'inclination fecrete qui la portoit à m'aimer mais qu'aprés le courage & la difcretion que j'avois euë dans l'avanture de la femme de chambre, elle voioit bien qu'elle pouvoit fe fier à moi, & qu'elle vouloit que je l'aimaffe; mais il faut, dit-elle, raccommoder un peu votre reputation, car comme vous

vous passez pour un debauché, on trouveroit mauvais que je vous visse, si vous ne paroissez etre entierement different de ce que l'on a sujet de vous croire. Vous etes le cadet de votre Maison, & si vous voulez me plaire, vous prendrez l'etat Ecclesiastique. Je trouverai le moien de vous faire avoir des Benefices, & vous vous mettrez dans un Seminaire.

Je lui dis que j'etois disposé à tout ce qu'elle voudroit, & il est vrai qu'en ce moment je me trouvai si flaté de me voir aimé d'une Duchesse, que je ne fus epouvanté ni par l'aversion naturelle que j'avois pour la profession qu'on me proposoit, ni par ce que je me figurois de triste pour moi dans le sejour d'un Seminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mere; je le dis à mon frere dés ce meme jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma Famille à me laisser prendre un etat qui sembloit la decharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc semblant d'etre fort desabusé des choses du monde, & je pris des mesures pour me mettre dans un Seminaire, & y commencer mes etudes de Theologie. Quand on sçut que j'avois pris cette resolution, la niece de la Duchesse à qui je n'en avois

avois rien dit, en parut fort surprise & fort touchée. Elle me dit que j'etois fou, & que ce n'etoit pas là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajouta-t-elle, il faut vous avoüer que je vous ai aimé dés le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas repondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'est que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le seul homme à qui je voulois m'attacher, & j'esperois que vous m'epouseriez quelque jour.

Ah! Mademoiselle, lui repondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plutot? Car que dira-t-on, de ne me voir point changer d'etat, aprés avoir pris pour cela toutes les mesures necessaires? Cependant vous en etes encore la maistresse, & je vous promets de n'en rien faire si la chose vous deplait. Elle me repondit qu'elle ne vouloit pas absolument que je me fisse d'Eglise, & que si je le faisois, je lui donnerois un tres-sensible chagrin. Je l'assurai qu'il n'en seroit rien, & un jour aprés, j'allai dire à la Duchesse que je ne pouvois me resoudre à me faire Ecclesiastique.

Je vois bien, reprit la Duchesse, que c'est ma niece qui vous a parlé. Je sçai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ses chi-

chimeres sur la passion qu'elle a pour vous, mais elle n'en est pas où elle pense. C'est une folle dont je veux me defaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là dessus elle me dit que le Duc son mari & elle, avoient pris secretement des mesures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois veritablement. Je sentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre merite que ses richesses. Je repondis à la Duchesse que j'etois encore pret de faire ce qu'il lui plairoit, & que dés le lendemain j'entrerois au Seminaire ; mais qu'il y avoit de la conscience à marier sa niece de cette sorte. Faites, dit-elle, ce que je souhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à sa niece de la conversation que j'avois eue, & je lui appris que sa tante avoit de la jalousie de l'amitié que j'avois pour elle, & que si je ne me faisois Ecclesiastique, on la marieroit. Quelle fut ma surprise, quand lui disant qu'on alloit la marier, elle me repondit avec une espece de transport de joie, cela est-il possible ?

Oui,

Oui, lui dis-je, mais ſachez à qui on vous marie, c'eſt à un tel. Quoi c'eſt à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie? Ah, dit-elle, je le connois. C'eſt un homme fort riche, & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'epouſer, lui repondis-je froidement? Vous, dit-elle? Eſt-ce qu'on epouſe des gens d'Egliſe? en achevant ces paroles, elle courut bruſquement appeller une femme de chambre, & l'embraſſant en ma preſence, ah, ma chere, lui dit-elle, ſais-tu que je vais etre mariée?

Je reſtai immobile à un changement ſi imprevu, & peu s'en fallut que je ne priſſe la reſolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voiant les femmes capables d'une pareille inconſtance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je ſortis plus reſolu que jamais de faire ce que la Ducheſſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla ſe rendre en Piemont, où ſon Regiment ſervoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Ducheſſe c'eſt qu'au lieu de m'enfermer dans un Seminaire pour y etre en retraite, je me mettrois dans une penſion proche la Sorbonne pour y etudier en Theologie.

I

Le premier jour que je me fus revetu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Duchesse, qui me dressa elle-même à la modestie & à la bienseance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baisser les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoüe que c'etoit un etrange sacrifice que je lui faisois; car outre la repugnance naturelle que j'ai deja dit que j'avois pour l'etat Ecclesiastique, j'etois né ennemi de la contrainte, mais enfin j'etois si flaté de me voir aimé de cette femme, que quoique je n'eusse pas pour elle autant de passion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croiois qu'il ne m'etoit pas permis de ne lui point obeïr aveuglement.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand soin de repandre par tout que j'etois un Saint, & que c'etoit la seule devotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Eglise. J'avoue que quelque aversion que j'eusse de cette hypocrisie, je sentois ma vanité bien flatée de pouvoir me dire qu'une personne de cette qualité qui passoit pour une Vestale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc son mari qui etoit plus agé qu'elle, n'avoit nul soupçon sur

sa

ſa conduite, & elle avoit merité ſa confiance par deux ou trois ſacrifices qu'elle lui avoit faits, dont je vais parler pour faire connoître de quoi une femme eſt capable.

Il y avoit un homme de la premiere qualité qui s'etoit declaré ſon Amant. C'etoit l'homme du monde du plus grand merite, & qui avoit pour elle les manieres les plus engageantes. Il lui marquoit ſon attachement avec un reſpect & une ſoumiſſion peu ordinaire dans les perſonnes de ce rang. La Ducheſſe avoit d'abord repondu à ſa paſſion, mais venant à s'appercevoir que ſon mari en avoit de l'ombrage, elle declara à cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'aimer ni le voir. Il penſa devenir fou à cette nouvelle, & il en tomba malade. Tout ſon recours fut de lui ecrire, & jamais je n'ai rien vû de plus touchant que ſes lettres. La Ducheſſe les montroit toutes à ſon mari qui faiſoit lui meme les reponſes. Elles ne pouvoient manquer d'etre fort ſeches, puiſqu'elles etoient dictées par un Mari. J'admirois comment cette femme avoit la cruauté d'en uſer ſi mal avec un homme qui en uſoit ſi bien avec elle, & je ne pouvois m'empêcher de ſentir pour elle un ſecret mepris. Il faut, lui diſois-je quelquefois, que vous aiez bien de

l'aver-

l'averſion pour un homme que vous ſacrifiez ſi cruellement. De l'averſion, repondoit-elle ? Point du tout, je l'aime au contraire, & ſi je ſuivois mon penchant, j'en aurois pitié; mais j'aime mieux mon repos que lui, & dans la ſituation où je ſuis, je ne dois donner aucun ſujet de defiance à mon mari. Quoique je fuſſe fort jeune, je jugeois bien qu'elle en uſeroit de meme avec moi ſi ſon mari venoit à me ſoupçonner. Je lui diſſimulois pourtant cette penſée, & j'applaudiſſois tout haut à une conduite que je blamois dans mon cœur.

Comme cet Amant ſavoit que j'avois beaucoup d'accez auprés d'elle, il avoit cherché à me connoitre pour avoir le plaiſir de m'en parler, & j'avois peine à m'empecher de le detromper quand je le voiois perſuadé que ſa Maitreſſe ne le maltraitoit que par un excés de fierté. Il me fit tant de pitié, & je trouvai cette femme ſi indigne de la delicateſſe des ſentimens qu'il avoit pour elle, que je reſolus de le tirer d'erreur. Je lui ecrivis une lettre ſans nom, & d'un caractere inconnu, & l'avertiſſois par cette lettre que la Ducheſſe n'etoit rien moins que ce qu'il penſoit, & que s'il vouloit l'epier aux heures où un certain Abbé alloit la voir, il pourroit etre detrompé. Cet Abbé etoit moi-

moi-meme, & j'avoue que j'etois bien imprudent d'aller l'eclairer ſur une choſe qui pouvoit retomber ſur moi, mais j'etois jeune, j'avois de la vanité, & je me faiſois un ſecret plaiſir de lui faire voir que j'etois plus heureux que lui. Ainſi la vanité eut plus de part à mon procedé que la generoſité ou la compaſſion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoutat peu de foi, il reſolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moien un jour de ſe couler dans l'appartement où j'avois coutume de voir la Ducheſſe, & ſe mit derriere une tapiſſerie qui couvroit une encoigneure de la chambre qui lui donnoit aſſez d'eſpace pour y demeurer caché, ſans que l'on s'en apperçut. Il pouvoit entendre aiſement de là ce qui ſe diſoit dans cette chambre. Nous ne ſavions ni la Ducheſſe ni moi qu'il nous ecoutat. Il etoit trois heures aprés midi, & c'etoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous etions enſemble quand nous entendimes du bruit derriere la tapiſſerie. La Ducheſſe alla voir ce que c'etoit, & elle le trouva evanoui, & qui ne reſpiroit preſque plus. C'etoit l'effet qu'avoit produit en lui la ſurpriſe de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la reſolution avec laquelle cette

te femme prit auſſitot ſon parti. Retirez-vous, me dit-elle, & laiſſez moi me demeler ſeule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je ſortis d'abord, & j'etois ravi d'etre loin d'un lieu où je ne prevoiois rien de bon pour moi.

Quand je fus ſorti, la Ducheſſe appella une femme de chambre, & lui montrant l'homme caché derriere la tapiſſerie, elle lui dit qu'elle eut ſoin de le faire retirer, & que c'etoit un fou à qui l'amour avoit renverſé l'eſprit. Son mari arriva preſque dans le meme moment, & demanda ce que c'etoit. C'eſt, reprit-elle, avec un ſens froid inconcevable, ce pauvre fou de..... qui eſt venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'evanouir en voiant que je ne voulois pas l'ecouter. Il n'eſt point à propos, ajouta-t-elle, que vous paroiſſiez ici. Retirons-nous, & laiſſons à cette fille le ſoin de le faire ſortir.

Le Duc emmena ſa femme, ne pouvant ceſſer de l'embraſſer & de la louer de ſa vertu. L'Amant revint de ſon evanouiſſement & ſortit ſans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchat à ſe vanger de la Ducheſſe & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le deſabuſer, mais je reconnus bientot que la vangeance qu'il vouloit en tirer

tirer n'etoit point dangereuse pour moi. Il prit le parti de mepriser la Duchesse autant qu'il l'avoit aimée, & en cela il fut plus sage & plus courageux que je ne l'ai eté en pareille occasion. Comme il etoit parfaitement honnete homme, il ne temoigna jamais rien de cette avanture, & on l'entendit toûjours parler avantageusement de la Duchesse. Je prenois grand soin de l'eviter, & nous nous rencontrames peu depuis ce tems-là, car il fut blessé le mois de Septembre suivant à la prise de Salses, & il mourut de sa blessure.

Ce ne fut pas cette seule avanture qui me fit connoître le caractere de la Duchesse. Elle fit à son mari un sacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque chose de facheux pour moi. Avant qu'elle m'eust aimé elle avoit jetté les yeux sur un autre. C'etoit un jeune homme un peu plus agé que moi, qui etoit fils de sa Nourrice. Elle avoit persuadé au Duc son mari de le faire son Page, car en ce tems-là on prenoit des Pages plus agez qu'en ce tems-ci. Ce Page etoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'etoit un jeune homme extremement etourdi, & sur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fond à faire. C'est ce qui lui fit venir la

pensée de s'attacher à moi, & de se defaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi lui donneroient de la jalousie, elle resolut de prevenir son ressentiment & le parti qu'elle prit fut de le rendre suspect à son mari, en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui decouvrir qu'il etoit amoureux d'elle. Le Duc aiant pris feu aussitot sans examiner la chose, appella son Page, & le menaça de lui faire casser la tete, s'il ne sortoit promptement de son service. Ce jeune garçon repondit sans s'etonner, que s'il avoit aimé la Duchesse, c'etoit elle qui en avoit fait les avances, & il offrit meme de l'en convaincre, parcequ'il avoit encore un billet d'elle, qui sembloit expliquer clairement les avances dont il l'accusoit. Les choses etoient comme le disoit le Page, & il produisit le billet. Le mari l'aiant montré à sa femme, elle repondit avec assurance qu'elle ne pouvoit desavouer que ce billet ne fut de sa main, mais qu'elle l'avoit ecrit à une de ses amies, & non pas au Page. Malheureusement pour lui il etoit tourné de maniere qu'on ne pouvoit demeler s'il etoit ou pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut persuadé que la chose etoit comme l'assuroit la Duchesse, & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle insolen-

ſolence, en oſant s'attribuer un billet ecrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Ducheſſe lui avoit donné beaucoup de bijoux qu'elle ſavoit bien qu'il avoit gardez. Elle dit à ſon mari que non-ſeulement ce Page etoit un fourbe, mais un voleur qui lui avoit pris cent choſes. Les bijoux furent trouvez dans la caſſette de ce malheureux, & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Juſtice, mais la Ducheſſe obtint qu'il ſe contentat de le chaſſer. Il prit parti dans les Troupes, où il dechiroit cruellement cette femme, ſon reſſentiment lui faiſant ajouter beaucoup de choſes à la verité. Il fut tué dans le premier Combat où il ſe trouva.

Il eſt aiſé de juger que je n'etois pas trop tranquille dans un engagement dont tant d'exemples me faiſoient craindre les ſuites; mais je ne ſavois comment me degager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je ſentois bien que je ne me ſerois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'etude, & je commençai à me faire de la reputation du coté de l'eſprit & du ſavoir. Je n'avois encore aucun bien d'Egliſe; & comme je prevoiois que l'amitié de la Ducheſſe finiroit, je ne regardois point l'etat Eccleſiaſtique comme un etat permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui etoient maitres d'un gros Benefice, m'avoient choisi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit etoit une entremetteuse, car elle ne dissimula point que c'etoit elle qui avoit fait venir cette pensée aux gens en question, persuadée qu'il lui en reviendroit quelque chose. La curiosité plutot que l'amour du Benefice me fit ecouter sa proposition. Elle me dit que je me trouvasse le lendemain prés de la Porte saint Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une si bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller prés de saint Sauveur dans une Maison assèz vilaine. Il fallut monter dans une chambre au second etage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'abordant avec un air de connoissance, me dit que sa mere alloit venir, qui m'instruiroit du Benefice dont il s'agissoit, mais que cependant elle avoit eté bien aise de m'entretenir, parcequ'il y avoit longtems qu'elle me connoissoit. Jamais je ne fus plus embarrassé; car c'etoit assurement la premiere fois que je l'avois veuë, quoiqu'elle

qu'elle protestat qu'il y avoit long-tems que je devois la connoitre. Je m'avisai de repondre que je croiois qu'elle vouloit m'eprouver en me faisant de pareilles honnetetez, & qu'elle savoit bien qu'un homme qu'on choisissoit pour un Benefice, ne devoit gueres connoitre de femmes. Elle parut satisfaite de cette reponse, me disant qu'elle etoit ravie de ne s'etre pas trompée, parce qu'en effet elles m'avoient regardé sa mere & elle comme un homme qui par sa sainteté meritoit de posseder des biens d'Eglise. Cette fille me fit là-dessus un long sermon, & j'admirois comment elle me parloit si bien de Dieu, aprés m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit dessein de me parler d'autre chose. Sa mere vint qui commença par m'embrasser, & qui me fit une longue histoire, qui se termina par dire, qu'avant qu'il fut un mois, je serois par son moien un des plus riches Beneficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté, & j'allois prendre congé d'elles quand il vint une Dame, qui tenant une bourse, dit qu'elle questoit pour une personne de naissance, qui etoit reduite à l'extremité. Ah, mon cher enfant, me dit la mere, il faut soulager les pauvres; & aussi-tot elle tira trois pistoles, qu'elle mit dans la bour-

ſe de la Queſteuſe. La fille en mit deux, & on vint me demander ſi je ne voulois pas auſſi faire quelque charité. Je tirai un ecu, diſant que je donnerois davantage quand j'aurois les Benefices qu'on me promettoit. Tout cela m'etoit ſuſpect, & me faiſoit craindre que je n'euſſe affaire à des excrocs. Je ne fis pourtant point ſemblant d'avoir ces ſoupçons, & je ſortis en leur temoignant qu'elles me feroient plaiſir de me donner au plutot de leurs nouvelles. J'en eus dés le lendemain. La mere dans la converſation que j'avois euë avec elle, m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Convent, & je fus fort etonné de la voir venir chez moi avec cette fille pretenduë, qui ne pouvoit avoir que quinze ou ſeize ans, & qui me parut fort triſte. La veuë de cette jolie perſonne me fit reſoudre de feindre que j'ajoutois foi aux propoſitions du Benefice, pour avoir occaſion de retourner chez ſa mere. J'y retournai en effet deux jours aprés, & ce fût cette jeune perſonne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triſte que la premiere fois, & je ne pus m'empecher de lui en demander la raiſon. Avant que de me repondre elle regarda de tous cotez, ſi elle n'etoit point ecoutée, & ſe voiant ſeule avec moi, elle me dit en pleu-

pleurant que la femme chez qui elle demeuroit n'etoit point sa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la Maison de ses parens, qui lui avoient eté toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes, & elle me fit tant de pitié, que je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle se rassura à cette promesse, & me dit que si j'avois cette bonne volonté là pour elle, il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenasse tout à l'heure. On m'a envoiée, ajouta-t-elle, pour vous entretenir, parce qu'on a cru que vous voudriez m'en conter, & on est resolu, si vous le faites, de vous insulter pour tacher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je m'etois exposé en allant dans cette Maison, & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas sortir comme j'y etois entré. Je me levai pour me retirer, & je lui dis qu'elle ne se mit pas en peine, & que je ne la laisserois pas long-tems dans le lieu où elle etoit. Cette assurance ne lui mit point l'esprit en repos. Elle s'obstina à me vouloir suivre, craignant que si je sortois sans elle, je n'oubliasse ce que je venois de lui promettre. Dans le tems que je lui donnois de nouvelles assu-

rances, la mere entra suivie de deux hommes avec des epées, qui m'arreterent, en me disant, ah, ah, Monsieur l'Abbé, vous aimez donc les Dames. Je leur repondis le plus honnetement que je pus, les assurant plus d'une fois que j'etois fort leur serviteur. La mere sans un plus long preambule, dit qu'il falloit aller querir un Commissaire, & que puisque j'etois venu suborner sa fille, elle vouloit en avoir raison. Je lui jurai que je n'avois point eu cette pensée, & qu'elle en pouvoit savoir la verité de la fille. Cette fille pleuroit sans dire un seul mot, & je me trouvois fort embarrassé. Je tachai de faire bonne mine, & dis avec assurance que je consentois que l'on fit venir le Commissaire. Dans ce moment on frapa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir, & se jetta aussi-tot dans le degré, en me faisant signe de la suivre. Les gens qui avoient frapé à la porte etoient deux autres Bretteurs, qui mettant l'epée à la main, menacerent ceux qui etoient dans cette chambre de les tuer, en criant, vous voila donc, Messieurs les coquins, il y a long-tems que nous vous cherchons. Pendant qu'ils songeoient à se deffendre, je fis si bien que je m'echapai dans le degré. J'y trouvai la fille, qui me tirant par le bras, me

me fit descendre avec precipitation dans la ruë. Ainsi on me vit sortir de cette Maison avec cette fille toute eplorée, pendant que la mere crioit par la fenetre, au voleur, à l'assassin. Les voisins s'assemblerent, & je me vis en un moment entouré de plus de cent personnes, qui me demandoient ce que c'etoit. La file me disoit, Monsieur, sauvons-nous, & j'etois si etourdi & si honteux que je ne savois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de resolution que moi, & fendant la presse, elle me tira dans une ruë voisine, où nous entrames, toûjours suivis de beaucoup de canaille qui crioit aprés nous. Nous allames de la sorte jusqu'aux piliers des Halles, & la foule s'etant un peu dissipée, j'entrai avec cette fille chez un Fripier, qui nous reçut, & qui ecarta le reste de la canaille. J'avois perdu mon chapeau; mon manteau & mon rabat etoient dechirez, la fille n'etoit pas en meilleur equipage, & le Fripier ne savoit que penser de tout cela. Je ne savois moi meme que lui dire, & il crut que c'etoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services, & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette Maison. La fille etoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trou-

 vée,

vée, & elle m'appelloit son liberateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoiai le Fripier chez la Duchesse mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoier un Carrosse. Elle vint elle-meme sur le soir, & me voulut emmener. Je lui dis la chose naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiselle. Sa beauté lui fit compassion, & elle l'emmena avec moi, m'assurant qu'elle la garderoit dans son Hotel jusqu'à ce qu'elle lui eut trouvé un Convent. Je retournai chez moi, où je sçus que tout le monde disoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prevalut si fort, que je ne pus la detruire, & sans etre coupable d'aucun autre crime que d'avoir eté dans une maison que je ne connoissois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaises mains où elle etoit, je vis ma reputation attaquée par tout, ensorte qu'il n'y avoit personne qui ne me regardast comme un debauché, tant il faut peu se fier aux apparences, car elles etoient toutes contre moi, & si quelqu'un eut entrepris de me justifier, il auroit passé pour un homme de l'autre monde. Cette experience que je fis alors en ma personne, m'a toujours em-

mpeché depuis d'ajouter foi aux histoires qui dechirent la reputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai cru qu'on pouvoit bien le dire avec aussi peu de fondement que l'on en disoit alors de moi.

Cette avanture me determina à quitter le petit collet, car je vis bien qu'aprés l'eclat qu'elle avoit fait contre moi, il me seroit impossible de reussir dans une profession où l'on ne peut vivre avec agrément quand la reputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeune, j'avois deja compris les embarras d'un etat, qui demandant plus de regularité qu'un autre, expose les Ecclesiastiques à etre meprisez & tournez en ridicule par des choses qui pourroient etre un merite dans les gens du monde. J'etois trop vif pour etre hipocrite. Ma conversation etoit toujours gaie, & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit souvent des railleries & des remontrances, & je crus que pour avoir tout mon merite je devois paroitre dans un etat où je ne fusse jamais obligé de me contraindre, car le merite consiste à savoir se mettre à sa place, & j'ai vû mille gens, qui pour avoir pris des professions qui ne leur convenoient pas, ne pouvoient parve-

nir à s'attirer ni la consideration, ni l'estime qu'ils auroient euë s'ils avoient choisi un autre genre de vie.

Je dis mon dessein à la Duchesse qui y consentit avec d'autant plus de facilité qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'aperçus de son changement, mais ce qui me surprit, c'est qu'elle prit pour pretexte des manieres differentes qu'elle eut pour moi, l'avanture qui m'etoit arrivée. Personne ne savoit mieux qu'elle que j'etois innocent de la debauche dont cette avanture me faisoit accuser. Elle avoit eté d'abord instruite de la verité, mais enfin changeant tout à coup, elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire passer pour innocent quand tout le monde croioit le contraire, & qu'aprés ce grand eclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoitre ce que j'ai mille fois reconnu depuis, qu'il y a peu de gens assez genereux pour justifier leurs amis innocens dés qu'ils passent pour coupables.

Je me consolai assez aisément du changement de la Duchesse ; mais j'avoue que j'eus plus de peine à me consoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maison où elle jouoit un si mechant personnage. Cette fille plut d'abord au mari de

de la Duchesse. Il en devint fou, & il lui fit d'abord paroitre tant de passion, que la Demoiselle qui etoit moins innocente qu'elle ne paroissoit, resolut d'en profiter. Elle resista aux poursuites du Duc. Le Duc s'opiniatra à vouloir en être aimé, & tout le monde s'apperçut de son amour. La Duchesse en eut ou fit semblant d'en avoir de la jalousie, & se hatant de bannir cette fille de chez elle, elle me choisit pour lui persuader de se laisser mettre dans un Convent sans que le Duc en sçeut rien. Je lui en parlai, & ne doutant point qu'elle n'eut des egards pour moi aprés le service que je lui avois rendu, je lui representai combien il etoit important de ne se brouiller pas avec la Duchesse. Elle me demanda sechement dequoi je me melois, & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pus empecher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle, à quoi elle repondit par des injures, me priant de n'entrer jamais dans ses affaires, & niant même fort effrontement qu'elle m'eut obligation d'aucune chose. O Dieu, combien cette impudence me surprit-elle, & combien dis-je alors, *qu'est-ce que les femmes ?* L'aiant quittée, j'allai dire à la Duchesse qu'elle la fit enlever comme elle voudroit, & je lui racontai nô-

tre conversation. La Duchesse vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux esprit, & elle resolut de la remener où je l'avois prise. Elle fit chercher la femme qui passoit pour sa mere, mais on ne la trouva plus, & nous apprimes que tout avoit decampé, la pretendue mere, l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Duchesse ne sachant plus qu'en faire, & voulant absolument qu'elle sortit de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette miserable creature se vit arrachée de sa chambre, & menée par force dans un Hopital à l'extremité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni fèu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermez.

Le Duc etoit à la campagne, & je ne savois rien de tout cela; mais je ne fus pas longtems sans l'apprendre. Le Duc etant revenu, & ne la retrouvant plus, demanda ce qu'elle etoit devenue. La Duchesse dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle etoit un jour sortie sans rien dire, & qu'apparemment il en savoit plus de nouvelles d'elle. Le Duc jura, menaça, & me vint trouver, croiant que j'en saurois

quel-

quelque chose. Je n'avois garde de lui en rien apprendre, puisqu'on m'en avoit fait mistere à moi-même. Je lui avois deja protesté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun eclaircissement sur cette fille, lorsqu'on me vint dire qu'un Ecclesiastique me demandoit. Je repondis que je ne pouvois quitter Monsieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre tems. L'Ecclesiastique insista pour me parler, & le Duc l'aiant permis, cet homme entra, & ne priant qu'il put me dire un mot en particulier : en verité, Monsieur, me dit-il, c'est conscience à vous, aprés avoir abusé d'une fille, de la mettre à l'Hopital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme etoit un des Directeurs de l'Hopital, où cette fille etoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'etoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'apperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'etoit, l'Ecclesiastique lui conta la chose comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & scelerat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laissant-là, il fit monter l'Ecclesia-

stique

ſtique dans ſon carroſſe, le priant de le conduire ſur le champ à cet Hopital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il ſauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune ſorte. Le Duc ne voulut jamais ſonffrir que je l'acompagnaſſe, & il alla ſeul avec l'Eccleſiaſtique, jurant toûjours qu'il ſe vangeroit de mon procedé. Je les laiſſai partir, & je courus chez la Ducheſſe lui rendre conte de ce qui etoit arrivé. Elle en fut d'abord fort etonnée mais profitant de la prevention où elle voioit ſon mari, que c'etoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hopital, elle reſolut dans ſon cœur de le lui laiſſer croire, pour ne ſe point faire d'affaire avec lui. Ainſi je me vis encore la victime de cette ſeconde avanture. Le Duc reprit la Demoiſelle, & il me regarda toûjours comme celui qui l'avoit miſe dans cet Hopital; ce que la Ducheſſe lui confirma, en proteſtant qu'elle n'en ſavoit rien, & pardonnant enfin à ſon mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria enſuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a eté tres-conſiderée, & où elle n'eſt morte que depuis fort peu de tems.

Aiant

Aiant resolu de quitter le petit collet, je l'ecrivis à mon frere ainé, qui en parut fort content, & qui m'envoia de l'argent, afin que j'allasse le trouver. Il etoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'attendisse à Lion, où il devoit se rendre incessamment pour tacher d'y voir Monsieur de Cinq Mars son intime ami, qu'on y devoit amener, aprés lui avoir fait son procés, & qui, à ce qu'on disoit, y subiroit bientot un honteux supplice.

Je pris donc l'epée, & laissant mes confreres les Abbez, dont plusieurs ont fait des fortunes dans l'Eglise; qui m'ont souvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lion, où mon frere etoit deja, s'y tenant caché pour avoir plus aisement l'occasion d'y voir Monsieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embrasser, & recevoir ses ordres avant qu'il mourut.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur l'amitié des femmes, j'en vis à Lion de bien plus fortes encore, du peu de solidité de l'amitié des grands, & de l'inconstance des fortunes humaines dans la disgrace & la mort de Monsieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lion le lendemain de mon arrivée. Nous allames mon frere & moi nous ranger en habit de valets auprés

auprés de la porte de l'Hotel de Ville, pour tacher de nous faire voir de lui à la decente du carrosse. Il nous remarqua, & jugeant par nos habits que nous n'etions pas connus, & du dessein qui nous amenoit, il demanda qu'il lui fut permis de nous parler, disant que nous étions des domestiques qui l'avoient servi, & ausquels il auroit été bien aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'aiant rien dans nos habits & dans nos manieres qui put nous rendre suspects, on nous laissa entrer un moment aprés qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empecher de fondre en larmes en l'embrassant, mais lui nous regardant avec un souris, hé quoi, dit-il, mes amis, croiez-vous que tout ceci soit sérieux, & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir? Mon frere qui etoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à esperer, redoubla ses larmes, en lui voiant cette confiance, & l'embrassant plus etroitement, il lui fit paroitre une si violente affliction, que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'ecria, hé quoi, est-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer, & comme il ne disoit mot, Monsieur de

Cinq

Cinq Mars m'addreſſa la parole, & me dit, qu'eſt-ce donc que tout cela? Aprés ces paroles prononcées, je vis un ſi grand changement dans ſon viſage, que je crus qu'il alloit s'evanouir. Mon frere ſe jettant encore à ſon cou, helas, Monſieur, lui dit-il, votre malheur n'eſt que trop certain. Il ne put continuer, & Monſieur de Cinq Mars paſſant de la douleur où je l'avois veu à une extreme colere; Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour là? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme ſon ami & ſon ſerviteur, il etoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penſer qu'à pardonner à ſes ennemis, & qu'à ſe diſpoſer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monſieur de Cinq Mars, je m'en ſoucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les aſſûrances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plutot que de changer à ſon egard. Mon frere le laiſſa parler, & aprés qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien eſperer du Roi. Monſieur de Cinq Mars continua encore quelque tems, tantot à faire des imprecations contre la Cour; tantot à chercher

les

les moiens de se sauver, tantot à prier mon frere de lui donner un poignard pour se tuer, & voiant que mon frere ne lui repondoit rien, il se laissa tomber sur un siege, en disant, je vois bien que je suis perdu, mon cher ami, que ferai-je? Vous avez raison, continua-t-il, en se calmant un peu, je ne dois penser qu'à mourir, c'en est fait, j'y suis resolu, & puisqu'on m'a si cruellement trompé dans ce monde, il faut que je tache de ne l'etre pas dans l'autre. Il repandit quelques larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il put à eloigner de son esprit tous les ressouvenirs qu'il avoit du passé, & à ne plus penser qu'à bien mourir. Cette conversation dura prés de deux heures, & nous eumes la consolation de le laisser fort tranquile & fort disposé à ne plus esperer de grace. Il nous demanda pardon de sa foiblesse & de ses emportemens, & donna quelques commissions à mon frere, le priant de ne point sortir de Lion qu'il n'eut vu ce qu'il deviendroit. Nous le quittames ravis de sa fermeté & de son courage. Il nous fut impossible de le revoir, car son execution tarda peu, & nous en fumes les temoins, nous tenant aussi prés de l'echaffaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté,

meté, & nous jugeames qu'il ne dementiroit point le courage avec lequel nous l'avions laissé. Nous vimes que dez qu'il fut sur l'echaffaut, il se tourna de tous cotez, & nous crumes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne sçai s'il nous apperçut, mais il fit une reverence du coté où nous etions. Pour moi, j'avoue que je ne pus souffrir ce spectacle. Je baissai les yeux, & je ne les levai que quand j'eus entendu le coup qui ne me fit plus voir que le tronc & le sang qui en sortoit en abondance. Mon frere le voiant mort me dit, retirons-nous, c'en est fait. Nous etions lui & moi à demi morts, & nous allames nous mettre au lit que mon frere garda plus longtems que moi, en etant effectivement tombé malade. J'avois mille raisons d'aimer ce cher frere qui avoit de grandes bontez pour moi, mais le temoignage qu'il me donna en cette occasion de son bon naturel me le rendit encore plus precieux. Il me disoit souvent que Monsieur de Cinq Mars s'etoit attiré son malheur pour s'etre attaché à des femmes qui avoient eté la cause de sa mauvaise conduite. Ces discours joints à l'experience que je venois de faire à Paris du peu de solidité de ce sexe, me faisoient prendre de nouvelles resolutions de ne m'y jamais attacher.

tacher. Mais on ne peut faire fonds ſur rien en cette matiere, & l'amour des femmes eſt un ecueil contre lequel on a briſé mille fois, & qu'on retrouve toujours. Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'elles quand je les avois aimées, n'etant encore qu'un enfant, ce fut encore pis, quand un age plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des ſentimens plus delicats & plus violens.

Je ſuivis mon frere en Catalogne, où ma premiere Campagne me rendit temoin de la priſe de Perpignan & de la Conqueſte de tout le Rouſſillon. Je ſervois dans le Regiment de mon frere, & je me trouvai en quelques occaſions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il eſt vrai que je ne me ſentis point auſſi timide que je devois l'etre la premiere fois que je vis le feu. J'avois du gout pour le metier, & comme j'avois lû beaucoup d'Hiſtoires, je me figurois que je marchois ſur les traces d'Alexandre & de Ceſar. Cette imagination m'animoit, & me faiſoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinſmes à Paris ſur la fin d'Octobre aprés la Bataille de Lerida, gagnée par le Marechal de la Mothe, qui me preſenta au Cardinal de Richelieu, en me donnant tous les eloges qu'on peut donner à un jeu-

jeune homme. Le Cardinal connoissoit mon frere, & il n'avoit pas ignoré combien il avoit eté ami de Monsieur de Cinq Mars. Je ne sçai si c'etoit de bonne foi qu'il me dit que j'avois un frere bien sage, & que je ferois bien si je voulois l'imiter. Mon frere qui etoit present ne repondant rien, le Cardinal repeta encore que j'avois un frere bien sage, & qu'il en savoit des nouvelles. Il nous promit toutes sortes d'agremens, pourvu que nous nous attachassions à notre devoir.

Quand nous fusmes sortis de cette visite, je demandai à mon frere pourquoi Monsieur le Cardinal avoit tant insisté sur sa sagesse, & mon frere m'apprit que ce Ministre l'avoit envoié querir deux jours auparavant pour l'entretenir sur le sujet de Monsieur de Cinq Mars: qu'il lui avoit paru fort inquieté sur ce sujet par toutes les questions qu'il lui avoit faites, entr'autres, pourquoi Monsieur de Cinq Mars le haïssoit tant. Mon frere m'assûra qu'il n'avoit repondu à toutes les questions du Cardinal qu'en lui disant qu'il n'avoit rien connu ni des desseins, ni des inclinations secretes de Monsieur de Cinq Mars, & que le Cardinal lui avoit paru mecontent de cette reponse en sorte qu'il avoit lieu de croire que c'etoit par re-

reproche qu'il avoit loüé sa sagesse, ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à esperer de ce Ministre ; mais nos esperances & nos craintes finirent bientot à cet egard. Le Cardinal mourut le 4. Decembre suivant.

J'etois alors dans ma dixhuitieme année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'aiant pas droit de la contraindre à autre chose, parce que ses reprises avoient absorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte etoit aussi avec nous, & elle avoit fait revenir ma sœur, qui commençoit d'entrer dans sa trentieme année, & qui avoit constamment refusé de se faire Religieuse. Elle l'avoit fait retirer du Convent dans l'esperance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit absolument l'esprit & la fortune. C'etoit un assez mauvais parti, mais ma mere qui ne songeoit qu'à se defaire de sa fille, le trouvoit bon, pourvu qu'il la voulut epouser. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fist des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moiens de s'en disculper en menageant les choses de telle sorte qu'on pust dire qu'elle y avoit eté contrainte, & cela me fit connoitre

noitre dequoi les parens sont capables quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere travailla donc à faire croire que cet Officier avoit abusé de sa fille, & pour cela elle les laissoit ensemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce frequent rendit cet Officier amoureux de ma sœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere pretendoit, mais ma sœur lui resista, soit qu'elle fut sage, soit qu'elle n'eut point pour lui d'inclination. Cette resistance le rendit plus passionné, & il ne lui fut pas difficile, etant aidé de ma mere, de trouver les moiens d'entrer la nuit dans sa chambre. Il y entra lorsqu'elle dormoit, & ma mere en aiant eté avertie, nous fit reveiller tous pour les surprendre ensemble, & avoir le pretexte de les faire marier. Nous entrasmes; & ma mere sans rien ecouter fit promettre à l'Officier que puis qu'il avoit eté surpris avec ma sœur il l'epouseroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma sœur jura qu'il ne s'etoit rien passé entr'eux qui put porter prejudice à son honneur, mais il fallut ceder au tems, & ma sœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la sorte ne lui fit dans la suite de plus mauvais partis, se laissa marier, mais elle n'a pu jamais ni aimer ni considerer son mari, & ce que ma mere gagna

par cette alliance fut d'avoir mis enſemble deux perſonnes qui lui retomberent bientot ſur les bras.

Il y avoit longtems que mon frere ainé, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de ſa Charge & de ſes penſions, penſoit à ſe marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il etoit auſſi aimé paſſionnement. Leur mariage auroit eté fort ſortable ſi les parens de la fille avoient voulu y conſentir, car quoique mon frere ne fut point d'une Maiſon titrée comme cêlle dont elle ſortoit, il etoit pourtant d'auſſi grande qualité, & d'ailleurs ſon merite & les diſtinctions qu'il avoit à l'Armée le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux; mais il etoit encore eloigné des honneurs où il s'eleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refuſée, & il penſa à ſe marier ailleurs. Le grand bien le determina, & il epouſa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna prés de quatre-cens mille livres. Ce mariage a eté la cauſe de ſa fortune, & il eut aſſez de raiſon pour comprendre que quelque merite qu'il eut, il ne pourroit parvenir à rien s'il n'avoit du bien pour ſe ſoutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de ſon ma-

mariage. Quelque soin qu'il eut pris de lui representer que c'etoit une folie de s'opiniatrer à vouloir l'epouser, elle ne put gouter ses raisons. C'etoit une fille emportéee qui se piquoit de mepriser le rang & le bien autant que mon frere paroissoit y avoir egard, & il y auroit eu dequoi en faire une Heroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de sa maitresse. Comme j'avois encore la tete remplie de Romans, j'admirai la constance de cette fille, & je blamai mon frere de s'etre marié malgré elle. Je me sentis meme un secret penchant pour une personne si romanesque, & j'aurois eté ravi d'en etre aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prevenu; & il s'etoit deja attaché à elle voiant que mon frere ne l'epousoit pas. Je ne sçai si cette fille l'aima, ou si ce fut pour se vanger de mon frere qu'elle parut l'ecouter, mais je les trouvai deja assez bien ensemble quand je pensai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte etoit un brutal qui ne gardoit aucunes mesures, & le voiant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma passion. Je me contentai d'avertir mon frere ainé de l'intrigue dont je m'etois ap-

perçu. Il previt bien les ſuites de cette affaire; & comme il avoit encore de la conſideration pour la Demoiſelle, il avertit ſerieuſement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à ſa maitreſſe, qui croïant que c'etoit par jalouſie que mon frere lui avoit parlé, reſolut de pouſſer cette jalouſie auſſi loin qu'elle pouvoit aller, ce qui fut cauſe qu'elle propoſa à mon frere le Comte d'en venir juſqu'à la force. Il ſe trouva d'humeur à accepter le parti; car il auroit enlevé une Princeſſe, tant il etoit violent & etourdi dans toute ſa conduite.

Ils prirent donc des meſures pour cet enlevement, mais une perſonne à qui cette fille le confia, & qui craignit qu'une telle violence n'eut quelques ſuites facheuſes, en avertit le pere de la Demoiſelle, qui la fit mener dans un Convent, & qui defendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le fit appeller en duel. Le pere ſe moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle où il fut deux ans ſans pouvoir en ſortir.

Nous ne fumes pas trop fachez mon frere & moi d'en etre defaits, car c'etoit un homme plein d'incidents qui nous attiroit tous les jours des affaires; mais j'avoue que j'avois toujours un ſecret penchant pour ſa maitreſſe,

treſſe, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'egard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en etre aimé. J'etois au deſeſpoir qu'elle ne m'eut pas choiſi plutot que cet emporté. Ma vanité en ſouffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de meriter auſſi ſes diſtinctions, tant par les moiens dont les paſſions s'inſinuent ſont bizarres, car dans le fonds je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je penſois à elle inceſſamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occaſion d'aller dans le Convent où elle etoit. Je repreſentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait n'etant qu'un effet de ſon depit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant qu'il reſolut de lui rendre une viſite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord & je conſentis à aller devant en habit de laquais, comme ſi je fuſſe venu de la part de ſon pere. Elle vint me parler, & m'aiant reconnu preſque auſſitot, elle temoigna une extreme joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoié que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voiant que je ne l'avois encore eté, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué à mon frere le Comte, lui temoi-

gnant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puisque je l'aimois passionnement. Elle repondit à cette declaration en des termes qui me persuaderent que je ne lui deplaisois pas. Elle me pria de lui ecrire tous les jours, & de la venir voir de tems en tems, me jurant qu'elle ne seroit jamais qu'à moi. Notre conversation dura assez longtems pour impatienter mon frere, qui ne me voiant point revenir, vint savoir ce qui m'arretoit, & entra dans le parloir où j'etois. Il me pria de le laisser seul avec elle, afin qu'il la put entretenir. Je n'etois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement; je sortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tacher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'aprés bien des larmes repandues, elle lui disoit qu'elle etoit bien malheureuse de s'etre attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle, & là-dessus elle lui raconta tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai rentrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point ecouter de jeunes gens qui n'etoient capables que de la perdre, qu'elle devoit par une conduite reglée tacher de regagner les bon-

nes graces de son pere, penser à un etablissement digne d'elle; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle repondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle se vangeroit de son inconstance, & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere aiant taché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revinsmes. Il me dit en chemin qu'il etoit bien heureux de s'etre marié ailleurs; que cette fille etoit d'une humeur tres-violente, & capable de faire passer pour des veritez ce qu'elle inventoit pour se satisfaire, & pour vous marquer son mauvais esprit, ajouta-t-il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'ecriai-je aussitot! Je ne pus achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire, & je vis bien qu'il en croioit quelque chose par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me defier des femmes.

J'etois outré de cette avanture, & charmé en meme tems de la douceur & de la sagesse de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui se contenta de me prier pour mon propre interêt de n'avoir jamais d'attachement pour cette fille. Je suivis ses conseils, mais avec beaucoup de peine, & je

je pense meme que je ne les aurois pas suivis, si deux choses ne fussent arrivées. L'une fut le mariage de la Demoiselle, qui epousa un homme qualifié de la Province. L'autre fut mon depart precipité; car mon frere aiant receu ordre de se rendre à l'Armée, il fallut que je l'y suivisse.

Nous marchames en Champagne, où etoit cette année-là le fort de la guerre. Le Regiment de mon frere fut commandé pour rester sous Charleville avec quelques autres Troupes de reserve. Mon frere qui avoit eté fait Brigadier, servit dans l'Armée de Monsieur le Duc d'Anguien, me laissant avec le Regiment pendant la bataille de Rocroi. J'etois au desespoir de n'en etre pas, & quoique j'eusse obtenu cette meme année une Compagnie dans le Regiment de mon frere, & que les autres Capitaines eussent de fort grands egards pour moi, je ne me serois point consolé de me voir inutile, si je n'avois trouvé une personne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle etoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre la beauté, des manieres au dessus de sa naissance. Je l'aimai passionnement, & j'en fus aimé de meme. Elle etoit, quand je commençai à la connoître, sur le point d'epouser un jeune homme de la meme Ville, mais elle

elle avoit si peu de gout pour une vie bourgeoise, qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'etre toute sa vie que mon Amie, que de faire ce mariage; car ajoutoit-elle, je ne me flatte pas que vous vouliez m'epouser; je connois trop la difference qu'il y a entre votre qualité & la mienne, & c'est ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu, & ferai tout ce que vous voudrez que je sois, trop heureuse de vous voir & de vous aimer.

Ces sentimens me charmerent au point que je crus n'avoir jusque-là jamais aimé, tant je trouvai de difference entre l'amour que j'avois pour elle, & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui protestai que son cœur me tenoit lieu de tout, & que si j'etois en etat de faire sa fortune, je l'epouserois dans le moment. Non, non, me disoit-elle, ne pensez point à m'epouser; pensez seulement à me mettre en lieu où je puisse vous aimer, & etre aimée de vous. Nous convinmes qu'aprés la Campagne je la ferois venir à Paris, & que jusqu'à ce tems-là elle feroit croire à ses parens qu'elle vouloit etre Religieuse. Elle fit tout ce que je voulus; mais enfin ne pouvant resister à la passion que j'avois pour elle, je la voulus epouser, & aiant dressé un Contrat, & trouvé

un Pretre & quelques temoins, nous allames faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalitez les plus essentielles, & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Personne n'en eut connoissance que ceux que nous avions pris pour temoins, & quinze jours aprés voiant qu'il falloit que je partisse, elle alla se jetter dans un Convent, declarant à ses parens qu'elle avoit renoncé au mariage, & fait vœu de se faire Religieuse. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir suspect; ils furent ravis qu'elle prit ce parti-là. Ainsi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre, & pour mieux couvrir son dessein, elle prit l'habit de Religieuse. Je cessai meme de la voir, sitot qu'elle fut dans le Convent, mais j'assistai à la ceremonie de sa prise d'habit, & tout ce que je pus faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu, parceque sur la fin de Juillet notre Regiment fut commandé pour le siege de Thionville. Son Noviciat devant etre d'une année, je lui promis qu'avant ce tems-là je la tirerois du Convent, & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle se croioit grosse, & elle me conjura de la laisser le moins que je pourrois donner la Comedie

où

où elle s'etoit engagée. Je lui jurai tres-sincerement que je lui tiendrois parole dés que les Troupes seroient en quartier d'hiver, & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'etois capable. Nous avions pris des mesures pour nous ecrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées, & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas possible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Convent, ni d'etre informé de la cause de son silence, parce qu'aprés la prise de Thionville on nous fit passer en Allemagne dans l'Armée du Marechal de Guebriant. Jamais je ne pus obtenir mon congé, & je passai tout l'hiver en Allemagne. Tout ce que je pus faire, me doutant bien qu'on avoit surpris nos Lettres, fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France, de passer par Charleville, mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que sur la fin de Mars, & pris la Poste dés le lendemain pour aller à Charleville, car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis prés de dix mois d'une personne que j'aimois, ce me sembloit, avec d'autant plus de passion, que je me sentois une inquietude extraordinaire de ne point avoir de ses nouvelles.

Etant arrivé à Charleville sur les trois heu-

res aprés midi, je trouvai un grand peuple assemblé, & aiant demandé ce que c'etoit, on me repondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait perir son enfant. Un moment aprés je vis paroitre cette malheureuse creature entre les mains d'un Confesseur & du bourreau. O Dieu! qu'elle fut ma surprise, quand attachant les yeux sur elle, je la reconnus pour cette meme personne que j'avois tant d'envie de revoir. Elle etoit si changée, que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoitre, & toutes les fois que je pense au pitoiable etat où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en ecrivant ceci, je les sens couler encore.

Je l'aimois passionnement; je l'estimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des sentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je souffris à cette vue. Peu s'en fallut que l'etonnement & la douleur ne me fissent tomber de cheval; mais enfin prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la presse, criant de toute ma force, grace, grace. J'etois à cheval, fort fatigué & dans l'equipage d'un Courier qui arrive avec precipitation. Le peuple m'entendant crier de cette sorte, crut qu'en effet j'apportois la grace

de

de la criminelle, & on commença à m'entourer de toutes parts. Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde, & cela m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on se joignit à moi pour la sauver. Alors une partie du peuple se jetta sur la potence, & l'abbatit pendant que les plus determinez me suivirent, & ecartant les Archers, nous nous trouvames les maitres de la personne que nous voulions secourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit sur mon cheval. Je l'embrassai etroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir aprés moi, mais le peuple qui me suivoit, ferma la porte de la Ville sur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg sans que personne s'opposat à mon passage. Il y eut meme un Loueur de chevaux, qui voianl que mon cheval ne pouvoit presque plus galoper, m'en donna un tout frais, sur lequel je montai sans quitter ma proie, & je me trouvai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me preter main forte, tant le peuple est facile à emouvoir quand il s'agit de sauver la vie à ceux que la Justice condamne pour de certains crimes, dont le desespoir est cause. Je

 sortis

ſortis donc moi cinquieme du Fauxbourg, & aiant encore galopé prés d'une lieüe j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tacher de trouver les moiens de mettre en croupe la perſonne que j'enlevois, & que je ne pouvois preſque plus ſoutenir entre mes bras. Elle etoit evanoüie, & elle reſpiroit ſi peu que l'aiant etendue à terre, je crus qu'en effet elle etoit morte. Un des Cavaliers, homme plus robuſte que moi, me dit qu'il n'y avoit pas de ſeureté à s'arreter dans l'endroit où nous etions, & il ſe chargea de la porter entre ſes bras juſques à la nuit. Nous remontames à cheval, & nous arrivames à deux heures de nuit à un Village qui etoit à plus de douze lieües de Charleville, tant nous avions fait de diligence. Nous nous y repoſâmes deux heures, & la premiere choſe que nous fimes fut de mettre cette pauvre creature dans un lit fort chaud, où elle commença à donner des marques de vie. J'etois auprés d'elle, & la joie de l'avoir ſauvée n'etoit point aſſés grande pour me rendre inſenſible à la douleur extreme que me donnoient, & le ſouvenir de l'etat où je l'avois vue, & la crainte de celui où je la voiois. Enfin elle ouvrit les yeux, & m'aiant longtems regardé ſans faire paroitre qu'elle me reconnut, je l'embraſſai avec beaucoup de ten-

tendresse, & fondant en larmes, hé quoi donc, lui criai-je, ne me reconnoissez-vous pas ? Son visage changea à ces paroles, & se mettant sur son seant avec un air effraié, quoi, dit-elle, Monsieur, etes-vous mort ? Je lui dis que je vivois, & enfin à force de lui repeter que c'etoit moi, j'achevai de la faire revenir, & j'eus la consolation de voir que son evanoüissement n'auroit point de suites funestes.

On ne peut exprimer tout ce qui se passa dans mon cœur quand je la vis revenue, ni tout ce qu'elle me donna de joie, de tendresse & d'amour, quand je vis dans son visage que son cœur avoit les memes mouvemens que je sentois dans le mien. Ce sont là de ces momens qu'on peut appeller delicieux. Nous nous embrassions sans dire un mot, & nos larmes & nos soupirs nous auroient empeché de parler quand le saisissement de nos cœurs auroit pu nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaisir pour remonter à cheval. Heureusement nous trouvames une espece de brancard, où nous la mismes, & enfin nous arrivames à Reims à la pointe du jour. Nous nous cachames dans une maison ecartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné y demeurerent un jour avec moi, & ne me quitterent qu'aprés m'avoir

m'avoir promis de ne point dire ce que nous etions devenus, & de feindre qu'ils avoient voulu nous pourſuivre, bien loin de faire croire qu'ils nous euſſent aſſiſtez dans notre fuite.

Je demeurai donc ſeul avec l'aimable perſonne que j'avois ſauvée, & elle m'apprit comment lui etoit arrivé le malheur dont je la venois de garantir. Voiant, me dit-elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutai point que vous ne m'euſſiez trompée, & cela me fit reſoudre à me faire tout de bon Religieuſe; mais je me trouvai dans un extreme embarras, quand je fus aſſurée que j'etois groſſe, & plus encore lorſque j'approchai du terme. Peu s'en falut que je ne me jettaſſe par les fenetres, car la mort etoit ce que je ſouhaitois le plus, etant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous etiez un perfide, & des cruelles extremitez où me reduiſoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille ſervante, qui etoit dans l'interieur du Convent, & qui y ſervoit depuis long-tems. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſance de mon accouchement, car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe creature prit l'enfant, ſans que je ſçuſſe ce qu'elle vouloit en faire, m'aiant ſeulement fait entendre que je n'en

ſerois:

ſerois pas embaraſſée, & elle alla, avant qu'il fut jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'etois. Le malheur voulut, ou plutot la juſtice de Dieu permit que cet enfant entrainé par le courant de l'eau, s'arreta à une grille qui ſeparoit le jardin des Religieuſes, d'une ruë qui eſt fort paſſante. On l'apperçeut; on alla querir la Juſtice, & on vint avec un grand ſcandale au Convent. Le procez verbal aiant eté apporté à la Superieure, on n'eut pas de peine à connoitre que j'etois la coupable, & je me mis peu en peine de le deguiſer, tant je ſouhaitois la mort. Ainſi je n'accuſai point celle qui avoit commis le crime, & tout le monde crut que je l'avois commis ſeule. Aucune des Religieuſes n'eut compaſſion de moi, & toutes au contraire, avec une dureté qui paſſe l'imagination, dirent que je meritois d'etre punie. Je fus miſe entre les mains de la Juſtice, & mes parens n'eurent point aſſez de credit pour empecher que l'on ne me condamnat. Je fus transferée à Paris, où les Juges confirmerent ma Sentence, & pendant que j'y etois, je vous ecrivis une lettre, que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous diſois adieu, & ſi jamais elle tombe entre vos mains, vous verrez dans quels ſentimens je mourois à votre egard. El-

Elle m'embrassa à ces paroles, & ses pleurs l'empecherent de poursuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeste avanture. Elle finit en disant, que quand je l'avois enlevée en criant grace, elle m'avoit reconnu, mais que depuis ce moment-là, elle avoit entierement perdu l'usage de ses sens deja fort affoiblis par l'approche du supplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois assez me reprocher d'en etre la cause.

Lorsque sa santé fut retablie, je lui proposai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'aimasse eperdument, mais je trouvai que son cœur etoit encore plus grand & plus genereux que je n'avois cru. Non, me dit-elle, mon cher Amant, je ne me flatte plus de la pensée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le supplice auquel j'ai eté condamnée m'en rendent à jamais indigne, & tout ce que j'attens de vous c'est un peu de compassion, & de secours pour m'enfermer quelque part, & pour y passer le reste de ma vie dans la penitence. Ah! lui repondis-je, ne vous mettez point ces pensées-là dans l'esprit. C'est moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point merité le supplice. Tout cela n'a rien de hon-

honteux pour vous, & ne peut servir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire; comme elle etoit bien persuadée que notre mariage ne pouvoit subsister, elle persista toujours à vouloir etre Religieuse, & je lui donnai ma parole que je ne l'en empecherois pas quand nous serions à Paris. Elle s'y laissa conduire; je la logeai le mieux que je pus dans une chambre garnie auprés des Recollets du Fauxbourg Saint Laurent, où je la laissai pour revenir chez moi. Je trouvai la lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce tems-là, & que je veux mettre ici pour faire encore mieux connoitre le caractere de cette genereuse fille. Voici les termes dont elle s'etoit servie.

Je vous ecris de la prison aprés avoir eté condamnée à la mort pour un crime qui n'a eté commis que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris que pour y voir confirmer ma triste sentence. Helas! qui m'eut dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse, je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma memoire, quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours, mais je vous assure que quelque honteux

qu'il

qu'il soit, il m'est agreable, puisqu'il va m'oter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime sans qu'on soupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce menagement à un homme, dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-meme. La seule grace que je vous demande en mourant, c'est de faire prier Dieu pour moi, & de croire que s'il me fait misericorde, je n'emploirai mes prieres auprés de lui, qu'afin qu'il vous comble de prosperitez. Adieu, je meurs toute à vous.

Quelles impressions ne me fit point la lecture de cette lettre ! Je courus chez elle, plus resolu que jamais de ne point souffrir qu'elle se fit Religieuse ; mais je ne la trouvai plus. Je sçus qu'elle avoit eu quelques conversations avec un Pere Recollet ; j'allai demander ce Pere, qui refusa de m'en dire des nouvelles. Je fus prés de huit jours à la chercher, & enfin j'appris qu'elle etoit à l'Hotel-Dieu à dessein d'y prendre le voile. Je courus la voir, & on consentit avec beaucoup de peine que je lui parlasse. Jamais je n'avois eté si transporté. Je me jettai à ses pieds, & je lui jurai de me poignarder si elle

elle ne m'ecoutoit. Mon desespoir l'attendrit, & elle me dit les larmes aux yeux, que pretendez vous faire, Monsieur? Je ne puis etre à vous sans exposer votre reputation, & vous auriez une honte eternelle d'avoir epousé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'est pas, lui dis-je, question de vous epouser, puisque vous ne voulez pas que l'on en parle; mais au moins, si vous avez à vous faire Religieuse, prenez une autre Maison que celle-ci. Mon Dieu, Monsieur, reprit cette genereuse personne, je ne veux point vous etre à charge. Je suis venue dans cette Maison, parce que j'y serai reçue pour rien. Je ne puis choisir un autre Convent sans qu'il vous en coute, & je sçai que vous n'etes pas en etat de faire cette depense. Ah! lui dis-je, ma vie & mon bien sont à vous, & quoi qu'il en coute, je vous ferai recevoir dans toute autre Maison où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empressemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta en me disant un adieu dont je me sentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Superieure. Elle vint, & je lui dis que je m'opposois à la reception de cette fille; qu'elle etoit ma fem-

femme, & que je la redemandois. La Superieure l'aiant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainsi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au sortir de là dans une autre Maison de Religieuses. Je la menai à un petit Convent dont la Superieure etoit de ma connoissance, lui recommandant d'en avoir soin, & lui confiant que je la regardois comme une personne qui etoit ma femme.

Cependant ce qui etoit arrivé à Charleville faisoit grand bruit, & j'appris qu'on decretoit contre moi pour l'enlevement que j'avois fait. Toute ma famille en fut informée, & je connus bien par toutes le remontrances qu'on me fit, que cette fille avoit mieux raisonné que moi, & que je ne pouvois l'epouser avec honneur. Je ne dirai point tous les desseins qui me passerent dans la tete : car enfin je trouvois que c'etoit la chose du monde la plus injuste de me rendre esclave des opinions des hommes, & de n'avoir pas la liberté de passer ma vie avec une fille, dont la reputation n'etoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eut voulu y donner les mains nous serions passez en Angleterre, mais je la trouvai toujours persuadée que je devois lui permettre pour ma gloire de se faire Religieuse,

gieuse, & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere ainé, à qui je racontai sans deguisement tout le detail de cette avanture, me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'aprés tout j'etois heureux d'avoir affaire à une personne qui prenoit d'elle-meme le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajouta tant de choses qu'enfin je vis que c'etoit une necessité, ce qui me fit consentir à son dessein. J'obtins sa grace & la mienne, & nous la fimes Religieuse aux Carmelites, en changeant son nom & ne disant rien de ce qui lui etoit arrivé. Mon frere ainé fut assez genereux pour lui faire un present de deux mille ecus. Je la contraignis aussi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuses. On la reçut donc avec distinction, & sans que jamais personne ait sçu qui elle etoit. Elle a vecu comme une sainte, & pendant toute sa vie mon frere & moi nous avons eu en elle une amie inviolable à laquelle nous avions ordinairement recours quand nous avions besoin de conseil ou de consolation. J'eus une peine extreme à m'accoutumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & sans le secours de mon frere je croi que j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maitresse, & que je n'ai jamais connu

nu de femme que j'aie tant aimée & tant eſtimée que celle-là. Ainſi par une bizarrerie que l'on ne peut aſſez admirer, il eſt arrivé que la ſeule perſonne que j'aie veritablement trouvée digne de mon admiration, etoit une fille de qui je ne pouvois en honneur devenir l'epoux, ni meme paroitre amoureux.

Cette avanture & le chagrin qu'elle me donna reculerent un peu ma fortune : car je fus un an entier ſans vouloir voir perſonne, aiant loué un petit appartement auprés des Carmelites, d'où je ne bougeois, n'etant connu de perſonne, & paſſant pour un homme retiré du monde, & qui ne penſoit qu'à ſon ſalut. Mon frere ne laiſſa pas de me faire conſerver ma Compagnie, faiſant entendre que j'etois malade, & contraint, pour me retablir, de paſſer toute l'année dans le voiſinage des Eaux de Bourbon, qui etoient neceſſaires à ma ſanté.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraitte, ni toutes les douceurs dont je joüiſſois, lorſque je pouvois ſeulement demeler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'etoit le ſeul plaiſir qui me fut permis : car elle refuſa toujours de me voir, ſe contentant de m'ecrire quelquefois pour me perſuader d'avoir plus de courage, & de

de penser, ou à une retraitte qui m'otat pour jamais du monde, ou à une vie plus digne de ma naissance. J'ai gardé toutes ses lettres, & elles me consolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ses prieres à celles de cette genereuse fille, me persuada enfin de me remettre dans le Service, & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans, mais je croiois qu'aprés les experiences que j'avois euës, il me seroit impossible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre plus que je n'avois fait jusque-là, & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraitte d'une fille que j'avois aimée si tendrement, ne servit pas peu à augmenter mon courage par l'envie qu'il m'inspiroit de chercher les occasions de mourir. Je servis à la Bataille de Nortlingue. Je revins ensuite dans l'Armée de M. de Turenne où j'assistai à la prise de Dunkespink, & je puis dire qu'il n'y eut personne plus determiné que moi, dans l'une & dans l'autre occasion. Quelque valeur que les hommes aient reçu de la nature, il leur faut souvent des motifs etrangers pour etre braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition à la valeur dont j'acquis la reputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris aprés que Landau se fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voisinage de mon aimable Religieuse augmentoit mon humeur sombre, car je ne pouvois m'empecher de retourner aux Carmelites. Je decouvris ma foiblesse à mon frere, qui persuadé que j'avois besoin d'une absence un peu longue, me proposa le voiage de Pologne. La Princesse Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaisons qu'elle savoit que nous avions euës avec un Prince qui l'avoit aimée jusqu'à la mort, lui faisoient souhaitter que je l'accompagnasse.

J'acceptai donc le parti que mon frere me proposoit, & je dirai à ma confusion que je sentis alors naitre dans mon cœur un secret desir de plaire à la Princesse, & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raisonnai point, mais dés que je vis que j'allois faire le voiage avec elle & que j'aurois tous les jours occasion de la voir, je commençai un peu à oublier la personne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle est un meilleur moien pour se consoler de la perte d'une maitresse, que l'ambition & la guerre.

La Princesse se trouva à l'egard du Prince qui l'avoit aimée, dans une situation presque

que ſemblable à celle où j'etois à l'egard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit ſe conſoler de ſa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai de mon coté mon avanture de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la delicateſſe qu'elle avoit, & nos converſations roulerent longtems ſur les diſputes que nous av ons en agitant ſi elle etoit plus malheureuſe de voir mort un homme qu'elle avoit eſtimé, que moi de voir me Maitreſſe Religieuſe. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois ici le detail de ces converſations, & elles vaudroient peut-etre bien celles qui ſont le fort de Clelie ou du grand Cyrus; mais je laiſſe toutes ces digreſſions pour mieux executer le deſſein que je me ſuis propoſé dans ces Memoires, de faire voir le genie des femmes, & les ecueils qu'un homme peut trouver auprés d'elles.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

LA Princesse me parut resoluë de se consoler de la perte de son Amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne, & j'avois beau vouloir lui persuader de s'en consoler par une autre passion. Je ne la trouvai occupée que de son ambition & de sa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par interest en lui proposant quelque attachement nouveau; & elle me disoit que quand elle auroit senti du penchant pour moi, elle auroit fait scrupule de me rendre infidelle à une personne aussi digne d'etre aimée que ma Religieuse. Je ne me trouvois plus capable de cette fidelité delicate, & j'avouë que tout ce que la Princesse me disoit sur ce sujet me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois; elle fit d'abord semblant de n'en rien croire, mais enfin voiant que c'etoit tout de bon, elle prit son serieux, & me fit entendre que si je continuois à lui parler sur ce ton là, elle me renvoieroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniere si imperieuse

& si seche que j'en fus outré, & je resolus non seulement de ne lui parler jamais d'amour, mais aussi de n'en point avoir pour elle. Ainsi pendant le reste du Voiage, je gardai presque toujours le silence. Ma mauvaise humeur lui deplut, & elle m'exhorta, puisqu'il falloit que j'aimasse pour etre gai, d'aimer une de ses filles qui etoit fort bien faite : car disoit-elle, je saurai bien empecher que les choses n'aillent trop loin, & j'aurai le plaisir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me desesperoient & je pris la resolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me proposoit, mais la premiere Polonoise que je trouverois à mon gré si-tot que nous serions arrivez. Cette resolution dont je ne lui rendis point compte me rendit ma gaieté, & je crus m'appercevoir que la Princesse qui s'etoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'etoit pas trop contente de me voir si gai. J'evitai de lui dire un mot qui put lui faire croire que je l'aimois encore, & j'eus d'autant plus de facilité à eviter de lui parler d'amour, qu'en effet je sentois bien que j'avois cessé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eut, je ne pouvois lui pardonner sa fierté & ses railleries, & j'eus assez d'esprit & de raison pour comprendre que je ne serois jamais ecouté d'une

Princeſſe qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivames en Pologne. Le Roi Ladiſlas vint recevoir ſa nouvelle Epouſe. Elle me preſenta à lui, & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fumes nous à Varſovie, que j'executai la reſolution que j'avois priſe d'aimer la premiere perſonne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Païs qu'on mit auprés de la Reine, j'en vis une qui me toucha aſſez pour croire que c'etoit la perſonne qui me convenoit; c'etoit une Demoiſelle de dix-huit à dix-neuf ans, fille d'un des plus qualifiez Seigneurs du Roiaume. Je me trouvai auprés d'elle la premiere fois qu'elle fut preſentée à la Reine, & je la regardai avec beaucoup de diſtinction. Je ne ſçai ſi la Reine m'obſerva, mais il me parut qu'elle ſourit en me voiant regarder cette jeune perſonne avec application, & je reconnus bien dans la ſuite que c'etoit auſſi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit preſentées, qu'elle avoit trouvée le plus à ſon gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occaſion de la voir ſouvent, & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit aſſez le François pour me donner lieu d'avoir des converſations avec elle

lle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus surpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en sentois pour elle, je ne le fus pas moins de la maniere franche & naïve dont elle me le declara; mais elle porta cette naïveté trop loin, car la Reine lui aiant demandé ce que je lui disois, non-seulement elle lui rendit compte de mes discours, mais aussi de ses reponses, & elle dit sans deguisement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui representa les inconveniens d'une pareille passion, & lui defendit de me parler en particulier. Elle me fit la meme defense de mon coté, me menaçant de me faire retourner en France si je continuois. J'avois interest de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas sortir mal d'avec elle, mais aussi j'aimois cette fille, & la naïveté auec laquelle elle avoit declaré sa passion ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarrassé, mais je sortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'evitois effectivement d'avoir des conversations avec elle, quand la Reine me dit que j'etois bien aisé à rebuter; que ce qu'elle en avoit fait n'a-

voit été que pour m'eprouver, mais qu'enfin puisque j'avois été si obeissant elle vouloit bien avoir egard à ma passion, & qu'elle trouveroit tres-bon, non seulement que j'aimasse cette fille, mais aussi que je lui parlasse autant que je voudrois.

Je ne savois pas que ce qui avoit changé la Reine à cet egard c'etoit qu'elle s'etoit apperçue que le Roi son mari aimoit cette meme fille, & soit jalousie, soit politique, elle crut que le moien d'en degouter le Roi etoit de lui faire connoitre que j'en etois aimé.

Je fus ravi de la permission que la Reine me donnoit de continuer mon amour, & dés le jour meme je cherchai l'occasion d'entretenir ma Maitresse; mais je vis qu'elle m'evitoit autant qu'elle avoit paru auparavant me souhaitter, & enfin l'aiant pressée de m'en dire la raison, elle m'avoua avec sa franchise ordinaire qu'elle etoit aimée du Roi; que cet amour lui faisoit trop d'honneur pour en ecouter un autre, mais que dés que le Roi l'auroit mariée, elle continueroit à m'aimer. J'appris alors que la premiere chose à laquelle les Grands pensent en Pologne, quand ils veulent avoir des Maitresses, c'est de les marier; & en effet on parla peu de jours aprés du mariage de cette

cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parcequ'elle prevoioit bien que le Roi ne la marioit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisément. Cette Princesse tacha donc de me mettre dans la tete de la demander au Roi, & de l'epouser, parce qu'en cas que mon mariage se fit, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconveniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'epouser. Je jugeois bien, par ce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mariroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croiois pas pouvoir reüssir à l'emmener en France malgré le Prince, & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me resoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne me dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son epoux, elle avoit interest de ne la marier qu'à un homme qui put lui repondre d'elle. Elle convint avec moi que j'etois peu propre à cela, & nous nous separames sans savoir

quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entre-faites, & le Roi qui vouloit marier sa Maitresse, aiant appris la mort du Mari qu'il lui destinoit, la pria d'en choisir un autre, & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & il me fit aussi-tot appeller. Je lui representai que je n'avois point de bien; que j'etois un Cadet qui en esperois fort peu, & que je serois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à etablir. Le Roi me repondit, que la personne qu'il me destinoit etoit assez riche pour elle & pour moi, & que d'aillcurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France, & pour rendre heureuse celle que j'epouserois. En toute autre occasion j'aurois eté ravi d'une pareille proposition, car enfin je trouvois tout d'un coup le moien d'epouser une fille que j'aimois, & de faire ma fortune; mais je ne pouvois m'oter de la tete que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit, & je ne me sentois point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'etois trop honoré du choix

&

& des offres de Sa Majesté, mais que j'etois obligé de lui avouer que je me sentois d'une humeur horriblement jalouse, & qu'une femme seroit malheureuse avec moi. Ce Prince sourit à cette excuse, & me dit, si ce n'est que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guere de voir votre femme, & d'etre temoin de sa conduite.

Ce discours du Roi me parut un outrage, mais dissimulant ce que je pensois, je lui dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne consentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majesté me permettroit immediatement aprés mes noces d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'est pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne sortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela est, Sire, lui repliquai-je, je remercie votre Majesté, & je la prie meme de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propose, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, disant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'etois un fou.

J'allai rendre compte de cette conversation à la Reine, qui me conjura les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi desiroit; qu'à l'egard de la jalousie & de la delicatesse

ſe qui etoit la ſeule raiſon qui m'obligeoit de m'oppoſer à ce mariage, elle attacheroit ſi fort ma femme auprés d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moien de la voir; qu'elle m'en repondoit, & que je pouvois etre en repos ſur toutes les choſes qui pouvoient m'inquietter.

La Reine me perſuada par tant de raiſons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi temoigna beaucoup de joie de ma reſolution, mais ſa joie n'approcha point de celle de ma Maitreſſe qui s'abandonna tout entiere au plaiſir d'être ma femme, de maniere que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il me ſeroit aiſé, etant aimé d'elle & ſecondé par la Reine, d'eviter la honte que je craignois. Enfin pour dire tout, la veuë de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre conſideration, & je fus meme ſurpris d'avoir balancé un ſeul moment, tant le cœur humain eſt peu fixe dans ſes veues, & prefere aiſement les raiſons de l'intereſt & du plaiſir à celles de l'honneur.

J'epouſai donc cette fille, & ce mariage me fit changer de nom : car devenu Maitre en l'epouſant d'une Comté tres-conſiderable, on ne m'appella plus que du nom de cette

cette Comté, & c'eſt ſous ce nom là que j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'avoit donnée. Sa jalouſie jointe à ſa vertu, & l'une & l'autre ſoutenue par mes precautions, lui firent ſi bien garder ma femme, qu'il ne fut pas poſſible au Roi de continuer à l'aimer. Ce Prince ſe rebuta, & s'attacha à une autre perſonne moins obſervée. Je fus ravi de ce changement, & je crus alors joüir tranquillement de toutes les douceurs & de tous les avantages de mon mariage, mais ce fut tout le contraire, & mon malheur arriva par l'endroit que j'avois le moins prevu. Ma femme fut deſeſperée de voir que le Roi changeoit pour elle, & ce grand amour qu'elle m'avoit marqué ſe changea en une averſion extreme, dés qu'elle vit que ce Prince en aimoit une autre. Elle ne me diſſimula point ſon deſeſpoir, & elle me dit hautement que j'etois cauſe de ce qu'il avoit ceſſé de l'aimer. J'eus beau lui repreſenter ſon extravagance, toutes mes raiſons ne ſervirent qu'à l'aigrir, & ſoit qu'elle voulut ſe defaire de moi, ſoit qu'elle eſperat que la compaſſion rameneroit l'eſprit de ce Prince, elle lui fit faire des plaintes des mauvais traitemens que je lui faiſois. Ces mauvais traitemens etoient chimeriques, mais le Roi y

ajouta d'autant plus de foi, qu'il se souvint que je lui avois dit que j'etois horriblement jaloux. La malice de ma femme alla plus loin; elle fit entendre au Roi que j'aimois la Reine, & le Roi susceptible de toutes ces impressions ne pensa plus qu'à me faire assassiner. Il trouva d'autant plus de facilité à faire executer ce dessein, que mon mariage avoit excité beaucoup d'envie contre moi dans l'esprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de gens qui offrirent à ce Prince de me poignarder. La Reine en fut avertie plutot que moi, & comme on la meloit dans cette affaire, elle ne jugea pas à propos de me le dire, voiant bien que si j'etois averti, rien ne pourroit m'empecher de prendre la fuite. Elle raisonna sur cette fuite, qui pourroit etre une preuve de l'amour dont on m'accusoit à son egard, & elle crut qu'il falloit auparavant detromper l'esprit du Roi. Elle ne fit donc point semblant d'avoir reçu cet avis, mais supposant des lettres de France, par lesquelles on lui mandoit la mort de mon frere ainé, elle les fit voir au Roi, & elle lui dit que ce seroit nuire à mes affaires que vouloir me retenir en Pologne. L'indifference avec laquelle elle parla au Roi sur ce qui me regardoit, & la pro-

ropoſition qu'elle lui faiſoit de me renvoier n France, firent juger à ce Prince que ce u'on lui avoit dit de ſon amour pour moi 'avoit aucun fondement. Il lui avoüa ſes ſoupçons, & il lui en demanda pardon; & n meme tems il lui dit que ſur les ſoupçons & ſur les plaintes que faiſoit ma femme, il avoit reſolu de ſe defaire de moi, & qu'il ne ſavoit pas meme ſi j'etois encore vivant, parce qu'il croioit que ce jour-là meme on devoit m'aſſaſſiner. La Reine aiant fort blamé la precipitation avec laquelle le Roi s'etoit laiſſé aller à une reſolution cruelle, dit qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit m'envoier chercher.

On me chercha, mais fort inutilement. J'avois eté averti de l'aſſaſſinat qu'on avoit premedité, & la meme perſonne qui m'en avoit donné l'avis, m'avoit mis dans un lieu de ſeureté. C'etoit une des plus conſiderables Dames de la Cour. J'avois remarqué en pluſieurs occaſions que cette Dame ſe diſoit de mes amies, mais je ne ſavois pas que cette amitié allat juſqu'à la paſſion. Elle me le decouvrit en m'apprenant ce qu'on tramoit contre moi. Comme elle etoit veuve, & plus maitreſſe de ſes actions que les femmes ne le ſont en Pologne, elle put facilement me cacher chez elle, & ce fut le parti

ti que je pris, intimidé par les circonstances dont elle me rendit compte, & qui me persuaderent que je n'eviterois pas mes assassins si je paroissois. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce tems, elle me proposa tout ce que la passion lui suggeroit pour me mettre en seureté. Le moien sur lequel elle insistoit davantage, etoit d'empoisonner ma femme, & elle m'offroit de se charger de la chose. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces pensées que parceque la passion l'aveugloit, je n'en eus pas autant d'horreur que j'en aurois eu dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconveniens d'un pareil dessein. Elle ne voulut jamais me permettre d'ecrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'etois. Il y a grande apparence que cette Princesse crut qu'aiant eté averti du dessein du Roi, j'avois pris la fuite, ou bien que j'avois eté assassiné, & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquietude, mais enfin pour empecher qu'on ne jugeat mal des raisons de mon absence, il est certain qu'elle fit courir le bruit que sur les nouvelles de la mort de mon frere j'etois retourné en France.

Ce bruit vint jusqu'à moi, & croiant qu'effectivement mon frere etoit mort, je

ne

pus plus demeurer caché, & je dis re-
ıment à la Dame qui me gardoit, que
voulois m'informer de la verité de ces
ıvelles, & voir la Reine pour en etre in-
ıit. Cette Dame me fit des reproches de
ſenſibilité que j'avois pour mon frere en
tems où elle vouloit que je n'en euſſe
e pour elle. Des reproches elle paſſa aux
ures, & des injures au refroidiſſement.
le me menaça meme de me livrer à mes
ıſſins, & enfin il lui echapa de me dire,
e puiſque je la voulois quitter, elle y met-
ıit bon ordre, & qu'elle m'empoiſonne-
t plûtôt que de le ſouffrir. Ce qu'elle
'avoit propoſé à l'egard de ma femme, me
craindre qu'elle n'en vint en effet juſqu'à
re ce qu'elle diſoit, & je craignis ſi bien
poiſon que je ne voulus plus manger. Ja-
ıis on n'a paſſé en ſi peu de temps de l'a-
ıur à la haine, que nous fimes cette Da-
: & moi. Elle m'etoit inſupportable, &
lui etois devenu odieux. Je lui declarai
ttement que je ne pouvois l'aimer, & que
la conjurois de ſouffrir que je ſortiſſe. Tu
tiras, reprit-elle, mais ce ſera de ce mon-
; & en diſant ces paroles, elle ſe jetta
moi, tenant un poignard dont elle s'e-
t ſaiſie. Je lui arrachai ce poignard, &
ne ſçai comment elle en fut bleſſée à la

gorge,

gorge, mais je la vis toute en ſang, & qui ſe laiſſa tomber. Je previs toutes les ſuites de cet accident, & jugeant bien que je ne me ſauverois pas des mains de ſes Domeſtiques s'ils en avoient connoiſſance, je la laiſſai & le poignard auprés d'elle. Heureuſement je trouvai les portes ouvertes, & je ſortis ſans etre apperçu. Je paſſai une ruë ou deux, & je me trouvai auprés de la maiſon d'un homme du païs que je connoiſſois, à qui je demandai un azile, lui confiant qu'il falloit que je partiſſe ſans etre connu, aiant des affaires importantes en France, à cauſe de la mort de mon frere, & que ma femme n'aiant point voulu conſentir à mon depart, j'etois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute ſorte de ſecours, & dés la nuit ſuivante il me fournit des chevaux, ſur leſquels je me rendis à Dantzic. Dés que j'y fus arrivé, j'ecrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon avanture.

La Reine reçut ma lettre en un tems où perſonne ne doutoit que je n'euſſe aſſaſſiné la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit eté trouvée toute en ſang par ſes Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'etoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva legere, mais elle perſiſta toujours

jours à dire que j'etois son assassin. Personne n'en croioit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'ecrire que si j'etois innocent, je ne tardasse pas à revenir pour confondre mes accusateurs.

La justice de ce Prince eut moins de part à cet ordre que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en etoit persecuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aise de me faire revenir, afin que je fusse chargé seul du soin d'une femme si emportée. La Reine m'ecrivit que la nouvelle de la mort de mon frere etoit fausse, & qu'il falloit que je retournasse à Varsovie pour me purger de l'assassinat dont on m'accusoit. J'eus tant de joie d'apprendre que mon frere n'etoit pas mort, que je consentis sans peine à retourner à Varsovie, malgré tous les embarras où je prevoiois que j'allois etre.

Dés que je fus arrivé, j'allai me mettre en prison par le conseil de la Reine. La Dame qui m'accusoit fut extremement surprise de mon retour, mais se piquant alors d'une generosité qu'elle n'avoit pas, elle fut la premiere à solliciter ma grace. J'aurois eté ravi que la verité eut eté eclaircie, mais en voiant qu'on ne regardoit plus cette affai-

re

re que comme une querelle de deux Amans, je ne perſiſtai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je ſortis de priſon. Le Roi voulut meme que j'en temoignaſſe ma reconnoiſſance à la Dame qui m'avoit accuſé.

Cette affaire l'avoit entierement perdue de reputation, car on ne pardonne guere en Pologne des galanteries auſſi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'etre convaincue. Il n'y avoit point d'autre moien de retablir ſon honneur que de m'epouſer, & c'eſt ce qui m'a toujours perſuadé qu'elle avoit empoiſonné ma femme, qui mourut un mois ou deux aprés cette affaire, & aſſez ſubitement, pour me faire croire que mes ſoupçons etoient vrais.

Il y avoit peu de tems qu'elle etoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plutot la mort que la maladie, car nous faiſions fort mauvais menage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de ſa mauvaiſe conduite. Je ne laiſſai pas d'en etre touché, & je fus moins ſenſible en ce moment aux raiſons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eues de l'aimer.

Dez qu'elle fut morte, le Roi lui meme me dit que c'etoit une neceſſité pour moi d'epou-

d'epouser la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'eclat que nous avions fait. Je dis au Roi que je le priois de ne point precipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de tems pour me consoler de la perte de ma femme, dont je lui parus tres-affligé. Je demandai ce delai afin de pouvoir songer à loisir à trouver moien d'eviter une chose que j'etois absolument resolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agissoit d'epouser n'etoit ni belle ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les assassinats & les poisons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je dissimulai pourtant, & je feignis de la regarder comme une femme que je devois epouser.

Elle se tenoit si sure de notre mariage, qu'elle ne prit aucun soin de me menager ni de me plaire. Au contraire elle affecta de me mepriser hautement, & de temoigner hautement de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occasion de rompre avec elle, je commençai à la chicaner sur sa conduite. Elle se mocqua de ma mauvaise humeur, disant nettement qu'elle n'avoit point à se contraindre pour moi, puisqu'il falloit bien que je l'epousasse de gré ou de force. Je crus que si je pouvois la surprendre en galanterie, ce seroit une raison qui m'af-

m'affanchiroit de cette pretendue obligation. Je n'eus pas de peine à reüssir ; elle se cachoit si peu de ses intrigues, que tout le monde en etoit aussi bien instruit que moi, & je fus averti un soir qu'un Palatin etoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui temoignant qu'aprés une pareille infidelité, je me croiois tres-dispensé d'achever le mariage. Le Roi me repondit qu'il falloit savoir auparavant si celui avec qui je l'avois surprise consentiroit à l'epouser, parce qu'en cas qu'il ne le voulut point, la chose revenoit à moi, comme au premier & au plus ancien fondé en droit. Cette reponse me parut si bizarre, que je la pris pour une plaisanterie, & ne pus m'empecher d'en rire : mais le Roi m'assura qu'il parloit tres-serieusement, & qu'en pareil cas c'etoit de cette maniere qu'on en usoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le tems d'examiner si en effet la Jurisprudence Polonoise l'ordonnoit ainsi, parceque dez ce moment je resolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes mesures pour ne plus differer. J'etois las du sejour d'un Roiaume etranger, & rebuté de toutes les disgraces qui m'y etoient arrivées, & de celles dont je me voiois encore menacé. Je confiai mon des-

dessein à la Reine, la priant de vouloir bien prendre soin de mes enfans, & aprés avoir vendu sourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me derobai avec un seul valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille Ecus de Lettres de change, & laissant mes enfans assez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne prés de deux ans, & c'etoit à la fin de 1647. que j'en sortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroissois avoir beaucoup davantage, car le sejour que j'y avois fait, m'avoit extremement engraissé, & comme j'ai toujours eu une grande taille, on m'en auroit donné prés de trente.

Ce fut alors que je crus etre entierement detrompé des femmes, car pendant mon voiage j'eus le loisir de faire des reflexions sur les malheurs qu'elles m'avoient deja attirez. Je voiois que c'etoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un tems où j'etois en chemin de m'avancer, & que c'etoit elles aussi qui avoient eté cause que j'etois sorti de Pologne lors que ma fortune sembloit y etre la mieux etablie. Je resolus de profiter de mes experiences, & de ne plus penser qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere ainé, qui avoit fort de-

sap-

ſapprouvé que je me fuſſe marié en Pologne, & qui n'etoit pas trop faché que j'euſſe eu des pretextes d'en ſortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin me determinerent à paſſer par Veniſe, à cauſe qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ſes meilleurs amis, qui s'etant battu en duel avoit eté contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Veniſe ſur la fin de l'année dans le tems que tout ſe preparoit pour les divertiſſemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque ſejour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles reſolutions que j'avois priſes ſur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, ſi j'euſſe voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raiſons de mieux enviſager le tort qu'elles m'avoient fait, car à peine fus-je arrivé à Veniſe que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois eté contraint de quitter la Pologne, parceque j'etois ſoupçonné d'y avoir empoiſonné ma femme & poignardé ma Maitreſſe. Je ſavois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits ſi injurieux à ma reputation, & je detrompai le mieux que je pus, tous ceux qui m'en parurent prevenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout, & j'ai toûjours de tems en tems trouvé en mon chemin

min des gens persuadez de cette opinion, qui n'a pas laissé de me faire tort, tant la medisance distingue peu la verité du mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise, j'aurois eu peine à m'y resoudre sans le malheur qui m'arriva d'y devenir eperduëment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne, & que toutes les amours que j'y avois faites, n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là peut-être ce qui me rendit plus facile à m'entester de la personne dont je crus etre aimé.

C'etoit la fille d'un noble Venitien, chez qui j'eus d'abord beaucoup d'acceés par le moien de l'ami de mon frere, qui avoit connu à Paris le fils ainé de ce Venitien, & avec qui il avoit lié une amitié tres-etroite. Je voiois souvent le pere & le fils, mais je fus long-tems sans voir la fille autrement que par son Portrait. Ce Portrait me parut si charmant, que je ne pus m'empecher de m'ecrier en le voiant que je n'avois jamais rien vû de si beau. La fille etoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir sans que je la visse, & elle entendit toutes mes admirations sur sa peinture. Comme je sortois

tois de chez son pere, je me vis suivi par un homme qui sans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'etoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

La personne dont vous avez admiré le Portrait est plus touchée de vous que vous ne l'etes de sa peinture, & s'il est vrai que le Portrait vous ait fait plaisir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'Original. Soiez discret; c'est tout ce qu'on vous demande, & laissez moi gouverner le reste.

Je relûs vingt fois ce billet, & quoi que j'eusse peine à me persuader qu'il fut en effet de la personne dont j'avois vû le Portrait, cependant je crus dans l'incertitude que je n'en devois point parler, & que le plus sûr, soit qu'on eut voulu me tromper, soit que la chose fut effective, c'etoit d'avoir la discretion qui m'etoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'impatience que j'eus de retourner chez le Venitien. J'y allai dés le lendemain, j'y regardai vingt fois le Portrait, temoignant un desir extreme d'en voir l'Original, mais personne ne s'offrit de me donner cette satisfaction. On proposa une Mascarade pour le jour suivant, & chacun convint des habits

bits sous lesquels on masqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi que le meme homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander, & gardant toujours un grand silence, il me mit dans la main une boëte, & se retira aussitot. Quelque instance que je lui fisse pour s'arreter, il ne me parla que par signes, & il s'echappa.

J'ouvris la boëte qui etoit pleine de pierreries, & sous les pierreries je trouvai encore ce billet, ecrit de la meme main que le premier.

Comme on s'interesse à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Mascarade que vous devez faire; celui qui vous les porte ira les reprendre quand vous n'en aurez plus besoin.

Je commençai en voiant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la chose ne fut serieuse, & je ne puis dire combien cette avanture me donna à la fois & d'inquietude & de plaisir.

Je me servis des pierreries que l'on m'avoit envoiées. Elles etoient si belles & en si grand nombre, que personne ne parut avec plus d'eclat que moi. Plusieurs personnes me demanderent où je les avois prises, & aiant repondu que je les avois louées, le frere de la

Demoiſelle me dit à l'oreille ; je connois le Marchand chez qui vous les avez eues, & ce qu'elles vous ont couté pour le pret. Ces paroles me firent croire qu'il etoit confident de ſa ſœur ; je rougis, & ne lui repondis rien.

Comme nous nous retirions aprés la Maſcarade, nous fumes attaquez par ſix hommes armez, qui aiant ecarté ceux avec qui j'etois, ne s'attacherent qu'à moi ; ils me deſarmerent, quelque reſiſtance que je fiſſe, & ils me volerent mes pierreries. Mes Camarades revinrent pour me ſecourir, mais il etoit trop tard, & mes voleurs etoient echappez.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident, mais enfin il me reſtoit encore une Lettre de Change de douze mille ecus, & je crus que cela pourroit paier les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment j'avois eté volé, & je lui offris la Lettre de Change. Il la refuſa, & s'etant retiré ſans dire un mot, je crus qu'il etoit muet.

Le lendemain dez le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les preter, je

je me suis exposée de bonne volonté à tous les inconveniens qui en pourroient arriver, & c'est moi & non pas vous, qui suis cause qu'elles sont perdues. C'est donc à moi seule de les paier. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus considerables que je n'estime nul autre bien dans le monde que votre cœur. Gardez le moi jusqu'à ce que vous aiez pu juger si je le merite.

Si elle le merite, repris-je aussitot ! Hé, y a-t-il dans le monde une femme d'un plus grand merite ? Charmé de la grandeur d'ame d'une personne si genereuse & si desinteressée, je m'abandonnai à tout ce que la passion peut inspirer de plus violent & de plus tendre. Je conjuray encore mon homme muet de prendre la Lettre de Change, ou du moins de se charger d'une reponse pour la personne qui l'avoit envoié. Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & il sortit avec le meme silence que les autres fois.

La fille qui m'avoit envoié les pierreries les avoit louées à un Jouaillier qui etoit de la connoissance de son frere, & elle s'etoit servie de lui pour les avoir. Ce fut son frere lui-meme qui me l'apprit, ajoutant que sa sœur lui avoit fait confidence de la passion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de se decouvrir à lui parcequ'elle

le servoit auprés d'une de ses Amies, dont il etoit amoureux. Ce fut un jour ou deux aprés que les pierreries eurent eté volées qu'il me fit cette confidence, m'assurant qu'il ne tiendroit qu'à moi de trouver auprés de sa sœur tous les agremens que cette sœur lui procuroit auprés de sa Maitresse.

On sera surpris quand je dirai que tout cela n'etoit qu'un artifice pour attraper mon argent. C'etoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles etoient entre ses mains; mais faisant toujours semblant qu'elles avoient eté volées, il me dit que sa sœur, quelque genereuse qu'elle fut, ne laissoit pas d'etre embarrassée pour paier ces pierreries, & que si elle s'obstinoit à ne vouloir point recevoir ma lettre de Change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendroit aux oreilles de son pere; que si je voulois il me meneroit chez le Marchand, de qui je sçaurois ce qu'elles valoient & à qui je pourrois les paier; que c'etoit un homme auquel on pourroit se fier du secret, & qui ne savoit pas meme que je les eusse reçues par le canal de sa sœur. Je fus ravi de trouver le moien de paier ces pierreries, & n'aiant aucun soupçon que ce fut un panneau, je donnai huit mille ecus au Jouailler avec plus de plaisir que je n'ai jamais paié aucune dette.

Ce-

Ce Marchand qui s'entendoit avec le frere de la Demoiſelle, eut quelque choſe pour ſa peine, & mon argent devint la proie du frere & de la ſœur.

Je ne ſavois rien de tout cela, & je n'avois garde de m'en defier, mais ſacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit d'etre aimé de la perſonne qui m'avoit inſpiré tant de paſſion, je ne m'appercevois point que ces folles idées m'avoient deja preſque tout depouillé, & je n'etois occupé que du deſir de voir une perſonne ſi aimable.

Je preſſois ſouvent ſon frere de m'en procurer l'occaſion. Il me le promettoit, & trouvoit toujours des raiſons pour me manquer de parole. Je recevois quelquefois des Lettres de ſa ſœur, & ce n'etoit plus le muet, c'etoit ſon frere lui-meme qui me les rendoit en main propre, & qui ſe chargeoit de mes reponſes. Ces lettres etoient toujours fort paſſionnées, & rouloient ſur le deſeſpoir où nous etions de ne nous pas voir.

Je vecus de la ſorte juſqu'au milieu du mois de Fevrier, que je reçus des lettres de mon frere, qui me blamoit fort de m'arreter ſi longtems à Veniſe, me mandant que je courois riſque de perdre l'emploi qu'il avoit

obtenu pour moi dans l'Armée de Monſieur le Prince, qui devoit ſe mettre en campagne, & aſſieger Ypres dez le mois de Mars.

Je fus inſenſible aux ſoins de mon frere, & au tort que je me faiſois en reſtant plus longtems; & n'etant touché que du deſir de voir la perſonne dont je me croiois aimé, je mandai à mon frere que j'etois malade & hors d'etat de partir ſitot, l'aſſurant que dez que ma ſanté ſeroit aſſez retablie pour ſouffrir la fatigue du voiage, je prendrois la poſte. Mon frere etoit mieux averti que je ne penſois de l'etat de ma ſanté. L'ami qu'il avoit à Veniſe l'en avoit informé. Il m'ecrivit encore lettres ſur lettres, mais j'etois ſi aveuglé & ſi fou, que j'aurois mieux aimé mourir que de quitter Veniſe avant que d'avoir vû ma Maitreſſe.

Les lettres de mon frere ne me ſervirent qu'à preſſer avec plus d'inſtance le frere de la Demoiſelle de ne me plus laiſſer languir, & enfin voiant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela il falloit me deguiſer en Eſpagnol, & prendre ſur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parceque ſa ſœur qui vouloit conſerver ſans obſtacle le plaiſir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la perſonne chez qui je devois

devois la trouver, que l'Amant qu'elle aimoit etoit un grand Seigneur d'Eſpagne. Je n'examinai point ſi cette raiſon etoit bonne; je fis ce qu'il voulut, & aiant pris l'habit & l'equipage Caſtillan, ſans oublier de l'argent & des pierreries, je me laiſſai conduire dans la maiſon d'une des plus fameuſes Courtiſanes de Veniſe que j'avois vue plusieurs fois, & que je connoiſſois pour telle. J'etois, à dire le vrai, un peu ſcandaliſé que ce fut chez une femme de ce caractere que ma Maitreſſe me donnat un rendez-vous, mais j'avois une ſi furieuſe envie de la voir, que je m'arretai peu à ce ſcrupule. Ainſi je me rendis chez la Courtiſane, occupé de la ſeule eſperance de la voir.

Dés que j'y fus arrivé on m'enferma dans une chambre, & peu de tems aprés je vis enfin arriver la Demoiſelle au Portrait. Elle ne me parut pas auſſi belle qu'elle m'avoit ſemblé dans ſa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai aſſez de reſſemblance pour ne pas douter que ce ne fut elle. Cette difference de beauté entre l'Original & le Portrait, me rendit moins paſſionné que je ne croiois le devoir etre, & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer par les ſoins qu'elle prit de reveiller ma paſſion, que ce n'etoit pas la pre-

miere fois qu'elle s'etoit trouvée dans une pareille rencontre. Je dissimulai pourtant ma pensée, mais je ne pus dissimuler mon chagrin, & ne sachant à qui m'en prendre, je m'avisai de lui faire des remontrances sur ce qu'elle osoit venir dans la maison d'une Courtisane. Elle soutint d'abord assez bien des reprimandes ausquelles elles me dit qu'elle ne s'attendoit pas ; mais enfin voiant que je continuois à la precher, elle me quitta brusquement, en me disant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foiblesse du cœur. J'avois tous les sujets du monde de croire que cette fille n'etoit rien moins qu'une honnete fille : mais dés qu'elle m'eut quitté ; je me sentis plus possedé que jamais du desir de la revoir. Tous mes scrupules s'evanouirent, & je me repentis du procedé que j'avois eu. Son Frere entra quelque tems aprés, & m'abordant avec un visage irrité, il me dit mettant l'epée à la main, que j'etois un malhonnete homme, que sa Sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre Sœur ! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoie, & vous verrez jusques à quel point je l'aime. Le Frere s'adoucit à ces paroles, & remettant

tant son epée dans le fourreau il sortit, disant qu'il alloit tacher de la ramener ; mais il ne revint point, & aprés avoir attendu plus de deux heures je vis entrer la Courtisane chez qui nous etions, qui me dit en langage Venitien ; Qu'est-ce donc, Seigneur Dom Juan, qu'avez vous aujourd'hui, & pourquoi votre Maitresse est-elle moins contente de vous que les autres jours ? Cette femme en disant ces paroles me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la surprenoit, & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Dom Juan, mais elle ne voulut point repondre faisant toujours l'etonnée. Elle me dit seulement que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis revant à mon avanture, & commençant à en deviner une partie.

Si tot que je fus chez moi, je voulus serrer l'argent & les pierreries que j'avois portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé. Je n'en pouvois accuser que la personne du rendez-vous, & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me souvins alors qu'il y avoit à Venise un jeune Espagnol qui s'appelloit Dom Juan, & je jugeai que c'etoit pour

lui que la Courtisane m'avoit pris ; je devinai qu'il falloit que cet Espagnol fut l'Amant de ma Maitresse, & qu'il fut en possession de la voir chez cette Courtisane. La chose etoit en effet comme je la conjecturois. Je retournai dés le lendemain chez la Courtisane, qui m'apprit tout ce que je voulois savoir, & je vis que cette personne dont j'avois eté si passionné, & pour laquelle je m'etois presque broüillé avec mon frere, etoit une fille accoutumée à ce manege, & qui depuis plus de six mois avoit avec cet Espagnol un commerce reglé dans cette maison.

Comme je pensois à me vanger, je reçus des Lettres de mon Frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Venise, & qui m'instruisoit que j'avois eté la dupe du Frere & de la Sœur. Il me conseilloit de ne point faire de bruit, mais de partir le plus promptement que je pourrois.

Mon Frere avoit appris tout ce detail de l'Ami qu'il avoit à Venise, & je jugeai bien qu'il n'avoit pu l'apprendre par un autre. J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon Frere, il ne m'avoit pas averti moi-meme. Il dissimula d'abord qu'il eut rien ecrit, mais enfin

enfin il m'embrassa & me dit; Que voulois-tu que je fisse, mon pauvre garçon ? Tu etois fou, & si j'avois voulu t'eclairer, tu ne m'aurois pas cru. Je fus encore longtems à me plaindre de ce qu'il m'avoit laissé duper, & voiant qu'il n'y avoit pas de remede, je dis que je voulois absolument ravoir mon argent, ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de Maitresse.

Celui à qui je parlois n'etoit à Venise que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la demangeaison de se battre, & je le trouvai tres-disposé à me servir de second. Nous convinmes donc que je ferois appeller le Venitien. Je le fis, mais il se moqua de ce cartel, & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de sa lacheté je resolus de l'obliger à se battre malgré lui, & je m'avisai le jour que nous choisimes pour l'attaquer, de reprendre l'habit Espagnol sous lequel j'avois eté au rendez-vous, d'en donner un de meme à celui qui me servoit de second, & de faire prendre aussi à toute notre suite des habits à l'Espagnole.

Nous allames l'attendre en cet equipage, & l'aiant inutilement pressé de mettre l'epée à la main, je lui donnai par le visage quatre ou cinq coups du revers de mon epée, qui l'obligerent enfin de se deffendre. Il le

fit foiblement & reçut un coup qui le jetta sur le carreau. Nous fumes assez heureux, quoique la chose se fit en plein jour, pour n'etre point arretez. Nous nous sauvames avec toute notre suite, & nous etant jettez dans une Gondole, nous allames nous embarquer, & sortimes de Venise, car nous avions pris auparavant toutes ces precautions. J'en avois meme pris une autre pour me mieux vanger, & faire retomber sur l'Espagnol Dom Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois ecrit au Pere de la Demoiselle, comme si j'eusse eté un parent de Dom Juan, qu'etant venu à Venise, j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec sa fille par le moien de son frere. Je specifiois tout ce que je savois du detail de leur intrigue, & je finissois en lui disant que mon parent Dom Juan aiant eté affronté par son fils, je voulois en avoir raison, & qu'il ne cherchat point ailleurs celui qui s'etoit battu contre lui.

Le Pere aiant reçu cet avis, fit informer contre Dom Juan. Outre ce qui etoit marqué dans ma Lettre, il avoit appris par tous ceux qui avoient eté temoins de notre combat, que c'etoit un Espagnol qui l'avoit attaqué, & qui avoit pris la fuite avec plusieurs autres de la meme Nation.

Nous

Nous apprimes à Padouë que la chose avoit reüssi comme je le pouvois souhaitter; que le frere de la Demoiselle etoit mort de sa blessure sans avoir pu parler; que Dom Juan voiant qu'on informoit contre lui, & que toute son intrigue etoit connue du Pere, avoit pris la fuite, & qu'enfin tout le monde etoit persuadé que c'etoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'etre vangé, & cela me consola un peu de la perte de mon argent, & des friponneries qu'on m'avoit faites, bien resolu de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'Ami de mon Frere qui m'avoit suivi à Padoüe, ne pouvant revenir en France, me proposa de le laisser aller en Pologne. J'y consentis d'autant plus volontiers que j'etois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informat surement de l'etat de mes enfans & de tout ce qui s'etoit passé & se passeroit à Varsovie, à quoi je pourrois prendre quelque part. Je savois deja que le Roi Ladislas etoit malade; le bruit de sa mort couroit par tout, & je jugeois bien que la Reine, qu'on parloit de remarier au Prince Casimir son beau frere, seroit en etat de rendre à l'Ami que je lui recommandois, tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Com-

Comme nous etions deja sur la fin du mois de Mai & que la Campagne etoit commencée en Flandre, je crus qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi à m'y rendre si tard, & c'est ce qui me fit prendre le parti, pour me donner de l'occupation, de me jetter dans Naples, esperant trouver l'occasion de m'y signaler sous les ordres du Duc de Guise, qui s'etoit rendu Maitre de cette grande Ville; affaire qui faisoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'ecrivis mon dessein à mon Frere, & conservant toujours l'habit Espagnol, je pris la route de Naples, croiant que sous cet habit je trouverois plus aisement le moien de joindre le Duc de Guise; mais je n'y arrivai que plus d'un mois aprés que ce Duc eut eté fait prisonnier, tant j'avois eté mal informé de ce qui se passoit.

J'appris qu'il etoit encore à Gayette, & comme il connoissoit toute notre famille, qu'il etoit ami particulier de mon Frere, & qu'il m'avoit aussi fort connu dans ma jeunesse, je crus que je ne pouvois mieux faire que de tacher de le voir avant son depart, & que d'aller lui offrir mes services pour la France.

Ce fut encore ma mauvaise etoile qui me fit naitre cette envie, car ce voiage me rem-

rembarqua dans une intrigue qui me causa autant de peine & de chagrin que celle que j'avois eue à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, & quand je lui eus temoigné que le croiant encore à Naples, j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui; ce ne sera pas, me repondit-il, dans une affaire si perilleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agreable & moins difficile, & là dessus il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçue d'une Dame Napolitaine avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son sejour à Naples. Cette Lettre etoit furieusement emportée, & je vis bien en la lisant que cette femme etoit au desespoir de l'absence & de la prison du Duc, car elle le menaçoit de se poignarder, s'il ne consentoit au dessein qu'elle avoit de le suivre en Espagne. C'est une folle, me dit le Duc, qui fera quelque extravagance si quelqu'un ne lui remet l'esprit. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle, & je ne puis choisir personne plus capable que vous de lui faire entendre raison. Je promis au Duc de faire ce qu'il souhaittoit; je pris la Lettre & l'adresse de la Dame, & aiant encore eté à Gayette jusqu'à son embarque-

ment,

ment, je pris la route de Naples dés que je l'eus vû partir.

Je ne pus pendant le chemin m'empecher de faire cent fois reflexion sur la bizarrerie de ma destinée, qui dans un tems où je cherchois à oublier les femmes, me rappelloit à une occasion necessaire de les revoir, & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuse lorsque je n'avois que la guerre en tete. Je dirai meme que je ne fus point faché d'avoir la commission que le Duc de Guise m'avoit donnée, & que je sentis un secret desir de me faire aimer d'une femme qui me paroissoit avoir autant d'esprit & aimer d'aussi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit panchant que j'avois pour le sexe qui m'empecha de profiter autant que j'aurois dû, des reflexions que je faisois sur le retardement que j'apportois à ma fortune, en retournant à Naples au lieu d'aller en France, & je sentis bien que quelque desir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire, on ne sauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour.

J'avois repris l'habit Espagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'etois François. J'arrivai à Pozzolo Castello qu'il faisoit encore grand jour, & je m'y arretai

pour

pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. J'allai, en attendant qu'elle fut arrivée, me promener dans un lieu fort agreable & fort solitaire, où je crus n'etre vû de personne : mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y etoient, à ce que j'en pus juger, long-tems avant moi. Une de ces femmes etoit un peu eloignée de l'autre, & je crus que c'etoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai sans qu'elles m'apperçussent, & m'etant caché derriere des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur conversation. Cette Dame assuroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & elle se justifioit fort d'un reproche qu'il lui faisoit d'avoir eu de la passion pour un autre. C'est tout ce que je pûs concevoir de leur conversation, mais j'eus la malice, aprés les avoir ecoutez prés d'une demi-heure, de me lever & de sortir du lieu où j'etois en faisant assez de bruit pour etre apperçu. Dés que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé, elle palit, & elle s'ecria, ah ! qu'est-ce que je vois? c'est lui-meme. Cette Dame me parut fort belle, & croiant qu'elle me prenoit pour son mari, ou pour quelqu'autre facheux qui l'eut surprise dans

cette

cette intrigue, je la saluai fort respectueusement, & je passai mon chemin. Comme j'allois doucement, & que je detournois la tete de tems en tems, je vis que la femme qui etoit avec elle me suivoit. Je m'arretai pour lui donner le tems de m'aborder. Elle vint à moi, & m'aiant fort consideré, elle me dit en Espagnol que j'avois tellement de l'air du Duc de Guise que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination, car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint, je n'avois rien qui put me faire prendre pour le Duc de Guise. Je lui dis que je ne l'etois pas, & lui demandai quel interest elles prenoient à ce Duc. Elle me repondit qu'il n'y avoit personne à Naples qui ne dust craindre que le Duc de Guise ne tramast encore quelque chose pour se rendre Maitre d'une Ville, qui heureusement etoit retournée sous la domination de son Prince. Je vis bien que cette personne me parloit ainsi, parce qu'elle me croioit Espagnol : car je savois assez que le Duc etoit fort aimé à Naples. Je ne me decouvris point, & il ne me resta de cette avanture qu'une curiosité de connoitre la Dame qui etoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle ; mais je n'osai l'interroger, & je revins à Pozzolo Castello, d'où

d'où j'entrai à Naples lors que la nuit fut venue.

Dés le lendemain matin j'allai pour tacher de voir la perſonne à qui j'avois des Lettres à rendre, mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me dit qu'elle etoit à la Campagne, je lui demandai ſi cette Campagne etoit eloignée, & ſi je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me repondit que je m'en gardaſſe bien, ajoutant que cette Dame etoit fort obſervée, & que j'avois de grandes meſures à prendre, parceque ſon intrigue avec le Duc de Guiſe avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort ſuſpecte aux Eſpagnols.

J'attendis huit jours à Naples où je m'ennuiai terriblement, n'oſant preſque paroitre, par les meſures que les Eſpagnols avoient priſes de ſe ſaiſir de tous les François. Au bout de ce tems, j'appris que la Dame etoit revenue, & mon correſpondant m'introduiſit chez elle. C'etoit juſtement la Dame que j'avois veuë à Pozzolo Caſtello. Je la reconnus, & elle me reconnut auſſi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la detourner du deſſein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de ſe poignarder ou de le ſuivre, parceque je la trouvai fort conſolée de

ſon depart. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eut une autre intrigue, puiſque j'avois entendu ſa converſation, & je crus que c'etoit le Cavalier avec qui je l'avois veuë qui l'avoit conſolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un conſolateur, & avant que je l'euſſe quittée elle me dit aſſez nettement qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guiſe, qu'elle ſentoit pour moi la meme inclination qu'elle avoit euë pour lui.

On s'etonnera de la foibleſſe que j'eus de repondre à des avances qui devoient me paroitre peu ſinceres, & de ce que je penſai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi ſans la detacher du Duc qui m'avoit choiſi pour ſon confident, mais on ne raiſonne point quand on ſe croit aimé d'une jolie perſonne. Ni la perfidie que je faiſois au Duc, ni celle que ſa Maitreſſe lui avoit deja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois ſurpriſe, ne me detournerent de la paſſion que je ſentis. Je l'aſſurai que j'avois pour elle plus de panchant qu'elle n'en avoit pour moi, mais je ne lui diſſimulai point que j'avois entendu ſa converſation de Pozzolo Caſtello, & que je ſavois qu'elle avoit un autre Amant que le Duc de Guiſe & moi. Elle me repondit que c'etoit

un

un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit resolu de ne jamais voir, & que là dessus je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-meme à m'aveugler & à eloigner tout ce qui auroit pû m'empecher de gouter le plaisir d'une passion nouvelle.

J'ecrivis au Duc de Guise que sa Maitresse etoit une infidelle, & l'amour qu'elle commençoit à m'inspirer, ne m'empecha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que meritoit sa perfidie; heureux si j'avois dû avoir pour elle tout le mepris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoitre pour telle que je la representois dans ma Lettre; car j'en faisois un Portrait que je savois bien qui lui ressembloit parfaitement, mais malgré tout cela je l'aimois & j'avois resolu de l'aimer, & les Amans portent quelquefois leur aveuglement jusqu'à ne pas connoitre dans leurs Maitresses les defauts qu'ils savent bien en faire connoitre aux autres.

L'Amant qui etoit en possession de son cœur avant mon arrivée, s'apperçut bientot de nôtre intrigue, & je m'apperçus bien aussi qu'on ne l'avoit pas eloigné & qu'on le voioit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre, lui avoit appris que

je

je n'etois pas un Eſpagnol mais un François, qui ne la voiois que de la part du Duc de Guiſe. Dés qu'il eut ſçu ce ſecret, il trouva un prompt remede à la jalouſie que je lui donnois. Il alla me decouvrir, & je fus arreté. Quand je me vis en priſon, j'ecrivis à cette Dame, que je comptois qu'elle emploieroit le credit qu'elle avoit fort grand, pour me faire rendre ma liberté, mais bien loin de me faire reponſe, j'appris qu'elle publioit par tout que c'etoit elle qui m'avoit fait arreter, parceque j'etois venu pour lui propoſer de la part du Duc de Guiſe de la faire paſſer en France. Elle imagina cet artifice pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour temoigner à l'Amant qui lui reſtoit, qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lors que j'eus appris cette perfidie, je ſortis comme d'un profond aſſoupiſſement, & je connus que j'avois bien merité ce qui m'arrivoit. O Dieu, quelles imprecations ne fis-je point contre les femmes! quels violens deſirs de me vanger! mais il falut ſupprimer tout cela, & ne penſer qu'à ma liberté. Je n'oſai jamais dire qui j'etois, de peur qu'on ne me reſſerraſt plus etroitement. Je fis donc croire que j'etois un domeſtique du Duc de Guiſe, qui n'etois venu en effet

fet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon Maitre. On crut ce que je difois, & aprés huit jours on me donna la liberté ainfi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient eté les compagnons de ma prifon, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à fervir fur les Galeres, aufquelles j'aurois eté condamné fi je n'etois tombé malade en prifon.

Dez que je me vis libre, je ne penfai qu'à revoir la Dame qui m'avoit fi cruellement abandonné. J'allai chez elle dans l'etat où je me trouvai pour lors, c'eft à dire fans argent, & n'aiant qu'un mauvais habit à demi dechiré, car on m'avoit tout pillé en m'arretant. Cette femme ne put me voir dans ce trifte etat fans fe mettre à rire, & quand j'eus pris la parole pour lui reprocher fa perfidie, elle m'interrompit en me difant; Que demandez-vous, mon pauvre garçon? Tout ce que je puis faire, c'eft de vous donner la charité pour vous aider à faire votre voiage. Qu'on lui donne trois piftoles, dit-elle à une de fes femmes, & qu'on le renvoie.

Quel accablement pour moi! mais il en fallut paffer par-là, & j'avoue que fi je refiftai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en etat de me vanger. Je refufai fon

argent & je sortis ; je crus que l'homme à qui le Duc de Guise m'avoit adressé, me fourniroit dequoi passer en France, mais il refusa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre ressource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples qu'un seul valet Polonois, qui avoit pris la fuite dez qu'il m'avoit veu arreté; & qui meme me vola tout ce qui etoit echapé à ceux qui m'arreterent. La resolution que je pris, fut de gagner Rome, où je savois bien que je trouverois des ressources, soit du coté de la France, soit du coté de la Pologne. J'allai jusqu'à Terracine le mieux que je pus, & mon bonheur voulut que j'y trouvasse la Duchesse de.... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'etois, & lui aiant dit que j'etois tombé entre les mains des Bandits, elle me mena à Rome où je touchai bientot de l'argent. Peu de tems aprés je pris la poste pour me rendre en France. La diligence que je fis fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18 d'Aout, deux jours avant la bataille de Lens.

J'avois bien compris que le meilleur moien de regagner l'esprit de mon frere, & de reparoitre en France avec honneur, c'etoit de commencer par quelque action d'eclat qui effaçat tous les mauvais bruits qu'on avoit

fait

ıit courir contre moi pendant que j'avois té absent. C'est ce qui me fit aller droit en 'landre, & dez que je fus arrivé à l'Armée 'appris qu'on se preparoit à une bataille. e ne voulus point paroitre devant mon frec, qui servoit dans cette Armée avec la reutation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eut. Je me contentai de me decouvrir un autre Officier de mes parens, qui me acha jusqu'au jour de la bataille, où je lui is que je voulois servir. Il me promit de ı'y donner de l'emploi, & je restai dans on quartier, sans que mon frere eut le moinre soupçon de mon arrivée.

Les precautions que je veux prendre en crivant ces Memoires, pour ne point aprendre qui je suis, m'empecheront de faire i le detail d'une action qui me distingua ans la bataille au-delà de ce que j'aurois pu uhaiter. On a fait tant de Relations de ette Action, qui si je specifiois la part que y eus, personne ne pourroit me meconoitre. C'est assez de dire que Monsieur le rince publia par tout qu'il devoit le gain e la bataille au bonheur que j'eus d'empeıer la fuite & la defaite d'un Corps conderable, qui auroit infailliblement entrainé deroute de toute l'Armée. Cette action e valut un Regiment, que j'obtins peu de

tems aprés à la recommandation de Mr. le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendresse & toute l'amitié qu'il avoit pour moi avant mon absence. J'appris que mon frere le Comte etoit allé me chercher en Pologne, aiant encore eté obligé de sortir de France pour s'etre battu, que ma sœur etoit separée de son mari, & qu'elle demeuroit chez ma Mere.

Comme la reputation que j'avois acquise à la bataille de Lens, m'avoit mis en gout pour la guerre, je demandai à demeurer dans l'Armée du Marechal de Rantzau. J'eus part à la prise de Furnes, & je ne revins à Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai tout en combustion, car c'etoit le tems des troubles, si fameux par la haine des Parisiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faisois de reflexion à tout ce qui m'etoit arrivé depuis deux ans, plus je trouvois ma vie romanesque, tant du coté de l'amour que du coté de la guerre. Tant d'avantures si bizarres m'avoient donné une confiance en ma destinée, qui m'empecha de m'appliquer autant que j'aurois dû; aux occasions de faire ma fortune, & d'eviter les intrigues de l'amour. Je ne croiois pourtant pas qu'il fut possible que je fusse encore trompé par les femmes, & je resolus de les

voir

oir & de les aimer toutes ſans attachement. J'eus lieu d'etre confirmé dans cette reſolution, par le ridicule que ma Mere donna en ce tems-là & dont je dois parler pour faire connoitre que l'age le plus avancé n'eſt pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes qui ont l'entetement d'etre aimées.

Ma Mere avoit vecu ſans amitié pour ſes enfans, & ſans aucune œconomie pour la depenſe. Il y avoit longtems qu'elle etoit aimée d'un homme à peu prés de ſon age, & qui aiant longtems paſſé pour ſon Amant, ne juſtifioit le ſcandale de ſes aſſiduitez qu'en faiſant croire, ou qu'il etoit deja ſon mari, ou qu'il le ſeroit un jour. Nous etions tous perſuadez dans la famille que ce Mariage etoit fait, & le parti que nous avions pris, c'etoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur, mais ſans aucune diviſion ouverte; mon frere ainé ſe contentant d'avoir autant qu'il le pouvoit, l'œil à ſes affaires, pour l'empecher de manger le fond de ſon bien.

L'homme qui paſſoit pour ſon mari, avoit un fils qu'il retira du College, & que ma Mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mit à l'Academie, mon frere ainé ne s'en plaignoit point, & ſouffrit ſans

dire mot, les depenses qu'on vit bien que ma Mere faisoit pour lui ; mais nous fumes bientot avertis par les Domestiques, que ma Mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la depense, & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques & tout le scandale d'une veritable galanterie. Son Pere en fut instruit aussibien que nous, & comme il etoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches, il lui en fit jusqu'à la maltraiter & à faire sortir de force son fils de chez elle & le mettre à Saint Lazare. Mais quelle fut sa surprise & la notre quand ma Mere lui declara qu'elle avoit epousé cet enfant, & lui fit voir un Contrat & une celebration de Mariage faite avec lui depuis plus d'un mois ! Ainsi le Pere n'avoit pu venir à bout en quinze ou seize ans d'assiduitez & de complaisances, de ce que son fils, encore Ecolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand eclat, nous mortifia au dernier point. Le Pere vouloit que nous fissions casser le Mariage, & produisoit meme une promesse que ma Mere lui avoit faite, mais comme il nous etoit indifferent qui elle epousat, puisqu'elle avoit en tete de se marier, nous ne voulumes point remuer cette affaire, & nous laissâmes le Pere s'en demeler seul. Il fit beau-

beaucoup de pourſuites qui tournerent tou-tes à ſa confuſion, & enfin le chagrin le prit & il en mourut, aprés avoir desherité ſon fils, qui fut rendu à ma Mere. Elle declara le Mariage, mais elle ne put y accoutumer le public jusqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau Mari.

Je croiois etre abſolument detaché des femmes, par la mauvaiſe opinion que tant d'experiences m'en avoient donnée, mais ce fut juſtement par là que je me trouvai de la diſpoſition à de nouveaux engagemens. Je ſentois un ſecret deſir d'eprouver encore ſi enfin je ne trouverois point quelque femme raiſonnable. On voit bien qu'etant dans cette diſpoſition je fus incapable de reſiſter, dez que je crus avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voiois toujours ma pauvre Carmelite, c'eſt à dire que je lui parlois, car elle gardoit exactement la Regle qui defend aux Carmelites de ſe faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes avantures, ſur tout à la derniere, je veux dire à la bataille de Lens, & je devois un peu à ſes conſeils & à l'amitié que j'avois toujours pour elle, le ſoin que j'eus d'eviter beaucoup de panneaux que les Coquettes de la Cour, qui etoient en grand nombre, me tendoient de jour en

jour pour m'attacher à elles, car rien ne gagne plus les femmes que la reputation d'homme guerrier & galant, & elles etoient toutes persuadées que j'etois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir sans aucune liaison particuliere, & me donnant fort souvent la Comedie de ceux de mes amis que je voiois attachez à elles, j'etois de leurs parties, & quelquefois de leurs debauches, n'aiant rien sur mon conte, & me rejouissant de tout.

Je vivois de la sorte quand ma Carmelite me dit, que puisque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penser à me marier à Paris, & qu'elle avoit songé pour celà à une Dame de la Cour qu'elle me nomma, qui etoit fort son amie, & qui lui avoit toujours paru tres-prevenue en ma faveur. Elle etoit veuve, mais extremement riche, & c'etoit un des meilleurs partis qu'il y eut en ce tems-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable, mais en apprenant qu'elle etoit prevenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite si elle jureroit bien qu'une Dame de tant de merite ne fut pas Coquette. Ah! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu, & personne jusqu'à present,

ſent, n'a pu l'accuſer que d'un peu trop de regularité, car elle la porte juſques à l'excez. Je lui temoignai qu'elle me feroit plaiſir de m'en donner la connoiſſance, & de menager ce Mariage, qui etoit bien au-deſſus de ce que je pouvois eſperer. Nous primes jour pour nous trouver à ſon Parloir, comme ſi le hazard nous y avoit amenez. Là je vis cette Dame, & aprés une converſation generale, je la remenai chez elle. Dez que nous y fumes arrivez, elle me dit d'un air ouvert, Monſieur, je ne veux point vous faire languir. Dans le deſſein où je ſuis de me remarier, je cherche un homme qui puiſſe me rendre heureuſe, & ce que votre Amie m'a dit de vous, m'a fait croire que vous ſeriez plus capable qu'un autre de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je repondis avec beaucoup de marques de reconnoiſſance & de paſſion, & elle m'apprit qui etoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma aucun qui ne fut homme de merite & d'une qualité diſtinguée, mais elle m'aſſura qu'aucun d'eux ne lui plaiſoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore eté de ma vie, & trouvant enfin une femme vertueuſe, prevenue pour moi d'une inclination aſſez forte pour vouloir faire ma

fortune, je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle, & je la vis regulierement tous les jours. Nos conversations roulerent presque toujours sur des contestations qui survenoient pour son bien, & je m'apperçus en peu de tems qu'elle vouloit me faire son Solliciteur avant que de me faire son mari. Quelque ennemi que je fusse des affaires, je pris les siennes à cœur, & l'application que j'y eus me rendit bientot bon chicaneur. Comme on voioit que toutes ses affaires rouloient sur moi; & que je ne bougeois de chez elle, le bruit se repandit que nous etions mariez. Je l'en avertis, esperant que ces bruits la determineroient à conclure; mais elle me dit au contraire que puisqu'on parloit de nous, il falloit que je ne la visse pas si souvent, & que ses affaires n'etant pas encore disposées de sorte qu'elle put se marier, je l'obligerois de lui en laisser choisir le tems, & que cette complaisance seroit une marque d'amitié par où elle pourroit juger de moi. J'enrageois de ce delai, car dans le fond il ne tenoit qu'à elle de m'epouser, mais me piquant avec elle de complaisance & de delicatesse, je lui dis que je ne la verrois plus que quand elle le souhaiteroit. Elle me parut charmée de ma docilité, & aiant reglé mes visites à trois fois

fois la ſemaine, nous nous ecrivions les autres jours. Ses lettres etoient fort tendres, & non ſeulement elle m'y decouvroit ſans precaution la paſſion qu'elle avoit pour moi: mais elle m'y renouvelloit les aſſurances de n'en epouſer jamais un autre. Cependant la Campagne commença, & il fallut quitter ma Maitreſſe. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'epouſer à mon retour, & je n'eus pas lieu pendant mon abſence de la ſoupçonner d'aucun changement, par la regularité & la tendreſſe de ſes Lettres.

Nous fimes peu de choſe cette année; es Ennemis reprirent Ipres, & nous eumes notre revanche par la priſe de Condé. Je revins à Paris aprés la Campagne, & ma Maitreſſe m'aſſura qu'elle etoit toujours dans es ſentimens où je l'avois laiſſée.

J'etois en ce tems-là obligé d'aller ſouvent à Saint Germain où etoit la Cour. Un jour que je devois etre au coucher du Roi, allai prendre congé de la Dame. Elle me laiſſa ſortir aprés ma viſite, & me rapellant e deſſus le degré; A propos, me dit elle, que faites-vous de mes Lettres? Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en egariez quelqu'une? Je l'aſſurai que j'en avois grand ſoin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'eſprit plus en repos,

& je vous prie que je les aie avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuser, mais elle me fit tant d'instances que je lui promis de les lui renvoier dans le moment, ce que je fis, voulant toujours garder auprés d'elle le caractere d'homme desinteressé & complaisant. Je fus obligé de rester plusieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y etois, quand on dit chez la Reine qu'un Prince que l'on nomma alloit se marier, & que l'affaire etoit conclue. Je demandai quelle etoit la personne qu'il epousoit, & je fus bien surpris quand on me nomma celle avec qui je croiois me marier. Je le fus encore bien davantage quand on me soutint que c'etoit par moi que l'affaire se faisoit; en effet toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince etoit mon ami, & on savoit que je gouvernois la Dame.

J'eus peine à me persuader d'abord que la nouvelle de ce Mariage eut de la vrai-semblance, mais enfin voiant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eue depuis quelque tems pour ma Maitresse, & l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ses Lettres, je commençai à en croire quelque chose. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant

iant pour moi, c'eſt que tout le monde n'en faiſoit compliment, comme ſi j'euſſe ait ce Mariage.

Le Prince en queſtion ſe trouva pour lors Saint Germain, & je ne crus point de meilleur moien pour m'eclaircir entierement de a verité, que d'aller chez lui ſans faire ſemblant de rien. Si-tot qu'il me vit il vint m'embraſſer, diſant hautement ; voila celui qui a voulu que je me mariaſſe, puiſque la perſonne que j'epouſe m'a aſſuré que c'etoit ſur tout le bien qu'il lui a dit de moi qu'elle y avoit conſenti. Je penſai tomber de mon haut quand j'entendis ces paroles, & la rage & le deſeſpoir m'aiant determiné ſur le champ, je lui repondis à l'oreille, que ſon Mariage n'etoit pas encore fait, & qu'il y avoit une perſonne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un Jardin hors du Louvre, & que je le conjurois d'y venir ſeul avec moi. Il fut ſurpris du froid & de la paleur avec laquelle je lui dis ces mots, & me ſuivant ſur l'heure, nous priſmes enſemble le chemin du Jardin, le Prince me demandant continuellement qu'y a-t'il donc ? qu'eſt-il arrivé ?

Je ne lui repondis rien, mais quand nous fumes dans le Jardin où je l'avois mené, je lui demandai bien ſerieuſement s'il etoit vrai

qu'il epoufoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me repondit-il, me demander une chofe que vous devez favoir mieux que moi? C'eft, lui repartis-je, parce que je l'ignore que je vous la demande, & la raifon qui me le fait ignorer, c'eft, fi vous ne le favez pas, que c'eft moi qui epoufe cette Dame. Le Prince me regarda en riant, & voiant que je gardois mon ferieux; Es-tu fou, mon pauvre Comte, reprit-il, & depuis quand la cervelle t'a-t'elle tourné? C'eft toi qui a propofé mon Mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre, je fuis ton ami; & je me donne au diable fi j'ai jamais penfé à l'epoufer tant que j'ai cru que tu y penfois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle? J'en fuis, lui repondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en epouferoit jamais d'autre que moi, & que je vous ai amené ici à deffein de me couper la gorge avec vous. Cela ne fera pas, s'il plait à Dieu, me repondit-il, & je te donne ma parole de ne penfer de ma vie à cette femme, fi elle t'a promis de t'epoufer. Ne faifons donc point de bruit, lui repondis-je. Nous devons bien-tot, vous & moi retourner à Paris, & nous faurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'etre de retour, & quoi que

ue je duſſe encore reſter quelques jours à
aint Germain, je demandai mon congé. Dés
ue je fus à Paris, je courus aux Carmelites
our informer ma Religieuſe de ce que j'a-
ois appris à Saint Germain, mais je la trou-
ai deja toute informée de cette affaire, &
lle avoit reçu depuis un jour une Lettre
de la Dame ſon Amie, qui lui mandoit que
les aſſiduitez que j'avois euës pour elle,
avoient fait croire à tout le monde que nous
avions enſemble un commerce criminel, &
que ne pouvant ſe reſoudre à faire croire que
ſon Mariage fut la ſuite d'un pareil commer-
ce, elle avoit ecouté les propoſitions qu'on
lui avoit faites en faveur du Prince. C'etoit
à peu prés le contenu de ſa Lettre, & on
juge bien que ſes raiſons nous parurent fri-
voles, & que nous conclumes que l'incon-
ſtance ſeule ou l'intereſt etoient la vraie cau-
ſe de ce changement.

Ma Carmelite me conſeilla, puiſque cet-
te Dame etoit de ce caractere, de ne point
m'opiniatrer à ce Mariage, me faiſant crain-
dre les ſuites d'un pareil engagement avec
une perſonne ſi legere, mais j'etois piqué au
jeu, & je voulois en venir à bout, ou en
avoir raiſon.

J'allai chez elle au ſortir des Carmelites,
& l'abordant ſans faire ſemblant de rien, je
lui

lui demandai, aprés quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre Mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui aiant repondu que non, elle me dit que mon Amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-meme. Alors voiant qu'il n'etoit plus tems de dissimuler, je lui avoüai que je savois qu'elle vouloit epouser le Prince d..... Hé pourquoi donc, me repondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empecheroit de vous epouser. Cette reponse me parut la plus outrageante qu'elle eut pu me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croiois pas que l'on put etre capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai sans que jamais j'en pusse tirer une autre reponse. Je sortis en lui disant que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croioit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en degouter le Prince, mais comme aprés tout ç'auroit eté une calomnie, n'aiant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans

e detail de tous les engagemens de parole
& d'amitié que nous avions eus ensemble.
Soit que le Prince ne se souciat pas trop de
ce Mariage, soit qu'il ne voulut pas epouser une femme qui lui paroissoit sur mon
recit d'un caractere peu solide, soit qu'il
crut qu'elle eut eu pour moi trop de complaisance & de foiblesse, il m'assura qu'il n'y
penseroit jamais, & en effet il retira sa parole.

Je laissai passer quelques jours aprés que
l'on eut appris que son Mariage avec cette
Dame etoit rompu, sans lui rendre visite,
afin de lui donner le tems de se consoler du
chagrin que je croiois qu'elle en auroit. Elle
m'envoia chercher au bout de trois jours,
& m'aiant fait des reproches de ce qu'elle
etoit persuadée que j'avois dit contre sa conduite pour rompre son Mariage, elle ajouta
que puisque c'etoit une necessité de m'epouser aprés cet eclat, elle etoit prete de
le faire.

Jamais je n'en eus moins d'envie que quand
je vis que la chose etoit prete à se conclure,
car enfin l'inconstance de cette Dame avoit
eteint la passion que j'avois pour elle, mais
l'opinion de sa vertu & de sa sagesse me rassuroit, & du moins, disois-je, en trouvant
beaucoup de bien je serai seur d'avoir une
femme vertueuse.

Je

Je n'etois pourtant pas si determiné que je ne balançasse quelquefois, & c'est ce qui me fit consentir à un delai de quinze jours ou de trois semaines, que me demanda cette Dame, pretextant, quelque incommodité dont elle disoit qu'elle vouloit se guerir. Je lui dis que je lui donnois tout le tems qu'elle vouloit, & je crus la chose si assurée que je commençai à m'occuper de tout ce qui etoit necessaire pour la ceremonie.

Un soir comme je sortois de chez elle, où je l'avois trouvée couchée, une de ses femmes de chambre me dit que si je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit presque à son lit, & où je pourrois entrer par un escalier derobé, elle me feroit voir & entendre des choses qui me surprendroient, & dont il etoit pourtant besoin que je fusse eclairci. Je lui demandai ce que c'etoit. C'est, me dit cette fille, que Madame est grosse, & que je ne croi pas qu'elle passe la nuit sans accoucher. Je regardai cette fille avec etonnement, & elle me dit en levant les epaules, que si je voulois passer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je serois convaincu de la verité d'une chose si surprenante.

L'avis que je recevois meritoit bien que je m'eclaircisse. Je montai dans cette garde-

robe,

robe, & environ deux heures aprés, j'entendis la Dame en travail. On avoit pris soin d'eloigner les Domestiques, & il n'y avoit que la fille qui m'avoit parlé & une Sage-femme qui eussent connoissance de ce mistere. Quel fut mon etonnement! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je passai dans la chambre où elle accouchoit, & m'etant caché en un coin, je fus temoin oculaire de la chose: Je pensai eclater de rage & de desespoir, mais enfin m'etant retiré dans la garderobe, la meme fille qui m'avoit parlé me vint dire; ne vous en allez pas, Monsieur, Madame vous a apperçu dans sa chambre, & elle veut vous parler. Ce message me surprit encore plus, si cela peutetre, que tout ce qui venoit d'arriver. Est-elle en etat de me parler, lui dis-je, & veut-elle que je lui donne la mort qu'elle merite? Cependant la curiosité de savoir ce qu'elle me pourroit dire m'obligea d'entrer, & dés que je fus prés de son lit, elle me dit d'une voix foible: C'est moi, Monsieur, qui ai voulu qu'on vous rendit temoin de ce que vous avez vû, pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'eussiez point ce chagrin, puisque j'ai fait ce que j'ai pû pour epouser le Prince d...... mais vous vous etes opiniatré. Vous voiez à quelle

quelle femme vous vous etes attaché, & si je meritois tous les soins que vous vous etes donnez. Je ne repondis rien qu'aprés un long silence, mais au moins, lui dis-je, Madame, apprenez-moi quel est l'heureux Pere de l'Enfant qui vient de naitre. C'est ce qu'il vous importe peu de savoir, reprit-elle. Il suffit que je n'ai pas voulu vous tromper, & j'en aurois usé autrement si vous aviez eté moins honnete homme, mais vos manieres pour moi ont eté si respectueuses & si soumises, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu, vous verrez aprés cela si vous voulez encore m'epouser.

La maniere dont elle venoit de me parler me toucha jusqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occasion où je ne devois avoir que du depit. Si-tot que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit de m'arriver etoit un songe, tant j'y voiois peu de vrai-semblance, car j'avois observé cette Dame, & je ne m'etois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre panchant à la debauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins que l'envie de savoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je crus

crus que la franchise avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dés qu'il me fut permis de la voir.

Elle prit la parole la premiere, & elle me dit que j'avois plus de part que je ne pensois à ce qui lui etoit arrivé, & que jamais elle n'auroit eté grosse si elle ne m'eut passionnement aimé. Ce discours me parut une suite de choses inconcevables, & je vis bien que tout dans cette avanture seroit contre la vrai-semblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extreme passion, & que son plus grand desespoir avoit toujours eté de me voir avec elle sur un pied respectueux; qu'elle auroit voulu qee je l'eusse contrainte par mes manieres à ne me rien refuser de ce qu'elle bruloit de m'accorder, & qu'etant un jour occupée de ces desirs violens, elle avoit reçu une de mes Lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fut tout ce que cette femme me disoit, je commençai à le trouver vrai-semblable, en rappellant dans mon esprit que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eut eté suivie de plusieurs autres, car il ne coute

aux

aux femmes pour s'engager dans les desseins les plus emportez & les plus violens, que d'avoir osé commencer, & plus elles sont d'obligation de s'observer devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont de facilité à ne plus rien menager avec ceux à qui elles se confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait jusques-là, & sans rien dire touchant la part pretenduë qu'elle vouloit que j'eusse à ce qui lui etoit arrivé, je lui dis que si la cervelle ne lui eut pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lacheté semblable, & que le meilleur conseil que je pouvois lui donner, c'etoit d'epouser le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en disant ces mots, & je ne la traittai plus que comme une folle.

J'en reçus une Lettre deux ou trois heures aprés, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportez, que j'etois cause de tous ses malheurs. Elle finissoit en me demandant un secret eternel sur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de reponse, mais je lui gardai exactement le secret. Je me defis du Page, qui etoit assez grand pour servir, & j'eus la force de ne plus penser à une personne si indigne de mon attachement. Sa mauvaise conduite eut moins

de

de part à cet oubli que son peu de cervelle, & ce que je lui pardonnois le moins etoit la simplicité ou la betise avec laquelle elle m'avoit donné connoissance d'une chose qu'elle auroit dû se cacher à elle-meme. Elle croioit au contraire avoir fait en cela une action heroïque, & que je devois lui tenir compte de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laisse à decider aux Lecteurs qui d'elle ou de moi eut raison, mais je sçai bien que je ne conseillerai jamais à aucune femme d'avoüer ses galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on sçut dans le monde que je ne la voiois plus, on jugea que cette brouillerie etoit une suite du chagrin que m'avoient donné les propositions de son mariage avec le Prince.. Je ne me mis pas beaucoup en peine de detruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je detrompai, en lui disant en general que cette femme avoit un caractere d'esprit capable de faire enrager tous les maris du monde, & il n'eut pas de peine à se le persuader, en se souvenant qu'elle avoit voulu l'epouser en un tems où elle vouloit m'epouser aussi. Je ne sçai si elle continua l'intrigue du Page, mais un an aprés que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ses parens,

rens, qu'elle a epousé, & duquel elle s'est separée, etant devenuë la femme du monde la plus coquette & la plus decriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce dernier engagement, & au lieu d'une occasion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de depenses, & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaise opinion que j'avois des femmes.

Je repris la resolution de ne plus m'y attacher que par amusement, & mon amusement fut auprés d'une femme qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voioit plus, par l'eclat que cette intrigue avoit fait dans sa famille. Elle tacha de me persuader qu'elle l'avoit entierement oublié pour moi, & je fis semblant d'en etre persuadé, mais qui pourroit tenir contre les protestations d'une femme artificieuse? Celle-ci me parut si detachée, non seulement de sa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle etoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'esprit infiniment, je me sçus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractere, & malgré toutes mes resolutions, je sentis bien que je l'aimois. Le

pre-

premier ſoin de cet amour fut de lui inſpirer plus de delicateſſe qu'elle n'en avoit eu jusqu'à moi, & elle parut repondre ſi bien à mes Sermons, que je la crus entierement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles II. etoit en ce tems-là à la Cour de France, & comme il etoit fort galand, on pretendoit qu'il avoit grand nombre de Maitreſſes. J'avois beaucoup d'accés auprés de lui, & je m'etois ſouvent trouvé dans des parties de divertiſſement qui m'avoient fait entrer dans ſa familiarité. Un de mes amis qui le voioit auſſi quelquefois, me dit qu'une femme qu'il ne connoiſſoit point, s'etoit adreſſée à lui pour une choſe fort plaiſante. C'eſt que cette femme l'avoit aſſuré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens piſtoles à quiconque pourroit lui menager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, repondis-je à mon Ami, que nous ſachions qui eſt cette Dame, & que vous & moi nous lui faſſions donner les quatre cens Piſtoles. Vous pouvez aſſurer la femme qui vous a parlé, que je menagerai cette affaire auprés de ce Prince; & en effet je lui en parlai dés le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curioſité de

H la

la connoitre. Mon Ami rendit reponse à la femme qui lui avoit fait cette proposition, & ils prirent ensemble des mesures pour faire trouver la personne dont il s'agissoit à une Maison prés de Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La chose se fit comme ils l'avoient projettée. La femme donna deux cens Pistoles à mon Ami, promettant les deux cens autres aprés la visite du Roi, & ce Prince n'etant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois, de mon Ami & de moi, alla au rendez-vous. A peine fumes-nous entrez que la meme femme qui avoit negotié la partie, vint prier le Roi d'entrer seul, parceque la Dame ne vouloit pas être connuë. Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois; & mon Ami & moi nous allames l'attendre dans un Bois qui etoit au bout du Jardin de cette Maison. Le Roi vint nous retrouver, & il nous apprit que la Dame sachant que nous etions là, n'avoit jamais voulu demeurer, qu'elle etoit deja partie, & que la raison qu'elle avoit alleguée au Roi pour n'etre point veuë de nous, c'est qu'elle me connoissoit pour l'homme du monde le plus indiscret, & qui ne manqueroit pas de publier l'avanture. Je fus surpris qu'il y eut une femme en France qui me crut de ce caractere, car je puis dire
que

que j'etois particulierement estimé pour ma discretion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame etoit faite, & ce Prince me repondit qu'il me la feroit voir, puisqu'il savoit bien qu'elle alloit souvent à la Cour, & que ce n'etoit pas la premiere fois qu'il avoit veu son visage.

Trois ou quatre jours aprés, comme j'etois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'etois attaché, & que je croiois avoir mis cet amour sur le pied d'une vraie delicatesse, le Roi d'Angleterre y vint, & me voiant avec elle, il sourit & me dit à l'oreille, que la meme Dame avec qui j'etois, etoit la Dame aux quatre-cens Pistoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main, & voiant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit. Elle ne m'en parut point etonnée. Quoi, dit-elle, est ce que vous ne le saviez pas ? Je n'ai pu, Monsieur, me mieux vanger de la lacheté que vous avez eue de me livrer pour quatre-cens pistoles, qu'en vous laissant faire ce que vous vouliez. Je suis fort contente du Roi d'Angleterre, & vous devez l'etre de moi, puisque les pistoles vous ont eté exactement paiées.

Ah ! malheureuſe, lui repliquai-je, eſt-ce que j'aurois jamais pu me perſuader que c'etoit vous ? Croiez moi, reprit-elle, voiant que je voulois faire du bruit ; ne reveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & s'il y a de la lacheté à moi d'avoir aimé un Prince, il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre Maitreſſe.

J'admirai le ſang froid de cette femme, & je lui enviai la preſence d'eſprit avec laquelle elle prit ſon parti ; car je fus chagrin, & peu s'en fallut que je ne la maltraitaſſe pendant qu'elle ne faiſoit que rire de ma mauvaiſe humeur. J'avoue que les femmes ont à cet egard plus de reſolution que les hommes, & qu'elles ſoutiennent mieux que nous la honte d'etre convaincues d'infidelité.

Je rompis abſolument avec cette femme, & j'en dis les raiſons au Roi d'Angleterre, qui me temoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laiſſa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine, & l'indifference que j'eus à l'egard de leur intrigue, me perſuada que je ne l'aimois plus. Dans le tems que je voiois cette femme, j'avois ſouvent veu chez elle une de ſes Amies qui avoit une fille de ſeize ou dixſept ans, qui etoit encore Penſionnaire dans un Convent,

&

& que sa Mere faisoit quelquefois venir chez elle. Cette fille etoit parfaitement belle, & elle paroissoit avoir beaucoup d'esprit. Je causois quelquefois avec elle, mais quoi que je la trouvasse fort à mon gré, elle me paroissoit si jeune, que je n'avois jamais osé lui parler serieusement de l'inclination que j'avois pour elle. Je ne croiois pas meme qu'elle eut fait beaucoup d'attention à moi; mais je m'apperçus bien qu'elle y pensoit, par une Lettre qu'elle m'ecrivit de son Convent à l'occasion d'une legere indisposition que j'avois eue. Cette Lettre me parut si obligeante & meme si passionnée, que j'en fus touché, & qu'apres tant de tromperies des femmes je me figurai qu'il y auroit plus de solidité & moins de risque à m'attacher à une jeune personne, qui sembloit n'ecouter & ne suivre que son cœur dans l'inclination qu'elle me marquoit. Je repondis à sa Lettre de la maniere la plus pleine de tendresse & de reconnoissance qu'il me fut possible, & trois jours aprés qu'elle l'eut reçue, elle m'en ecrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel dessein elle me faisoit cette priere, & je n'avois garde de m'imaginer

qu'elle eut envie, ou qu'il lui fut possible de m'y venir voir. Cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'etoit echappée d'une de ses Parentes qui etoit venue la prendre dans son Convent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette demarche, & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que sa Parente, qu'elle avoit laissée dans une Eglise, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçut de rien. J'en reçus des Lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'ecrire tous les jours, & jamais Lettres n'ont eté plus passionnées. J'y repondois d'une maniere d'autant plus tendre que j'etois tres-sincerement touché, car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Convent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit, & qu'il valoit mieux que jamais personne ne decouvrit notre amour. J'etois donc borné à lui ecrire & à recevoir de ses Lettres, en attendant l'occasion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle etoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait scrupule. Cette Lettre m'ac-

m'accabla, & ne me contentant pas de lui ecrire avec tout le deſeſpoir dont j'etois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'aiant vue me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé n'etoit qu'un pretexte, & que la vraie raiſon de ſon changement etoit une paſſion nouvelle; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit eté aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu conte de ſa converſation; je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite pour tacher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle avoit fait la premiere fois, mais m'ecrivant à moi-meme, elle m'avoua qu'elle n'avoit pu continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir mille autres inclinations. Le ſtile de ſa Lettre me convainquit plus de ſon changement que les mauvaiſes raiſons qu'elle alleguoit, & je reconnus alors que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une Lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dez que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc

plus qu'elle n'en aimaſt un autre, mais combien ma vanité ſouffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle etoit attachée, etoit un valet de chambre de ſa Mere?

Comme je l'aimois de bonne foi, je tachai de la juſtifier dans mon eſprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui, qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir, & je reſolus de lui oter du moins ce pretexte, en me mettant ſur le pied de la voir auſſi ſouvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lacheté à moi de continuer à aimer une perſonne qui avoit le cœur aſſez bas pour ecouter un valet de chambre, mais outre que ma jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle auroit pu aller, parceque ce valet n'avoit pu la voir qu'à la grille, je l'excuſois un peu de n'avoir pas à ſon age aſſez de conſtance pour aimer & ne voir jamais ſon Amant. C'eſt ma faute, diſois-je, & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent manieres de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela fut de me deguiſer moi meme en Valet, & d'aller la voir comme ſi je fuſſe venu de la part de ſa Mere. Dés qu'elle m'eut reconnu, elle me temoigna tant de joie & tant de reconnoiſſance de ce que je l'avois aſſez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit perdre

perdre l'esprit, tant elle parut hors d'elle-meme. Elle ne cessoit point de me repeter, helas! est-il possible que vous m'aimiez? Je ne le croiois pas. Que je suis heureuse! J'en mourrai de joie.

Ces transports si naturels me charmerent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidelité qu'elle m'avoit faite. Je lui en fis des reproches, elle m'avoua qu'elle avoit eu quelque honneteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit ecouté que dans le desespoir où l'avoit mise l'indifference qu'elle s'etoit imaginé que j'avois pour elle; & qu'au reste pour me marquer qu'elle n'avoit nulle consideration pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-meme si je voulois. Je lui dis qu'elle ne se mit point dans l'esprit d'idées chimeriques; & que c'etoit assez qu'elle ne vit jamais cet homme, & qu'elle me demandast pardon. Elle se jetta à genoux, & pleurant de tout son cœur, elle me fit des excuses d'une maniere si vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faisoit un plaisir extreme, & je goutois tout ce qu'il peut y avoir de delicieux dans l'assurance d'etre aimé, car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'etois persuadé que ce n'etoit que

la force de la paſſion qui la portoit à ces excés. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'etre toujours fidelle, & voiant que je ne lui parlois point de l'epouſer, elle me demanda ſi je ne la trouvois pas un aſſez bon parti pour cela. Je lui repondis que je ne croiois pas que ſes parens penſaſſent ſi-tot à l'etablir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant pretendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refuſaſt ſi je la faiſois demander. Hé bien, me dit-elle, qu'avons-nous affaire de parens ? Si vous voulez que je ſois votre femme, je me ſauverai du Convent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie aprés cela. Je lui repreſentai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois ſourdement pour preſſentir la volonté de ſa mere & pour tacher d'avoir ſon conſentement. Ces paroles la remirent un peu ; mais elle ne voulut jamais me laiſſer aller que je ne lui euſſe juré que je l'epouſerois.

Elle etoit en effet un ſi bon parti qu'il y avoit deja quelque tems qu'on menageoit ſon mariage avec l'ainé d'une Maiſon Titrée ; & meme toutes choſes aiant eté diſpoſées pour ce Mariage, on la fit ſortir du Convent, & le bruit ſe repandit qu'elle alloit

ſe

ſe marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à ſa Mere qu'elle ne l'epouſeroit jamais, parce qu'elle etoit promiſe à un autre, & elle me nomma ſans en vouloir faire aucun miſtere.

Cette nouvelle me ſurprit d'une etrange ſorte, car perſonne ne ſavoit que je la connoiſſois. Comme le Mariage dont il s'agiſſoit etoit reſolu entre les Parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni ſe ſouvenir, ni parler de l'intrigue qu'elle diſoit qu'elle avoit euë avec moi, & que ſi elle s'obſtinoit à ne pas obeïr, on la renfermeroit pour le reſte de ſes jours. Cette menace l'intimida, mais ce qui la rendit obeïſſante, ce fut la vue de celui qu'elle devoit epouſer. Elle ne le vit que la veille du jour deſtiné au Mariage, & elle le trouva ſi à ſon gré qu'elle l'aima d'abord avec la meme facilité & le meme emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes Parens, touchant les engagemens que nous avions enſemble, ajoutant qu'il n'y avoit point d'autre reſſource que de l'enlever, & pour cela elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Egliſe voiſine de ſa Maiſon. J'avois peine à me reſoudre d'en venir à cette extremité là,

mais comme elle etoit un fort bon parti, & que je m'en croiois aimé passionnement, je passai pardessus toutes les considerations qui auroient pû me retenir, & aiant pris toutes les mesures necessaires pour cet enlevement, je me rendis avec un Carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on put changer en si peu de tems, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le dessein de l'enlever, comme une piece qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte pour oser etre le temoin de la Ceremonie de son Mariage. J'y demeurai jusques à la fin, ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce tems-là ont toujours eté mes ennemis, sans que jamais j'aie pu avoir d'eclaircissement ni avec eux, ni avec mon infidelle Maitresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peutetre ne me vit pas, tant elle etoit occupée de celui qu'elle epousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me vanger des infidelitez que l'on me faisoit, mais j'avoue que l'amour etant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles

dont

dont il eſt permis à un honnete homme de ſe vanger. Je n'ai pourtant pas toujours gardé cette moderation, & dans la ſuite on en verra des exemples, qui m'ont couté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere Maitreſſe mariée, je crus plus que jamais qu'il etoit impoſſible de trouver parmi les femmes les douceurs d'une veritable paſſion, & cela me rendit, à leur egard, moins honnete que je n'avois eté. Je ne me piquai plus avec elles, ni de politeſſe ni de complaiſance, & ce qui me ſurprit moi-meme, c'eſt que plus je paroiſſois brutal, plus il me ſembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'egards.

J'eus cette brutalité qui ne m'etoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'etoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu preſque imbecille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mepris. Comme elle etoit belle & fort maitreſſe de ſa conduitre, preſque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la reputation de changer d'Amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empecher d'en faire des railleries qui lui etoient revenues. Elle s'en plaignoit par tout, &

elle garda si peu de mesures, qu'un jour l'aiant trouvée dans une maison, elle me dechira en ma presence de la maniere du monde la plus injurieuse. Je lui rendis injures pour injures, & si l'on ne m'avoit retenu, je croi que je lui aurois donné un soufflet. Ce demelé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blama en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction, mais je ne pus m'y resoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mepris que j'avois pour elle.

Ce procedé me reussit mieux que je ne pensois, & cette Dame devint mon Amie à force de me croire son ennemi. Elle me fit parler par une Dame, qui me demanda en grace que je la visse chez elle, m'assurant que je n'en serois pas mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir, mais enfin on m'assura si fort que ce n'etoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laissai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en disant qu'elle etoit bien malheureu-

se

ſe d'etre haïe du ſeul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me ſurprit & me toucha, & nous nous racommodames ſi bien, que je devins le premier & le plus aſſidu de ſes Amans. J'ecartai tous les autres, mais voiant qu'elle faiſoit aveuglement tout ce que je ſouhaittois, je commençai à n'avoir plus pour elle les manieres auſſi hautes que je les avois euës. Ma complaiſance & mon honneteté lui donnerent le moien de rappeller les Amans que j'avois fait fuïr, & j'aimai mieux la voir infidelle, que de devoir ſa fidelité à mes mauvais traittemens & à mes menaces. Je m'en eloignai peu à peu, & j'appris qu'elle diſoit, en parlant de moi, que je n'avois pas aſſez de courage pour etre mechant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprés des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit ſon mari qu'en le gourmandant, voulut etre gourmandée à ſon tour, pour etre gouvernée par ſes Amans.

J'avois cette intrigue dans le tems que la Reine Mere fit arreter Monſieur le Prince, & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous aiant rendus ſuſpects, mon frere me conſeilla de faire un voiage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laiſſez, pouvoient avoir beſoin de

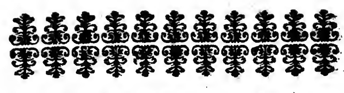
de ma presence. Je suivis son conseil, le laissant seul à Paris menager à la fois, & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince, & je pris la route de Pologne me croiant fort detrompé des femmes, mais etant pourtant toujours le meme, & plus exposé que jamais à leurs infidelitez. C'est ce qu'on verra dans la suite d'une maniere encore plus marquée qu'on ne l'a vû jusqu'ici.

Fin de la Premiere Partie.

SUITE
DES
MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***.
AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.



MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***.
AVANT SA RETRAITE,
Rediges par Mr. de Saint-Evremond.

LIVRE TROISIEME.

JE pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg sur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit eté retabli dans son Electorat, & ses amours ont fait assez de bruit pour faire juger que sa Cour etoit galante, & que je pouvois y trouver les ecueils que j'avois resolu d'eviter, mais j'avoue que je n'aurois jamais prevu celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus facheux que je l'avois moins

moins recherché. Il y avoit une Françoise au service de Madame l'Electrice. Cette fille etoit belle, & elle ne connoissoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels Parens elle etoit née. Elle avoit eté, à ce qu'on disoit, amenée en Allemagne à l'age de dix ans par une Françoise qui avoit passé pour sa Mere jusqu'à sa mort ; mais cette femme avoit declaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de sa conduite sans lui avoir decouvert le secret de sa naissance, & comme elle ne s'etoit pas mieux expliquée sur le sort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturiere, nom qui lui convenoit fort, & que la suite de sa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturiere donc, car on ne l'appelloit point autrement, etoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle etoit belle & qu'elle avoit beaucoup d'esprit & d'agrement, elle y etoit fort distinguée, & la plupart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient sur elle. Je la vis, & dez la premiere vue nous fimes connoissance. Je la trouvai fiere sur la qualité, & ce qu'on disoit de l'incertitude de sa condition & du peu de connoissance qu'on avoit de ses Parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de considerables. Elle ne faisoit donc point

point difficulté de dire qu'elle etoit fille d'un grand Prince & d'une grande Princeſſe, qui pour des raiſons qu'elle n'expliquoit pas, l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'etoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naiſſance ſi illuſtre; mais je m'apperçus qu'elle en etoit perſuadée, & dez la trois ou quatrieme fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer ſon Horoſcope, & que les Devins lui avoient predit qu'elle devoit paſſer en Pologne, parceque c'etoit là où elle trouveroit ſes Parens & un etabliſſement digne d'elle. Elle vivoit dans cette eſperance, en attendant que le Ciel lui preſentat une occaſion d'accomplir ſon Horoſcope, en lui fourniſſant le moien d'aller à Warſovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé cette occaſion en moi, & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eut envoié exprés pour la conduire où ſes deſtinées l'appelloient.

Elle m'en parla, & je reçus ſa propoſition en raillant, mais je fus obligé de prendre mon ſerieux voiant qu'elle parloit tout de bon. Je lui repreſentai qu'elle etoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter, que j'etois obligé de faire mon voiage en poſte, & par conſequent il m'etoit impoſſible de me charger d'elle, & qu'enfin

fin ce seroit exposer sa reputation & la mienne que de faire une pareille equipée. Elle me repondit que j'avois beau dire, & qu'elle me suivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois fait d'avoir noué connoissance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle, car j'avoue qu'elle m'avoit plu. Elle etoit Françoise, & la voiant sans aucun obstacle, j'avois un peu debuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds sur mon amour lorsque je ne pensois qu'à me divertir, & elle se mit si bien dans la tete que je l'aimois, & que je serois fidelle, qu'elle resolut de me suivre.

Je ne vis point d'autre moien de m'en debarrasser, que d'examiner si parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimast de bonne foi, & à qui son absence ne fut pas indifferente. Je ne fus pas longtems sans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit eperdument, & l'auroit epousé sans Madame l'Electrice, qui s'opposoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement serieux de cet homme pour la Demoiselle, je resolus de lui donner de la jalousie,
&

& j'affectai encore plus qu'auparavant d'en paroitre amoureux. Je trouvai meme le moien de lui faire dire que j'etois homme capable de lui enlever ſa Maitreſſe, & qu'il feroit bien, non ſeulement de l'obſerver, mais auſſi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui echapat. Je ne ſavois ſi cet artifice reuſſiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point. Il ouvroit de grands yeux ſur moi toutes les fois que nous etions enſemble, mais c'etoit toujours ſans me parler.

Cependant le jour de mon depart arriva, & aiant encore doublé mon ſerieux pour faire entendre raiſon à l'Avanturiere, & pour l'obliger de quitter ſa reſolution de me ſuivre, je ſortis d'Heidelberg avec mes gens, croiant qu'elle y avoit renoncé; mais à peine fumes-nous à une lieüe de cette Ville, qu'aiant eté obligéz de nous arreter, parcequ'un de nos chevaux s'etoit deferré, nous fumes joints par deux Cavaliers. C'etoit mon Avanturiere deguiſée en homme. Quelque etonnement que me donna cette apparition, je fus encore plus ſurpris de voir que le Cavalier, qui l'accompagnoit etoit le gros Allemand qui en etoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait juſques-là, & il ſe contenta de me regarder avec

avec de grands yeux pendant que l'Avanturiere me disoit que sur les difficultez que je lui avois faites de la conduire en Pologne, elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner, & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voiage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cette fille, j'eus peur qu'on ne mit sa fuite sur mon compte ; & d'ailleurs je prevoiois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'equipage où je voiois son Allemand me surprenoit, & je ne pouvois comprendre comment un homme de cette qualité alloit de la sorte sans suite dans un païs etranger, trainant avec lui une fille, qui vouloit se faire accompagner par un homme qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je resolus de m'en expliquer avec lui, & le prenant en particulier, je lui dis en Allemand, que je le priois de m'apprendre quel etoit son dessein, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me repondre, me fit de profondes inclinations, & enfin rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Altesse, qu'il etoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui pour lui faire epou-

epouſer la Princeſſe ma Sœur. On peut juger combien ces paroles m'etonnerent ; mais quelque ſurpriſe que j'en euſſe, je devinai la tromperie qu'on lui faiſoit, & ce que je connoiſſois deja du caractere de l'Avanturiere me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la ſuite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand que j'etois ſon Frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d..... en lui faiſant croire que je me deguiſois pour les memes raiſons qui l'avoient obligée de ſe deguiſer auſſi à Heidelberg, mais que s'il vouloit paſſer avec elle en Pologne, je l'avois aſſurée de les marier & de les remener enſuite en France avec tout l'eclat de ma qualité.

Il n'eſt pas difficile de voir que le gros Allemand n'etoit pas l'homme du monde le plus ſpirituel, mais il n'eut pas la meme beſtiſe lors que je l'eus detrompé, il prit ſon parti en homme d'eſprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc que je n'etois ni Prince, ni Frere de l'Avanturiere ; qu'il falloit qu'elle eut perdu l'eſprit pour ſe mettre ces extravagances dans la tete, & pour vouloir les lui perſuader ; & que le meilleur conſeil que je puſſe leur donner à l'un & à l'autre, c'etoit de

retourner à Heidelberg avant que leur sortie eut eclaté.

Soit que cet homme fut mediocrement amoureux, soit que la tromperie qu'on lui avoit fait eust gueri son amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi, qu'il piqua son Cheval vers la Ville, me laissant l'Avanturiere plus obstinée que jamais à me vouloir suivre. Je lui dis resolument que je ne pouvois l'emmener, & que si elle s'opiniatroit à un dessein si peu raisonnable, je retournerois à Heidelberg, & que j'apprendrois sa folie à tout le monde.

Mes discours la toucherent foiblement, & attestant toujours mon amour & ma fidelité, elle me conjura les larmes aux yeux de lui aider à suivre ses destinées, & j'avouerai encore ici ma foiblesse. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille etoit une folle; cependant sa beauté m'attendrissoit. J'erois meme flatté du violent amour qu'elle me faisoit paroitre, & je croi que j'aurois eté assez bon pour l'emmener si on ne fut venu la reprendre; ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie si outrée qui puisse quelquefois empecher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lors que cette fille commençoit à me gagner, nous vimes arriver de la part de Ma-

Madame l'Electrice une femme dans une Litiere, accompagnée de plusieurs hommes à cheval, qui se saisirent de l'Avanturiere, & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit été bien aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois euës de l'enlever. C'etoit me dire qu'ils m'arretoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre, & je retournai à Heidelberg, où tout le monde paroissoit persuadé que c'etoit moi qui lui avois mis l'amour en tête pour l'engager à me suivre. L'Allemand honteux d'avoir cru les folies qu'elle lui avoit dites, etoit le premier à publier par tout que j'avois obligé cette fille à se deguiser pour faire avec moi le voiage de Pologne, & il etoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittez.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens, car c'etoit la troisieme ou la quatrieme fois de ma vie que je passois pour avoir voulu enlever des femmes, ce qui me devoit convaincre qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoit point, puisqu'en se piquant d'honneteté pour les tirer d'embarras, on est souvent exposé à d'etranges avantures.

Je rendis conte à M. l'Electeur de la maniere dont les choses s'etoient passées. Il ne

douta point du tout de la verité de mon recit ; il rit beaucoup du gros Allemand, & m'assûra qu'il mettroit son application à lui faire epouser l'Avanturiere.

On me permit de partir aprés cette explication, mais je tombai malade en chemin, & je n'arrivai à Varsovie que plus de six semaines aprés. J'appris avant que d'y arriver que la seule personne dont je craignois la presence, etoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'etois demeuré caché il y avoit trois ans. Aprés mon depart elle avoit epousé celui avec qui je l'avois surprise, & le bruit etoit que cette femme aiant voulu l'empoisonner, avoit eté prevenue, & qu'elle n'etoit morte que du poison qu'il avoit donné.

Le Roi Ladislas etoit mort aussi dez l'année 1648. & le Prince Casimir son frere lui aiant succedé à la Couronne, avoit epousé la Reine sa belle-sœur. Je trouvai cette Princesse grosse, & sur le point de faire ses couches. Elle me temoigna beaucoup de joie de me revoir, & me dit que j'arrivois fort à propos pour deux raisons ; l'une pour remedier à toutes les mauvaises affaires que mon second frere s'etoit fait en Pologne, & l'autre pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à elle, & qui se plaignoit fort de moi. Elle

Elle m'apprit en gros que mon frere s'etoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries, & que meme il etoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'egard de la fille qui pretendoit avoir sujet de se plaindre, je fus fort surpris d'apprendre par le Portrait qu'on m'en fit, que c'etoit mon Avanturiere d'Heidelberg, qui etoit arrivée en Pologne prés de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de Mariage, & qu'aprés avoir receu d'elle toutes les marques d'une entiere confiance, je l'avois abandonnée. Je repondis à la Reine que c'etoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'etoit arrivé à son egard. La Reine ajouta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on disoit deja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu, & j'esperai que la complaisance qui lui etoit deue, pourroit me debarrasser de cette folle.

J'appris comment elle etoit sortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Aprés que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'avoit dit, & tacha en effet de la marier au Seigneur Allemand qui en etoit amoureux;

mais cette extravagante toûjours persuadée que son etoile l'appelloit en Pologne, refusa de l'epouser. L'Allemand s'opiniatra, soutenu du credit de l'Electeur, & on l'enferma pour mieux la reduire. Elle trouva le moien de se sauver, & aiant pris un habit d'homme, elle avoit passé à Varsovie, suivie d'une seule femme deguisée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha, mais ne me trouvant point, & ne sachant ce que j'etois devenu, elle s'avisa de dire que je l'avois trompée, & qu'elle etoit venue me chercher, pour exiger de moi l'effet de la promesse qu'elle disoit que je lui avois donnée. C'est ainsi qu'elle parla à la Reine, mais avant même que j'arrivasse, elle commençoit à tenir un autre langage, & l'amour que le Roi marqua pour elle, & qu'il lui declara presque aussitôt qu'il la vit, lui fit croire que son Horoscope alloit s'accomplir, & elle ne s'amusa plus à se plaindre ni de moi ni de sa mauvaise destinée.

Je la revis donc comme si nous ne nous etions jamais vus, elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui temoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince, & il me parut que la gloire de s'en voir aimée lui avoit entierement remis l'esprit, & qu'elle etoit devenue aussi raisonnable qu'elle etoit belle ;

belle ; car c'etoit en effet une des plus charmantes personnes que j'eusse jamais connues. Je devins son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine aussi jalouse de son dernier mari qu'elle l'avoit eté du premier, vouloit que je l'avertisse de tout ce que je savois touchant cette galanterie. Ne sachant comment la contenter, je m'avisai de faire semblant d'etre fort amoureux de cette fille, & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voioit point, & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela rassura l'esprit de cette Princesse, qui se moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put meme s'empecher de dire au Roi le bruit qui couroit, & l'injustice qu'on lui faisoit de le croire amoureux d'une fille avec qui j'avois un commerce qui etoit connu.

Ce discours ne servit qu'à me rendre suspect à ce Prince. Il crut qu'en effet j'etois son rival, & il defendit à sa Maitresse de recevoir mes visites. Quand la Reine vit que je n'osois plus continuer à la voir, elle fut persuadée de tout ce que j'avois taché de lui deguiser, & m'accusant de l'avoir trompée, elle en eut tant de depit qu'elle commen-

ça à me haïr presque autant que sa rivale.

D'ailleurs la mauvaise conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'etoit retiré à Varsovie il y avoit plus de dix-huit mois, aiant eté obligé de sortir de France, & croiant que j'etois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Venise, & dont je m'etois separé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladislas & l'election du nouveau Roi Casimir, suivie de son Mariage, n'avoit occupé les Polonois que de ceremonies & de divertissemens, ils n'avoient pu trouver l'occasion qu'ils disoient qu'ils etoient venus chercher de servir le Roi de Pologne contre la Suede, & tout leur tems s'etoit passé à des commerces d'amour. Je n'en sçus point d'autres particularitez, si non qu'ils s'etoient souvent battus, & que la profession qu'ils faisoient de ne garder aucunes mesures avec les femmes dont il leur plaisoit d'etre amoureux, avoit obligé la Reine de leur defendre de se montrer à la Cour; c'est à dire qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on avoit dez ce tems-là du peu de politesse des François dans leurs intrigues amou-

amoureuſes, opinion que ceux de nos jeunes gens qui ont depuis viſité les Cours etrangeres n'ont pas detruite, & que je vois aujourd'hui ſi bien etablie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité qui n'eſt pas un etourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eut contre moi, elle mettoit beaucoup de difference entre le caractere de mon frere & le mien, & ſi elle me parut ſouhaiter que je ne reſtaſſe pas longtems en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la ſervir dans le deſſein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'etois devenu ſuſpect. Ainſi quand j'eus mis ordre à mes affaires, & aſſuré le bien de mes enfans dont la Reine prenoit toujours ſoin, je penſai à m'en retourner en France. Je tachai de perſuader à mon frere & à l'Ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances fut de les faire paſſer en Suede, où ils eſperoient trouver plutot l'occaſion de ſervir, car leur procez leur avoit eté fait en France, & ils n'oſoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette ſeconde fois à peu prés comme j'en etois ſorti la premiere; c'eſt à dire, aſſez mal avec la Cour, &

toujours à cauſe des femmes, car ce fut l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & ſans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrement auprés du Roi Caſimir. Ce Prince etoit du genie de ſon frere, c'eſt à dire, ennemi des affaires & eſclave des plaiſirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, c'eſt ce qui avoit donné à la Reine un pouvoir abſolu pour le determiner ſur tout : mais quand il etoit determiné, il ne manquoit ni de courage, ni de reſolution pour bien executer. Il avoit un extreme panchant pour les femmes, & ſe piquoit peu d'etre conſtant. Sa legereté naturelle etoit aidée à cet egard par des reflexions qui lui faiſoient craindre que Dieu ne le punit des egaremens où l'entrainoient ſes intrigues, & il ne manquoit jamais d'etre devot quand il commençoit à ſe laſſer d'une Maitreſſe, mais ſa devotion ne duroit pas plus que ſes amours, & toute ſa vie a eté un melange de galanteries & de ſcrupules. A l'egard des manieres il les avoit franches & honnetes; mais il etoit ſimple, il s'amuſoit à la bagatelle, & ſi le Roi de Suede & Lubomirski,* euſ-

* General des Rebelles, qui lui firent la guerre pendant qui.z: ans,

eussent voulu le laisser en repos, il se seroit peu mis en peine de la reputation de grand Roi, pour jouïr des commoditez & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans etre aussi assurée qu'elle devoit l'etre, du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune presomption, & elle etoit la seule du Roiaume qui ne sentit pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eut assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connut le caractere de celui du Roi, mais c'etoit par cette connoissance meme qu'elle se defioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractere etoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres, & comme il ne pouvoit s'empecher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le degouter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maitresses du sien.

Telle etoit la situation de la Cour de Pologne, car commençant à n'etre plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusque-là, à connoitre le genie des personnes que je frequentois, & l'etat de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa me

couter la vie, & qui me rendit temoin d'un des plus cruels ſpectacles que l'on puiſſe voir. Je fremis meme encore quand j'y penſe. Quoique le panchant que j'avois à etre honnete & genereux à l'egard des femmes, fut particulierement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pu eviter ſans ce panchant, puiſqu'il n'y a perſonne qui ait un peu d'humanité qui ne s'y fut engagé ainſi que moi.

Il y avoit deux jours que j'etois ſorti de Varſovie, quand me repoſant dans une eſpece de Bourgade, en attendant qu'on m'eut donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme echevelée qui ſe hatoit fort de me joindre, me faiſant ſigne de m'approcher pour lui epargner un chemin dont elle paroiſſoit extremement fatiguée. J'allai audevant d'elle, & quand j'en fus aſſez proche, elle ſe jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'evanouit. C'etoit une petite femme, comme le ſont preſque toutes les femmes Polonoiſes. Elle ne paroiſſoit pas avoir vingt ans, & quoi qu'elle fut fort abbatue, je ne laiſſai pas de remarquer qu'elle devoit etre auſſi belle qu'on peut l'etre en ce païs-là. Je l'emportai dans l'endroit où etoient mes

mes gens, & l'aiant mise sur de la paille faute de lit, nous la fimes revenir.

Elle nous dit qu'elle etoit de Breslau, & que ses Parens l'avoient mariée à un Tartare, de qui elle recevoit des traitemens si rudes & si rigoureux, que ne pouvant plus y resister, elle avoit pris la fuite, & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulut bien la conduire à Varsovie, où elle avoit des Parens qui la protegeroient contre son mari. Ce fut là tout ce qu'elle nous dit d'abord, mais nous connumes dans la suite qu'elle ne s'etoit sauvée des mains de ce mari que parce qu'elle lui avoit donné lieu de soupçonner sa fidelité. Nous apprimes meme que c'etoit avec celui qui passoit pour son Amant qu'elle avoit pris la fuite, & que cet homme etant tombé dans une embuscade de Cosaques, y avoit perdu la vie, & qu'elle avoit eté temoin de sa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié, qu'outre la douleur d'avoir vu assassiner son Amant, elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de son mari, dont elle nous dit qu'elle etoit poursuivie. Je ne voiois gueres d'apparence de la secourir autrement, qu'en prenant soin moi-meme de la remener à Varsovie, ce que je ne pouvois faire qu'en retournant

ſur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me ſuivre, mais à peine eumes-nous marché une demi-journée, que nous rencontrames ſon mari qui s'etoit arreté à un Bourg avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le Sabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bien-tot entourez, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſçai ſi dans la colere où etoit le mari il me prit pour l'Amant de ſa femme; mais m'aiant fait ſaiſir il me força d'entrer dans une etable où il l'avoit deja enfermée, & il me rendit le temoin de l'horrible maniere dont il ſe vangea de ſon infidelité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'ecorcher. Cette malheureuſe creature me regardoit de tems en tems, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſericorde. Elle mourut bien-tot dans cette barbare operation, & ſon mari la voiant morte, me jetta à la tete ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action me fit croi-
re

re qu'il me prennoit pour ſon rival, & craignant avec raiſon qu'il ne voulut me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois qu'il prit garde à qui il avoit affaire, que j'etois un etranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement, & ne trouvant en moi aucuns traits de celui pour qui vrai-ſemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois ſujet d'en attendre d'un homme ſi inhumain, & ſans me rien dire il me fit rendre mes gens & mon equipage, & me laiſſa en liberté de continuer ma route.

J'avouë que jamais avanture ne m'a cauſé ni plus de terreur, ni plus de crainte de perir. Je paſſai plus de dix jours ſans pouvoir m'oter de devant les yeux le cruel ſupplice où j'avois vu expirer cette deplorable creature, & il me prenoit de tems en tems de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main; mais enfin le tems diſſipa avec cette affreuſe image ces deſirs extravagans, auſſi bien que les reflexions que je ne pouvois m'empecher de faire ſur les malheurs d'un mariage mal aſſorti, & ſur la mauvaiſe conduite des femmes.

J'arrivai à Paris ſur la fin de Janvier

aprés

aprés avoir eté prés de dix mois à mon voiage. Dix ou douze jours aprés mon retour, Messieurs les Princes furent mis en liberté, & j'esperai qu'il nous seroit permis, à mon Frere & à moi, de temoigner tout l'attachement que nous avions pour Monsieur le Prince, sans nous broüiller avec la Cour, avec laquelle nous croyions qu'il alloit etre mieux qu'auparavant; mais nous ne fumes pas long-tems sans reconnoitre que cette esperance etoit vaine, & dés la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeames bien qu'il meditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi etoit alors à Sedan. Ce Prince ne deguisoit pas que si ce Ministre paroissoit jamais, il se mettroit en etat de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fumes bientot que trop confirmez dans nos conjectures. Mon Frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Roiaume, quelque attachement qu'il eut pour lui, mais comme j'etois plus sans consequence, non seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vit pas lieu de me servir auprés de la Reine,
soit

foit que dans le defir fincere que mon Frere avoit de voir le Prince revenir au fervice du Roi, il fut bien aife d'avoir quelqu'un auprés de lui par qui il put infinuer les confeils qu'il auroit à lui donner.

Mais quelque motif que mon Frere put avoir de me faire prendre ce parti, je fçai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu feur pour ma fortune, fi dans ce tems- là je n'avois eté bien-aife de m'éloigner de Paris pour me confoler de la perfidie d'une Maitreffe avec laquelle je m'etois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie Hiftoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit expofé à tant d'agitations & de chagrins. Auffi peut-on dire que dans les divers evenemens de cette avanture, quoi qu'elle eut peu duré, j'eus lieu de connoitre dans les femmes, des caractéres que je n'y avois point encore apperçus, & contre lefquels je n'etois point en garde. On en jugera par le recit que je vais en faire.

J'etois logé à Paris dans le voifinage d'une femme dont le mari etoit mort depuis peu de tems, mais duquel elle avoit eté feparée peu d'années aprés fon mariage. Tout le monde vouloit que les galanteries de cet-

te femme euſſent donné lieu à leur ſeparation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoitre, je trouvai encore d'autres raiſons qui avoient pu obliger ſon mari à l'eloigner. C'etoit la perſonne du monde la plus ſinguliere. Les ſingularitez d'une femme toûjours bizarre & toûjours oppoſée à ce qu'on peut attendre d'elle, ſont à mon ſens auſſi inſupportables que ſa mauvaiſe conduite; ſi la reputation d'un mari en ſouffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en ſont que plus troublez.

Cette femme avoit une fille qui avoit ſuivi ſa deſtinée, & qui vivoit auprés d'elle, car dans leur ſeparation, les garçons etoient demeurez chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'etoit aſſurement la plus mauvaiſe ecole où l'on put la mettre, non ſeulement par le caractere de ſingularité qu'avoit la mere, mais auſſi par des ſentimens fort extraordinaires dans une mere à l'egard d'une fille; car ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris juſque-là, cette mere qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, ſe trouva jalouſe de la reputation que la fille pouvoit avoir en ne ſuivant pas les exemples de ſa mere, & elle
ne

ne ſouhaitoit rien d'avantage que de la voir dans quelque engagement qui put auſſi faire ſoupçonner ſa conduite, mais par une autre eſpece de rafinement, elle ne vouloit pas que les engagemens qui commettroient la reputation de ſa fille à l'egard de la conduite, puſſent lui faire honneur à l'egard du choix, & elle avoit autant d'application pour eloigner d'auprés d'elle les hommes d'eſprit & de merite, que pour lui en faire voir de ſots & de ridicules.

Telle etoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoitre, & je n'avois garde de l'accuſer d'un pareil caractere. Je crus ſeulement que la facilité avec laquelle elle ſouffroit que des gens ſans merite viſſent ſa fille, n'etoit fondée que ſur l'opinion qu'elle avoit qu'ils etoient moins dangereux que d'autres.

La fille etoit fort aimable; elle avoit naturellement beaucoup d'eſprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce defaut un temperament fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les paſſions.

Je ne connoiſſois ni la mere ni la fille pour telles que je viens de les depeindre, & je les vis d'abord comme d'agreables voiſines, dont le commerce ſeroit à mon gout par

le

le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir ; mais je n'eus pas vû la fille deux fois que j'en devins tres-serieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniere qui le redoubla, & en peu de jours nous nous vimes en possession de nous aimer comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere, & pour la mettre dans nos interets, je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons, l'une pour lui former l'esprit par les connoissances que mes voiages & les Langues que je possedois m'avoient données ; & l'autre, pour menager son Mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons etoient justement de toutes celles que j'aurois pu choisir les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eut du merite, & elle vouloit encore moins qu'elle fut bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour dereglée, & elle me trouva mal propre à l'un & à l'autre.

Je m'apperçus donc bientot que je ne lui etois

etois pas agreable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille qu'on ne nous fit à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même tems que j'etois si maltraité, on donnoit une liberté entiere à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle tant qu'il lui plaisoit. C'etoit un homme qui possedoit au souverain degré tout ce qui etoit capable de gater la reputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais gout, c'est-à-dire, qu'il etoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les Amans de sa fille.

Il avoit cinquante cinq ans, & il etoit si universellement meprisé, que tout le monde à Paris se trouvoit de la meme opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dit de lui, c'est que c'etoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'avisoit point de troubler ni par colere, ni par vangeance, n'aiant jamais mis l'epée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fut Officier. Le seul talent qu'il avoit etoit de se rendre eternel dans une maison si-tot qu'il s'y attachoit, sur tout si c'etoit une maison où l'on mangeat & où l'on put croire qu'il eut quelque galanterie, car il

avoit

avoit grand soin d'epargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier etoit ami de la mere de la Demoiselle, & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre; mais la fille qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il etoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croiois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de merite fut capable de l'accepter pour Amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle evitast exactement de se trouver seule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme aussi fat & aussi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit deferé à mes conseils, mais je fus bien-tôt averti du contraire. Je sçus qu'elle le voioit depuis le matin jusques au soir, & que presque tous les jours quand la mere etoit couchée, il restoit seul avec la fille, jusqu'à deux ou trois heures aprés minuit. Je lui en parlai, & aprés m'avoir voulu nier que cela fut aussi frequent qu'on me l'avoit dit, elle s'excusa sur ce qu'el-

qu'elle ne pouvoit faire autrement, parceque sa mere vouloit absolument qu'elle en usast de cette maniere. Ce fut alors que je commençai à connoitre le caractere d'une mere si indigne de ce nom, & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchast à faire decrier sa fille. L'interest que je prenois à la reputation & à l'etablissement d'une personne que j'aimois de bonne foi, m'obligea de lui decouvrir mes conjectures sur la conduite de sa mere, mais il etoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voioit ce vieux Officier, lui avoit donné du gout pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer, car enfin les femmes s'attachent où elles peuvent, & quelque difference que cette fille trouvat entre mon vieux rival & moi, elle aima plus celui des deux qu'il lui etoit plus aisé de voir.

J'avouë que quelque chagrin que j'eusse du changement de la Demoiselle, je l'excusois quelquefois, & que mon plus fort ressentiment tomboit sur la mere, mais j'eus bien-tot sujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier, & qu'elle se trouvoit bien de la liberté qu'on lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendisse suspecte, & pour

pour s'assûrer à mes depens la possession où elle etoit, elle apprit à sa mere que je l'aimois. J'ose dire que ce fut moins mon amour qui me nuisit auprés de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon merite. Elle craignit que sa fille n'aimast un honnete homme, & ne passast pas pour etre d'aussi mauvais goust qu'elle la vouloit.

Je ne sçavois point que cette fille eut decouvert mon amour à sa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une suite de ses bizarreries ordinaires. Cependant ce que la mere avoit preveu arriva. Les visites trop frequentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les Valets pretendoient l'avoir vu sortir à heure induë de la chambre de la fille, & en peu de tems on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus desavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonstances bien dures pour un homme qui aime sincerement. Quoi que je ne crusse pas cette fille aussi perfide qu'elle etoit, je ne pouvois pourtant m'empecher de croire une partie des bruits qu'on en repandoit ; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'interessoit à sa gloire, je me voiois par tout obligé de prendre son parti, & de m'inscrire en faux contre des choses que je ne sa-

ſavois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zele avec lequel je prenois ſes interêts, mais ſoit qu'elle eut honte de la perfidie qu'elle ſe reprochoit ſoit qu'elle eut levé le maſque & qu'elle craignit des conſeils qu'elle ne vouloit pas ſuivre, elle m'évita avec tant de ſoin, qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler.

Je me trouvai fort embaraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'eſprit qu'elle aimat veritablement mon rival; je ne me ſentois pas meme aſſez de courage pour la hair quand cela auroit eté. Cependant la mediſance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par tout qu'elle etoit groſſe. Quoi qu'on m'en donnat des preuves qui ne me paroiſſoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me reſoudre ni de la croire coupable, ni de la croire innocente, ni de la hair, ni de l'aimer. Enfin je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier loin de Paris une Maitreſſe ſur laquelle je ſentois que j'etois ſi peu d'accord avec moi meme. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foibleſſe du cœur que dans cette occaſion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une eſpece plus ſenſible encore, que tous ceux que j'avois eus ſur le ſujet de l'amour.

Je trouvai Monſieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Eſpagnols. Il avoit ſur le cœur la perte de Monrond, & dés qu'il fut ſeul avec moi, il me demanda ce qu'on diſoit de lui à Paris, & ſi mon Frere ne viendroit pas auſſi le trouver. Je lui dis que tout le monde à Paris & à la Cour etoit affectionné à ſon ſervice, mais que perſonne ne lui etoit plus attaché que mon Frere, & qu'une marque de ſon attachement, c'etoit de m'avoir permis de venir ſervir dans ſon Armée. Monſieur le Prince me demanda encore pluſieurs fois ſi mon Frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui repondis encore que mon Frere ne faiſoit ſa Cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaiſons particulieres avec Monſieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il faſſe tout un, ou tout autre, & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de ſervir ici. Je dis au Prince que je ne croiois pas que mon Frere priſt un autre parti que celui qu'il avoit pris. Je voi bien, dit le Prince, qu'il veut etre Marechal de France. Je ne l'en eſtime pas moins, & ſi j'avois eté en ſa place, je n'aurois jamais quitté priſe; mais la condition des Princes eſt malheureuſe. Là deſſus il m'ouvrit ſon cœur, &

& je vis bien qu'il condamnoit lui-meme l'engagement où il s'etoit mis. Je voulus me servir des ouvertures qu'il me faisoit pour le porter à faire sa paix avec le Roi. Il me repondit qu'il etoit trop tard, & que puis que le vin etoit tiré il falloit le boire. Nous eumes ensemble plusieurs autres conversations, & soit qu'il eut en moi plus de confiance qu'aux autres, soit qu'aiant commencé à me decouvrir son cœur, il s'en fut fait une habitude, il ne passoit aucun jour sans pester avec moi contre les Espagnols, & il avoit toujours de nouvelles decouvertes à me raconter sur le peu de fonds qu'il devoit faire sur eux: Cela lui fit venir une pensée qui me chagrina, car je mourois d'envie de servir, & Monsieur le Prince qui m'avoit connu depuis la Bataille de Lens & qui paroissoit m'estimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi tel que j'aurois pu le souhaiter; mais voiant qu'on ne determinoit rien en Flandre que par le Conseil de Madrid, il crut qu'il devoit envoier en Espagne quelque personne de confiance qui put appuier ses interets auprés de D. Louis de Haro, Premier Ministre, & lui rendre compte de ce qui se passoit en cette Cour là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux sur l'Abbé de M..... pour lui don-

ner cette commiſſion, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma perſonne un Officier capable de le ſervir à l'Armée; mais que cet Abbé etoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gatat tout; qu'il ne trouvoit perſonne plus propre que moi à lui menager les Miniſtres d'Eſpagne; que cet emploi qui ſeroit ſecret me convenoit mieux que de porter les Armes contre la France, où j'avois un Frere ſur lequel on ſe vangeroit peut-etre de moi; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon Frere quittat jamais le parti du Cardinal, il prevoioit qu'il feroit auſſi tous ſes efforts pour me rappeller, & qu'en cas que je vouluſſe retourner en France, je le ferois plus honneſtement, aiant eu l'emploi qu'il me deſtinoit, que ſi j'avois ſervi dans ſes troupes.

Je me rendis aux raiſons & aux ſollicitations de Monſieur le Prince, & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-etre avoit eu plus de part que tout le reſte au choix qu'il faiſoit de moi. C'etoit la jalouſie de ceux qui paſſoient pour avoir plus de credit auprés de lui, & qui voioient bien par la maniere dont Monſieur le Prince en uſoit avec moi, qu'en reſtant auprés de lui, je partagerois ſa faveur.

Je

Je dis donc à Monſieur le Prince que j'etois pret de faire ce qu'il ſouhaitoit, & aiant receu mes inſtructions je partis pour Madrid ſans etre connu, & ſans avoir d'autre qualité que celle d'Etranger qui alloit en Eſpagne pour ſes propres affaires. Monſieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroitre autrement, pour ne point donner de jalouſie aux Eſpagnols, & pour mieux aſſûrer mes negotiations. Il n'avoit meme dit à perſonne l'emploi qu'il me donnoit, & il fut le ſeul qui ſçut ce que j'etois devenu.

Je fus prés de deux ans à Madrid ſans rendre d'autres ſervices à Monſieur le Prince que de porter de tems en tems les plaintes qu'il faiſoit des Eſpagnols de Flandre à la Cour d'Eſpagnols, & que de repondre à celles que les Eſpagnols memes faiſoient de lui, car à en juger par leurs Lettres, il n'y avoit guere d'intelligence entr'eux, & je connus encore mieux à Madrid que Monſieur le Prince ne le connoiſſoit en Flandre, combien on eſt à plaindre quand la revolte nous fait dependre des Etrangers. On trouvoit Monſieur le Prince trop peu menager d'argent, & trop lent dans ſes conquetes, & on auroit voulu que ſans qu'il en eut couté un ſou à l'Eſpagne, il lui eut aſſujetti la France en

trois mois. A la verité on ne pouvoit rien ajouter à l'idée que l'on avoit du merite & de la valeur de ce Prince, & tous les jours on faisoit à Madrid des parties pour aller le voir dez qu'il etoit à Bruxelles ; mais avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui, on le servoit mal, & le bruit couroit que Dom Louis de Haro etoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere, & qu'il en touchoit des pensions considerables pour laisser manquer le Prince de soldats & d'argent. Quoiqu'il en soit, je servis peu à Madrid, & je n'y pus menager pour Monsieur le Prince que des promesses vagues & des louanges steriles.

Etant donc fort peu occupé, on ne doit pas s'etonner si je me redonnai à la galanterie, & si j'eus en deux ans que je restai à Madrid, les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Espagne est un Pays fertile en ces sortes d'avantures, & on y peut encore mieux connoitre qu'ailleurs, le genie des femmes, qui est ce que je me suis particulierement proposé dans ces Memoires.

Je me logeai avec un François qui etoit de Bayonne, & qui par sa fausse vanité auroit pu passer pour un Espagnol naturel ; car les Espagnols & les Gascons ont assez de conformité ; du moins celui dont je parle

me

me donna lieu de trouver cette reſſemblance. Cet homme etoit, je croi, un Negociant, mais il ſe diſoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus ſur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi ſur les raiſons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voiois faire de Tapiſſeries & de Tableaux me donna lieu de le croire de race & de profeſſion Marchande, car on ignoroit alors que les gens de qualité puſſent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curioſitez.

Je ne puis m'empecher de dire ici la maniere dont je lui vis acheter quelques Tapiſſeries & quelques Tableaux. Elle paroitra peu vrai-ſemblable, & on aura de la peine à ſe perſuader qu'il y ait en Eſpagne de ſi effrontez voleurs.

Un Eſpagnol avec lequel celui dont je parle etoit en commerce, le mena un jour chez le Roi, & lui aiant fait conſiderer les Tableaux & les Tapiſſeries de ſon plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces differens meubles quelque choſe qui lui fit envie. Mon homme ſpecifia entr'autres un Tableau & une Tapiſſerie. Hé bien, lui dit l'Eſpagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moien de vous les faire avoir ? Le

François ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eut droit de disposer de ces choses, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui disoit : mais l'Espagnol l'aiant assuré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'etoit pas la premiere fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi, sans qu'on s'en fut apperçu, ils convinrent du prix, & dez le lendemain l'Espagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agissoit, aprés l'avoir coupé dans la place où il etoit, n'y laissant que la bordure. Il eut quelques jours aprés la Tapisserie, que mon homme fit passer promptement à Bayonne. Ce fut lui-meme qui me raconta comment il les avoit achetez, & il me disoit que les Espagnols n'en faisoient point d'autres, & que tous les jours des filoux trafiquoient ainsi des meubles de plusieurs Palais, convenant du prix avant que de les derober.

Je me trouvois en assez mauvaise compagnie, avec un homme qui avoit part à de telles friponneries, mais ne me melant point de ses affaires, je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries, comme il me faisoit part de toutes les siennes.

La premiere intrigue que j'eus, fut avec une femme dont le mari etoit creature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont

j'etois

j'etois chargé à la Cour de Madrid me donnoit lieu de voir souvent ce Ministre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'etois souvent obligé de m'adresser à lui pour avoir Audience de Dom Louis. Je n'avois point vu sa femme, & je ne savois pas meme qu'il fut marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Eglise. Je vis qu'elle me connoissoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connusse aussi. Elle etoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui temoigner que je serois ravi d'avoir occasion de l'entretenir. Elle me repondit que je prisse garde à ce que je lui disois, & que si j'etois sincere je n'avois qu'à me reposer sur ses soins, & que huit jours ne se passeroient pas sans que je trouvasse le moien de lui parler. Le François avec qui je logeois, etoit ce jour-là dans cette Eglise, il s'apperçut que j'avois eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fumes de retour au logis, il me demanda si je la connoissois, & si c'etoit la premiere fois que je l'avois vue. Je lui demandai à mon tour pourquoi il me faisoit cette question. C'est, dit-il, parceque j'y dois prendre interêt, puisqu'il y a deja plus de six mois que je suis en intrigue avec elle, & quand il vous plaira je vous

ferai voir plus de deux douzianes de ses Lettres. Il me raconta alors qu'à peine etoit-il arrivé à Madrid qu'il l'avoit connue, s'etant trouvé auprés d'elle en sortant d'une Fete que le Roi avoit donnée; que depuis ce tems-là il la voioit regulierement deux ou trois fois la semaine à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le discours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une espece. Je fus faché qu'une Dame que j'avois dessein d'aimer, & qui me sembloit aimable, eut deja le cœur touché, mais ce qui me facha le plus, c'est de voir qu'elle eut de l'engagement pour un homme qui m'en paroissoit tout à fait indigne, car en effet celui dont je parle n'avoit nul merite.

J'ecoutai tout ce qu'il me dit avec une emotion qui me fit connoitre que j'aimois deja cette femme plus que je ne pensois. J'eus du depit & de la jalousie, mais je dissimulai tous ces sentimens pour ne marquer que de la curiosité. Je lui dis qu'il me feroit plaisir de me montrer de ses Lettres, & il me le promit. Un jour ou deux se passerent sans qu'il me tint parole, & enfin le faisant toujours souvenir de sa promesse, il me fit voir cinq ou six Lettres sans nom, mais

mais fort emportées, & il m'assûra qu'elles etoient de la personne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas en les voiant, que cette femme ne fut une Coquette achevée. Les Lettres me parurent meme si peu spirituelles, que je resolus de n'y plus penser, & de la laisser pour ce qu'elle valoit. Cependant une affaire m'aiant obligé d'aller chercher son mari, je retournai chez elle. J'appris qu'il etoit à la Campagne, & la meme personne qui me fit cette reponse, me dit à l'oreille que sa femme avoit à me parler. Je balançai si je la verrois, enfin la curiosité l'emporta, & je montai dans son appartement, bien resolu de ne lui rien cacher de ce que je savois de son intrigue.

Elle m'assûra que rien n'etoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit, qu'elle ne connoissoit aucun François, & qu'elle n'avoit jamais ecrit de Lettres qui pussent etre entre les mains de personne. Voiant l'assûrance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me defier de mon Gascon, & je crus qu'il pourroit bien avoit composé à sa fantaisie les Lettres qu'il m'avoit montrées, aussibien que le reste de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-meme les Lettres qu'il lui attribuoit. Elle me temoigna un desir extreme

de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'etoit retenu que par ce qu'il me restoit de soupçons de sa pretendue intrigue.

Je ne dis point au Gascon que j'avois revu la Dame, mais faisant semblant d'avoir trouvé les Lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes, & aussitot il m'en tira une de sa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai. Le Gascon ne se mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai aussitot à la Dame, que je trouvai toute prete de m'en envoier une, qu'elle m'ecrivoit, disoit-elle, pour mieux me marquer, en me faisant voir de son caractere, qu'elle n'avoit aucune part aux Lettres de mon Gascon.

Ce que j'avois conjecturé se trouva veritable, ces Lettres etoient toutes supposées, & le Gascon les avoit ecrites lui meme, ou pour m'embarasser, ou pour se donner la mauvaise gloire d'une agreable intrigue. Il ne connoissoit meme pas la Dame avec laquelle il se disoit si heureux, & tout ce qu'il m'avoit conté etoit imaginaire.

J'en fus convaincu, & rien ne m'empecha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de son esprit, & dont je ne croiois pas enco-

encore que les femmes puſſent etre capables. Elle devoit naturellement avoir du mepris & de la haine pour un homme qui avoit eté capable de lui donner, & des Lettres, & une avanture abſolument fauſſe, & qui ne lui faiſoit aucun honneur; mais dequoi le cœur d'une femme n'eſt-il point ſuſceptible? Les menteries & les fictions du Gaſcon firent ſur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elles devoient faire, elle eut envie de le connoitre. D'abord elle me dit que c'etoit pour ſe vanger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle, mais je vis bien que cet homme avoit, ſans y penſer, trouvé le moien d'engager la Dame; & en effet, dez qu'elle le vit, ils furent amis, & on me conta pour rien.

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remuent les cœurs des femmes, en voiant que celle-ci fut priſe par la choſe meme qui auroit dû la mieux defendre? Pour moi, plus je fais reflexion à cette avanture, plus je me trouve embaraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pu venir à bout de lui plaire, & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'etre aimée, puiſqu'il s'etoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peutetre meme trouva-t-elle dans

les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractere de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'etre aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pu depuis me montrer autant de Lettres veritables, qu'il m'en avoit fait voir de ſuppoſées, mais il devint diſcret dez qu'il fut ſincerement amoureux. Je lui aurois ſans doute diſputé davantage une conquete qu'il avoit ſi peu meritée, ſi dans le tems meme que je m'apperçus que la Dame l'ecoutoit, je n'avois voulu me faire aimer d'une autre perſonne, qui me parut une conquete plus digne de moi.

J'avois trouvé Monſieur de Guiſe à Madrid, qui quoi qu'il n'eut pas encore la liberté de retourner en France, jouïſſoit de celle de voir ſes Amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon avanture de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la Maitreſſe pour laquelle il m'avoit donné la fatale commiſſion qui m'avoit couté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois euë avec elle, mais je ne deguiſai rien de ſes infidelitez pour tout le reſte.

Monſieur de Guiſe qui avoit deja appris par mes Lettres une partie de ce que je lui

difois, me dit qu'il vouloit me confoler de cette malheureufe commiffion, en me faifant connoitre à une Dame Efpagnole qui lui avoit paru avoir du panchant pour moi, & dont le rang & la fortune fatisferoient ma vanité, fi j'etois homme à etre pris par là. Je n'etois pas plus vain qu'un autre, mais j'avouë que ce que Monfieur de Guife me dit de la qualité & du rang de la Dame à laquelle il fuppofoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoitre que ce qu'il me difoit de fa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui temoignai donc fans deguifement la difpofition où j'etois de ne pas refufer cette avanture, & nous primes jour enfemble pour aller à un rendez-vous, où il me promettoit de me donner l'occafion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours aprés dans une maifon où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laiffa entrer. Il etoit environ cinq heures du foir, & le jour etoit encore affez grand pour me faire voir que les meubles de cette maifon etoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richeffes de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Mon-

Monsieur de Guise me laissa seul dans un cabinet jusque bien avant dans la nuit, me disant qu'il alloit preparer la Dame à ma visite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit etre une Maitresse de ce Prince, & j'avois sujet de croire qu'il ne me l'avoit proposée que parcequ'il commençoit à s'en degouter, mais telle est la foiblesse de la vanité humaine, que les reflexions faisoient peu d'impression sur moi, tant j'avois envie de compter une Dame si puissante & si riche au nombre de mes conquetes.

Mais quelle fut ma surprise quand je vis que c'etoit la meme Dame Napolitaine dont j'avois tant de sujet d'etre mecontent! Monsieur de Guise me la presenta, & me dit en riant qu'elle venoit reparer la faute qu'elle avoit faite quand elle m'avoit abandonné à Naples. Je fus etonné si je l'ai jamais eté de ma vie, & ma premiere pensée fut une pensée de colere & de vangeance, mais enfin ce n'etoit pas le lieu de la laisser echaper, & voiant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tot que Monsieur de Guise m'avoit trompé quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puis qu'il etoit mieux que jamais

mais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé n'avoit eté que me la faire voir, ou pour se rejouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me reconciliant avec elle. Je ne pûs m'empecher d'avoir un secret depit contre la malice du Duc, & pour me vanger de lui je pris la resolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais resolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lache; car enfin c'etoit une honte à moi d'aimer encore une personne si digne de mepris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une Maitresse qui avoit quitté son pais pour lui, & qui n'etoit venue en Espagne que pour le chercher; mais je passai pardessus cette lacheté & cette imprudence, & je trouvai le moien, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille sans que le Duc s'en apperçut, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois si elle ne repondoit à mon amour. Elle me serra la main en entendant ces paroles, & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dés le lendemain elle m'envoia chercher, & sa veuë me fit faire de bonne foi ce que je n'avois entrepris que pour me vanger du Duc.

Elle commença par me demander mille par-

pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alleguant pour excuſe la crainte qu'elle avoit eue de ſe rendre ſuſpecte ſi elle eut pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choſes, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ſes excuſes fuſſent tres-mauvaiſes, je les reçus comme ſi elles euſſent eté les meilleures du monde, & je lui promis de ne plus me ſouvenir du paſſé. Nous tombames enſuite ſur le Duc de Guiſe, dont elle me fit de grandes plaintes, diſant que quoiqu'elle fut venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eut fourni des ſommes conſiderables, il n'en etoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amuſoit à etre le rival du Roi d'Eſpagne, en faiſant l'amour à une Dame qui etoit aimée de ce Prince.

Il eſt aiſé de penſer que je ne pris pas le parti du Duc; auſſi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois, de rompre avec lui & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des meſures juſqu'au bout, & que le Duc etant ſur ſon depart pour retourner en France, elle ne vouloit point ſe brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniere que je n'aurois pas ſujet d'en etre jaloux.

Je me laiſſai eblouïr par toutes les choſes qu'elle

qu'elle voulut bien me dire, & je ſortis auſſi amoureux d'elle que ſi elle eut eté une Veſtale. Cependant elle me trompoit encore lorſqu'elle faiſoit ſemblant d'etre mal ſatisfaite du Duc de Guiſe, & on va voir ſi elle avoit lieu de lui ſavoir mauvais gré d'etre le rival du Roi.

J'etois informé que le Roi d'Eſpagne etoit un Prince qui ne gardoit pas trop de meſures du coté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus ſouvent à Madrid que les diverſes intrigues qu'il avoit eues & qu'il avoit encore. On m'avoit auſſi appris que tout le monde diſoit qu'il etoit alors amoureux d'une Etrangere qu'il voioit chez le Comte... & que c'etoit même cette Etrangere qui avoit agi auprés du Roi pour la liberté du Duc de Guiſe. Ce Duc m'en avoit quelquefois parlé ſans la nommer, mais comme le Roi avoit pluſieurs Maitreſſes, je ne m'etois pas trop mis en peine de connoitre celle-ci.

Le Gaſcon avec qui j'etois logé etoit beaucoup plus curieux & plus intriguant que moi. Il avoit accés chez celui où le Roi avoit coutume de voir ſa Maitreſſe, & il me dit que ſi je voulois il me feroit voir ce Prince un jour qu'il viendroit la voir. Je me laiſſai entrainer à cette curioſité, & m'e-

tant

tant rendu avec mon Gaſcon chez le Comte, nous nous cachames dans un Eſcalier obſcur qui dominoit ſur un paſſage par où l'on faiſoit entrer le Roi. Ce Prince n'etoit accompagné que de deux Courtiſans, & il venoit toujours en habit deguiſé. Je le vis donc, & ſi je n'avois eté prevenu que c'etoit lui, j'aurois eu de la peine à le reconnoitre ſous ſon deguiſement, tant il etoit different de ſon habit ordinaire. C'etoit une eſpece de Cape ſemblable à celle que les Profeſſeurs en Droit portent en Eſpagne. Il fut ce jour là peu de tems chez le Comte ... & nous le vimes reſſortir environ une demiheure aprés. Dés qu'il fut parti, nous ſortimes auſſi de l'endroit obſcur où nous etions, & aiant voulu deſcendre l'Eſcalier on nous cria de faire place. J'apperceus au haut de l'Eſcalier une Dame qui vouloit deſcendre, & mon Gaſcon me dit que c'etoit la Maitreſſe du Roi. Je me colai contre la muraille pour lui laiſſer le paſſage libre. Elle avoit le viſage couvert d'un long voile qui m'empeſcha de la voir, mais venant à paſſer auprés de moi, je ſentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme ſi elle eut voulu me dire quelque choſe; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien, Seigneur Comte, ce n'eſt

pas

pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort viste, je ne pus repartir, & je demeurai avec tout l'etonnement qu'on juge bien que cette avanture devoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulut avoir une intrigue avec moi, & je sentis ma vanité bien flattée, de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moiens de la voir, & de sçavoir qui elle etoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine, puisqu'elle m'en avoit parlé quand elle s'etoit plainte que le Duc de Guise etoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plutot que je pus, & l'aiant mise sur les amours du Roi, je lui demandai qui etoit celle de ses Maitresses que le Duc de Guise aimoit. Elle sourit à cette question, & elle me demanda pour quelle raison je la lui faisois. Je lui repondis que c'etoit par une simple curiosité. Elle me demanda encore plusieurs fois si je n'avois point d'autre raison, & comme je lui faisois toujours la meme reponse; Vous n'etes pas sincere, me dit-elle, je sçai plus de vos nouvelles que vous ne pensez. Celle que vous avez tant d'envie de connoitre est ma meil-

leure

leure Amie. Je ſçai qu'elle vous aime & qu'elle vous a parlé ; mais ſi vous etes ſage vous la laiſſèrez là, & d'ailleurs je ne croi pas que dans le tems que nous ſommes enſemble comme nous ſommes, vous vouluſſiez me faire l'infidelité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eut parlé, mais je vis que la Napolitaine etoit inſtruite, puis qu'elle me repeta juſqu'aux termes dont elle s'etoit ſervie. J'avoüai donc la verité, mais je promis de m'en tenir là, & de ne faire nulle perquiſition pour decouvrir qui etoit la Dame, ni pour avoir les moiens de la voir.

Le Duc de Guiſe m'en parla, & il me fit connoitre qu'il n'etoit pas moins inſtruit que la Napolitaine, mais au lieu de me detourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de ſuivre ſon exemple ; qu'il devoit bientôt retourner en France, & qu'il me laiſſeroit le Champ libre.

Je n'etois que trop diſpoſé à faire ce que le Duc vouloit que je fiſſe, & je ne pouvois m'oter de l'eſprit la gloire que je me figurois à avoir eté ainſi prevenu. Cependant voulant diſſimuler avec lui, je pris

pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui temoignai aucune envie de connoitre cette femme. Je n'epargnai pourtant rien pour en venir à bout, mais ſoit que je n'oſaſſe m'expliquer ouvertement, ſoit que ceux à qui je m'adreſſois ne fuſſent pas mieux inſtruits que moi, je fus encore long-tems ſans ſçavoir qui elle etoit. Le Duc de Guiſe auroit pu me l'apprendre ſi j'avois voulu l'interroger, mais je me defiois de lui, ne doutant point que dés qu'il me verroit amoureux de la Maitreſſe du Roi, il n'allat tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des meſures.

Je reſtai donc dans mon ignorance, me faiſant les plus belles idées du monde de cette nouvelle Maitreſſe, & me privant par ces idées chimeriques de la douceur réelle que j'aurois pu gouter chez la Napolitaine, que je commençois à trouver inſupportable depuis que j'aimois ſans ſavoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occaſion, combien l'amour eſt une paſſion bizarre, car enfin quoique je n'euſſe jamais vu cette femme, & que je ne m'en repreſentaſſe qu'une image en l'air, j'en etois pourtant plus occupé que je ne l'avois eté d'aucune Maitreſſe. Il me ſemble même

que

que ma paſſion etoit d'autant plus violente que j'avois une idée moins diſtincte de l'objet qui la cauſoit. Au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vue, l'amour ſe regle ſur l'image qu'on en conſerve, c'etoit ici tout le contraire. Je reglois l'image de ma Maitreſſe ſur l'amour que j'avois pour elle, & c'eſt là ce qui me la faiſoit croire beaucoup plus charmante que ſi je l'euſſe vue.

Je connus alors par mon experience qu'il y a plus de vrai-ſemblance qu'on ne croit au caractere de ces Heros romaneſques qu'on nous repreſente courir le monde pour l'amour d'une Dame inviſible, car je n'etois guere different de ces merveilleux Paladins, & ma Dame inviſible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut meme conduite de maniere à renouveller en ma perſonne tout le merveilleux du Roman, car je reçus des Lettres de la Dame, qui etoient tres tendres & tres-paſſionnées, par leſquelles elle me promettoit de ne me pas laiſſer longtems dans mon ignorance & dans mon inquietude, pourvu que je lui fuſſe fidelle, & que je ne parlaſſe jamais des avances qu'elle me faiſoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le ſecret, car toutes les fois que j'avois reçu de ſes Lettres, la Napolitaine m'en parloit,

&

& paroiſſoit toujours tres-inſtruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la ſorte pendant trois mois; au bout deſquels je reçus un matin un billet, par lequel on me promettoit que ce meme jour la Dame ſe feroit connoitre à moi, & qu'elle ſe rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'euſſe qu'on eut choiſi cette Maiſon pour le rendez-vous, j'avois une ſi furieuſe envie de connoitre ma Maitreſſe, que paſſant pardeſſus toutes ſortes de difficultez, je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là je reconnus que la Napolitaine & la Maitreſſe du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit ecrit, etoient la meme perſonne, qui avoit voulu ſe donner ce divertiſſement, voiant la facilité avec laquelle je m'etois laiſſé ſurprendre par ſes avances.

Je ſçus donc que cette Dame aiant quitte Naples pour ſuivre le Duc de Guiſe en Eſpagne, avoit à peine paru à Madrid, que le Roi en etoit devenu amoureux; que le Duc de Guiſe qui n'avoit à cet egard aucune delicateſſe, avoit aidé lui-meme à la faire voir au Roi, & qu'à la faveur du ſervice qu'il avoit en cela rendu à ſa Majeſté, il avoit menagé l'affaire de ſa delivrance, & etoit reſté en poſſeſſion d'etre le rival du

 Roi,

Roi, ſans que ce Prince, ou le ſoupçonnat, ou en eut de la jalouſie.

Lors que toutes ces choſes m'eurent eté expliquées, je voulus faire ſemblant de n'en avoir pas eté la dupe, & j'aſſurai fort qu'il y avoit longtems que j'etois inſtruit du tour que l'on me joüoit. Mais quand même la Napolitaine auroit eté capable de croire par mes diſcours que j'avois deviné ſa malice, elle n'en auroit rien cru par la maniere dont elle vit que je m'attachai à elle depuis que j'eus reconnu la verité, car j'en fus plus paſſionné que jamais, au lieu que je l'avois negligée tant que j'avois eu dans l'eſprit celle qui m'avoit parlé ſur le degré.

Il eſt vrai que cette femme me parut avoir des charmes nouveaux, quand je me repreſentai que c'etoit celle dont je m'etois fait une ſi charmante idée. Il ſemble que j'ajoutai à ce qu'elle avoit de beauté, tous les attraits que j'avois attribuez à la Dame inviſible, & c'eſt ce qui doit marquer que l'amour a toûjours beſoin de l'imagination, & qu'il n'eſt jamais plus violent que quand il eſt excité par d'agreables images; mais en même tems on doit reconnoitre la foibleſſe & l'illuſion du coeur, qui dans cette paſſion donne preſque tout à l'idée.

Quoiqu'il en ſoit, je recommençai à aimer

mer la Napolitaine, comme si elle eut eté une autre personne, & l'amour que j'eus pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guise partit presque aussi-tot, je me trouvai aprés son depart encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de six mois. Je fus surpris de la maniere dont le Duc se separa d'elle, & je vis bien que lui & sa Maitresse etoient à peu prés du meme caractere. La joie de retourner en France le rendit insensible au deplaisir de quitter une femme qui avoit tant fait de choses pour lui, & cette femme de son coté fut peu touchée de son depart, par la gloire d'etre Maitresse du Roi, & par la commodité de trouver en ma personne un Amant capable de tenir auprés d'elle la place du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans leur procedé, c'est qu'ils se preparerent de concert à la facilité de se quitter, & que le Duc lui dit de bonne foi qu'etant obligé de se separer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la consolat de son absence, & qu'il ne pouvoit choisir personne qui lui convint mieux que moi ; c'est à dire, qu'ils traiterent cette separation avec un sang froid, dont je n'aurois jamais cru que des personnes qui s'aimoient fussent capables. Heureux quand on est de ce cara-

eſt vrai qu'elle ſçut occuper mon oiſiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guiſe fut parti, qu'elle s'aviſa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le ſuivre en France. Tant que cette fantaiſie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle diſoit que j'etois cauſe de ce que ce Prince avoit pu ſe reſoudre à la quitter, & de ce qu'elle-meme avoit conſenti à ſon depart.

Quand je vis qu'elle s'aviſoit de me faire ces incartades, je m'aviſai auſſi de lui en faire de mon coté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma delicateſſe ne pouvoit s'accommoder de ce partage, c'eſt à dire, que nous ne fimes plus que nous quereller, & cela dura plus de trois ſemaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & elle ne me parla plus du Duc de Guiſe. Je lui fis auſſi quartier ſur le Roi d'Eſpagne, & nous fumes bons amis.

Mais cette paix ne dura gueres. Je la trouvai un ſoir comme une furie, & lui aiant demandé la cauſe de ſa colere, elle me temoigna une jalouſie extreme contre une de ſes rivales, car, comme je l'ai dit, le Roi d'Eſpagne avoit encore d'autres Maitreſſes qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois jusque-là toujours trouvée tres-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale, mais qu'elle avoit fait des reflexions qui l'avoient persuadée qu'il lui etoit honteux de n'etre pas aimée seule.

Quoi que cette delicatesse me parut venir bien tard, je voulus pourtant m'en servir pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui representai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que par la pension qu'il lui faisoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conseil, & elle me dit au contraire qu'elle vouloit se servir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprés du Roi pour le degouter de toutes ses autres Maitresses, & demeurer seule en possession de son cœur.

Je lui representai encore que rien ne lui etoit plus impossible que de fixer ce Prince, qui tous les jours ajoutoit une Maitresse nouvelle à celles qu'il avoit deja. Elle persista à me soutenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit meme que je l'aidasse, par-

parceque personne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus savoir comment je pouvois la servir à debusquer ses rivales. C'est, dit-elle, qu'il faut que vous fassiez semblant d'etre amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre. Le Roi ne manquera pas d'etre jaloux quand il saura que vous l'aimez. J'aurai soin de l'en instruire, & je tournerai si bien les choses, que tout le chagrin du Roi ne tombera que sur ma rivale.

Je lui dis qu'elle etoit folle, de vouloir m'engager à une chose qui sûrement me seroit bien plus funeste qu'à celle qu'elle vouloit detruire. Elle me repondit en colere que si je ne le faisois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions ensemble, & que dés qu'elle lui en diroit un mot, je serois perdu.

Je trouvois toutes les propositions de cette femme si extravagantes & si folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlat serieusement, mais elle soutint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'etoit que trop serieux. Dans les extremitez dont j'etois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire semblant d'aimer sa rivale, parce que cela me paroissoit plus long, & que j'esperai que sa fantaisie changeroit, au lieu

qu'en la refusant j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouat inceſſamment quelque tour auprés du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoitre par où elle croioit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille. Elle me dit que cela ne me ſeroit pas mal-aiſé, puis qu'elle me la feroit voir; que quoi qu'elle fut ſa rivale & qu'elle eut envie de la perdre, elle ne laiſſoit pas de faire ſemblant d'etre de ſes Amies, & qu'elle la voioit ſouvent.

Nous convinmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle, & que je m'y trouverois. La choſe s'executa comme nous l'avions projettée, excepté que je ne fis point ſemblant d'etre amoureux, parceque j'aimai bientot de tout mon cœur.

Cette perſonne etoit une Catalane de dixhuit à vingt ans, que je nommerai Eleonor. Elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuſe; elle n'etoit pas de qualité, & elle avoit eté amenée à Madrid dans le tems de la revolte des Catalans contre l'Eſpagne, par la femme du Gouverneur, qui fut egorgé dans cette fameuſe revolution. Cette Dame l'avoit fait connoitre à la Cour, & le Roi l'aimoit paſſionnement ſans en pouvoir rien obtenir. Il n'y

avoit

avoit que ce Prince qui connut ſa ſageſſe, parceque tout le monde etoit perſuadé qu'il n'y avoit point de fille qui put rien refuſer à un Roi.

Comme elle etoit la plus belle des Maitreſſes de ce Prince, c'eſtoit celle qui donnoit plus de jalouſie à la Napolitaine, & cette femme reprochant un jour au Roi l'attachement qu'il avoit pour elle, il lui avoüa qu'elle lui avoit toujours reſiſté, & qu'il n'eſperoit plus en rien obtenir, parcequ'il commençoit à ſe rebuter de ſes refus.

Cet aveu du Roi fut ce qui mit la Napolitaine de mauvaiſe humeur contre cette rivale. Elle fut au deſeſpoir qu'une fille ſi ſage fut ſi aimée, & craignant que ſa ſageſſe ne lui donnat la preference dans l'eſtime de ce Prince, elle reſolut de la detruire, en faiſant croire au Roi qu'elle n'etoit ſage que pour lui, car c'eſt là le genie ordinaire des femmes qui ont quelque choſe à ſe reprocher dans leur conduite, de haïr & de decrier celles dont l'exemple les condamne. Je ne ſavois point que ce fut par ce motif que la Napolitaine vouloit que j'en paruſſe amoureux, & je ne l'appris que long-tems aprés.

Je fus touché de ſa beauté dés que je la vis, & j'etois ſi rebuté de tous les travers

de la Napolitaine, que mon cœur qui n'etoit point content avec elle, saisit avec ardeur la premiere occasion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour, & comme nous etions convenus que je me declarerois son Amant, je ne tardai pas à lui faire cette declaration. Elle me repondit en termes generaux, & enfin elle m'assura que si la passion que je lui marquois etoit sincere, elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous primes jour au lendemain pour nous revoir, & la Napolitaine qui croioit que tout ce que je faisois etoit une feinte, & qui etoit bien-aise que sa rivale s'engageat de plus en plus avec moi, nous laissa seuls dés qu'elle fut arrivée.

Cette fille voiant qu'elle pouvoit me parler sans temoins, m'ouvrit son cœur, & aprés m'avoir assuré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi, elle me dit qu'elle auroit la meme conduite pour quelque homme que ce fut, & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'epouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle dez la premiere fois que je l'avois vue. Je lui dis que j'aurois souhaité etre un parti digne d'elle, mais que j'etois obligé de lui avouer que

j'avois

j'avois peu de bien en France ; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans, & qu'en un mot ce feroit la tromper que de lui promettre que je l'epouferois.

Elle me repondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richeffes, & que pourvu qu'elle trouvât un mari qui put lui donner fon neceffaire fans s'incommoder, elle feroit contente. Je lui repliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes pretentions, & que tout ce que je pouvois faire pour fon fervice, c'etoit de lui donner mes confeils pour embarquer quelque affaire qui lui fut avantageufe. Elle me dit que ce n'avoit eté qu'en cette vue qu'elle avoit fouffert l'amour du Roi ; qu'elle favoit bien que fa reputation en fouffroit, mais qu'enfin aiant befoin de fupport, elle croioit que Dieu ne l'abandonneroit pas, tant qu'elle n'auroit rien à fe reprocher.

Ces fentimens me rappellerent le fouvenir de ma pauvre Carmelite, & je trouvai celle qui me parloit fi femblable à elle, qu'en ce moment je repaffai fur les avantures de ma vie auxquelles elle avoit eu part, & cette penfée me fit venir les larmes aux yeux.

Eleonor fut fort furprife de me voir pleurer. Je lui dis que c'etoit l'effet de l'eftime que j'avois pour elle, & du defefpoir où je

me trouvois de ne pouvoir repondre, comme j'aurois voulu, à des sentimens aussi nobles & aussi vertueux que les siens. Ce discours lui fit plaisir, & je vis bien qu'elle en eut pour moi plus d'estime & plus de confiance. Elle me dit que puisque je voulois bien lui donner mes conseils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui servissent à obliger le Roi d'Espagne à lui faire assez de bien pour m'epouser sans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vois avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de gout pour vous que pour tout autre. J'aime la France, & je croirois mon bonheur extreme si je pouvois y passer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fusse de ces paroles, je ne laissai pas de lui dire toujours que je ne voiois guere d'apparence à notre mariage, & je lui repetai si souvent qu'il n'y falloit pas penser, qu'elle s'en facha un peu contre moi. Ne croiez pas, me dit-elle, que si j'insiste à vouloir vous epouser, ce soit manque de trouver d'autres partis, car je vous dirai qu'il y en a un qui se presente, dont toute autre que moi seroit eblouïe. Elle me conta alors que le fils du Duc d.... etoit fort amoureux d'elle, & que si elle eut voulu y donner les mains il l'auroit deja enlevée, mais qu'elle s'etoit toujours opposée

posée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarassé, & je connus bien que je l'aimois veritablement par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit, mais enfin voiant que je ne la pouvois epouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas negliger ce parti, qu'il falloit qu'elle menageat le fils du Duc d..... & que je l'aiderois à lui faciliter les moiens de devenir sa femme.

Ce fut là à peu prés que se termina la conversation de cette premiere visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en etois, & je lui repondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille etoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre, & dez la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fiere pour lui avoit une intrigue avec moi, & que je m'etois vanté de ses bonnes graces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croiant qu'il etoit vrai que je m'etois vanté, comme on disoit, d'etre bien avec elle, jura au Roi que cela etoit faux & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne se contenta pas de ce que le Roi lui promit, elle suscita anssi contre moi le fils du Duc d..... qui lui donna sa parole qu'il me feroit dedire, ou qu'il m'oteroit la vie. Je n'avois garde de me defier du tour qu'on me jouoit, & je n'etois rempli que d'estime & d'admiration pour cette fille pendant qu'elle juroit ma perte.

J'etois donc fort en repos quand un soir me retirant chez moi, je fus attaqué par six hommes robustes, qui me prenant par les jambes me firent tomber, & m'aiant oté par là le moien de mettre l'epée à la main & de me defendre, me lierent & me conduisirent dans une maison où la premiere personne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un visage furieux & elle me dit qu'il falloit que je lui rendisse l'honneur que je lui avois oté, ou que je m'attendisse à etre haché en mille pieces. Le fils du Prince d.... etoit avec elle, qui me mettant le poignard sous la gorge, sembloit ne vouloir pas meme attendre que je parlasse, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le peril où je me voiois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient son secours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne sçai si mes regards lui firent compassion,

ſion, mais retenant le bras de celui qui faiſoit mine de me vouloir couper la gorge; parle donc, malheureux, me dit-elle. Par où ai-je merité les calomnies que tu as repandues contre moi?

La parole me revint à ce diſcours, & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eut fait entendre ce qui n'etoit pas; je commençai à craindre un peu moins, & continuant à la regarder tendrement; Moi, Madame, lui dis-je, j'aurois dit de vous des choſes injurieuſes? Vous ne pouvez pas le croire, & je ne ſuis coupable que parceque je vous eſtime peutetre trop, & que j'ai pris trop de plaiſir à publier les louanges que vous meritez.

Je prononçai ces paroles d'un air ſi plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des preventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'etois en preſence d'un homme qui la vouloit epouſer, & je continuai à lui parler avec tant de paſſion, qu'en me juſtifiant dans l'eſprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de ſon Amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimaſſe pour lui parler comme je faiſois, & c'eſt pour cela que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'oter la vie.

Eleo-

Eleonor lui repondit qu'il etoit bon de m'entendre, & auſſitot elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je proteſtai que c'etoit une invention de ſa malignité & de ſa jalouſie, & Eleonor paroiſſant tout à fait deſabuſée, me demanda ſi je ne voudrois pas bien ſoutenir devant le Roi ce que je diſois. Je m'offris à le ſoutenir, non ſeulement en preſence du Roi, mais auſſi devant tout l'Univers, & je ne pus m'empecher d'accompagner mes proteſtations de termes tendres & paſſionnez, lui repetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie ſi ma mort lui etoit agreable.

Tout cela me rendoit ſuſpect au fils du Duc d.... qui regardant Eleonor avec depit; Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, ſouffrez-vous qu'on vous parle de la ſorte, & n'avez vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il eſt mon rival? Hé, ne voiez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne ſçait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de paſſion, que pour obtenir la vie qu'il craint qu'on ne lui ote?

Bien loin de voir à ce diſcours que j'avois fait une faute tres imprudente en temoignant

gnant mon amour en preſence d'un rival qui pouvoit m'oter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard ſous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faiſoit en m'accuſant de craindre la mort. J'oubliai donc entierement le danger où j'etois pour ne temoigner que ma paſſion. Non, repris-je, ce n'eſt point la mort que je crains, je ſçai ce que je dis, & ſi vous voulez, dis-je en parlant à mon rival, me faire delier, nous verrons qui de vous ou de moi a le plus à craindre.

A ces paroles, cet homme qui n'etoit pas brave, ſe rapprocha de moi pour m'enfoncer ſon poignard dans la gorge, & je n'en evitai le coup que parce qu'Eleonor lui retint le bras, & ſe mit entre lui & moi. L'Eſpagnol voiant que ſa Maitreſſe prenoit ma defenſe, ſortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arreté. Elle fit ce qu'elle put pour le retenir, mais inutilement, & elle reſta ſeule avec moi, me deliant elle-meme, & me blamant fort d'avoir ſi mal à propos temoigné que je l'aimois.

Je la conſolai comme je pus, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la ſorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois eté ſaiſi en voiant qu'elle m'avoit accuſé de mal

mal parler d'elle. Je lui promis de desabuser le Roi quand elle voudroit, & de la vanger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'etoit plus dequoi il s'agissoit, & que je ne devois penser qu'à lui donner les moiens de persuader à mon rival, que tout ce que j'avois dit ne venoit que de ce que j'avois eté peu maitre de moi dans le danger dont je m'etois vu menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'elle voudroit pour cela, & elle me dit qu'il falloit que je commençasse par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fut cet ordre, je m'y soumis, l'assurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fut, & au peril meme de ma vie. Cependant le fils du Duc d ..... sortit de si mauvaise humeur, & si irrité de ce qu'elle l'avoit empeché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aimoit, & qu'il avoit eté convaincu de tout ce qu'on disoit que je m'etois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus aprés ce temoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui persuader de la mauvaise conduite de cette fille. Ainsi elle se vit decriée par tout, & je me trouvai la cause innocente du tort que cette medisance lui faisoit. J'en eus un chagrin mor-

mortel, & malgré ma promesse que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la vanger de ses ennemis, ou pour lui faire recouvrer sa reputation, mais d'autres que moi prirent soin de l'un & de l'autre.

Le Roi croiant avoir lieu d'etre persuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, espera que puis qu'elle n'avoit pu me resister, car c'est ce qu'il pensoit, elle pourroit enfin se resoudre à avoir la meme complaisance pour lui. C'est ainsi qu'à l'egard des cœurs qui ont peu de delicatesse, l'amour se nourrit par ce qui devroit le detruire. Il redoubla donc ses soins & ses empressemens pour elle avec tant d'eclat & d'assiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ses autres Maitresses.

Je ne sçai si elle se laissa gagner, mais le Roi la maria quinze jours ou trois semaines aprés à un Seigneur Espagnol, auquel il donna, dés qu'ils furent mariez, le Gouvernement de M...... retenant sa femme à Madrid.

J'etois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, aprés le danger où elle m'avoit exposé : mais elle fit tant de choses pour me faire re-

venir,

venir, que je ſuccombai encore par les memes raiſons qui m'avoient deja rappellé une fois auprés d'elle, je veux dire, par l'oiſiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort negligée, je la trouvai reſolue de ne voir jamais ce Prince, de refuſer ſa penſion & de retourner à Naples. Je m'oppoſai à ce dernier deſſein, parceque je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle ſeroit partie, de manquer d'amuſement, car j'etois alors perſuadé qu'il m'etoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant c'eſt un malheur deplorable à un honnete homme d'avoir contracté ces maudites habitudes juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai deplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'eviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-tems à me repentir de m'etre oppoſé à ſon depart. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui repreſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en de-

detourner, plus elle s'y opiniatra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaisance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi sans cette complaisance.

Quand j'eus cessé de la voir, elle trouva le moien d'engager le fils du Duc d...... qui etoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'etoit changé en haine dés le moment que sa Maitresse l'avoit empeché de me tuer dans l'avanture dont j'ai parlé. Cette haine s'etoit fortifiée par le mariage de cette fille, & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il se trouva donc tres disposé à seconder la vangeance de la Napolitaine, lors qu'il fut assez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame basse & cruelle, ils ne resolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur dessein par un domestique de la Napolitaine, qui avoit autrefois eté le confident de l'intrigue que j'avois euë avec elle, & qui avoit toûjours continué à etre dans mes interets, & à m'avertir de ce que faisoit sa Maitresse.

Etant instruit par cet homme des mesures qu'ils prenoient pour executer leur detesta-

testable dessein, je crus que je devois m'y opposer, non seulement parceque j'etois moi-meme redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire perir, mais aussi parceque j'avois conservé une veritable passion pour cette genereuse personne, & que d'ailleurs je me trouvois assez genereux moi-meme pour prendre le parti des gens malheureux & opprimez, sans autre interest que d'avoir la gloire d'empecher la violence.

La premiere demarche je que fis, fut d'avertir Eleonor des desseins qu'on tramoit contre elle, & de lui dire qu'elle ne devoit point differer d'en instruire le Roi. Elle le fit, mais aiant dit à ce Prince que c'etoit par moi qu'elle avoit sçu qu'on en vouloit à sa vie, il alla se mettre dans l'esprit que j'avois continué à la voir, & à etre bien avec elle. Cela lui donna de la jalousie, & sa jalousie lui fit croire que je n'avois donné cet avis que pour me rendre necessaire, & c'est ce qui fut cause qu'il le negligea. Cependant il en dit un mot au pere de celui qui avoit conspiré avec la Napolitaine, & ce pere dit à son fils que j'avois fait avertir le Roi du dessein qu'il meditoit. Le fils assura son pere que cet avis etoit sans nul fondement, & un pur effet de mon imagination, & il persuada d'autant plus aise-
ment

ment ce qu'il disoit, qu'on ne voioit guere d'apparence qu'un homme comme lui eut la lacheté de faire assassiner une femme.

Ainsi mon zele n'eut point alors d'autre effet que de me rendre suspect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverser. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le dessein de me faire perir, pour mieux se defaire ensuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le Roi devoit me faire arreter, & je me cachai si bien, que j'evitai, & ceux qui avoient ordre de me prendre, & ceux qui me cherchoient pour m'oter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sauver, & c'est le parti que j'aurois pris, si je n'avois eté persuadé que j'etois seul capable d'empecher qu'on n'executat le dessein dont j'avois donné l'avis, & des circonstances duquel j'etois trop instruit pour n'en pas craindre les suites. Ainsi le desir de sauver la vie à une personne que j'aimois, quoi que je ne la visse plus, eut plus de pouvoir sur moi que le soin de ma propre vie. Je restai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'etois sauvé, & alors la Napolitaine & son Amant me croiant bien loin, ne pen-

penserent plus qu'à executer ce qu'ils avoient projetté pour perdre leur ennemie.

Il est etrange qu'ils s'opiniatrassent à une entreprise qui avoit eté eventée par l'avis que j'avois donné, & dont aprés cet avis ils ne pouvoient eviter d'etre soupçonnez, si elle s'executoit, mais ils n'en voulurent point démordre, & fermant les yeux à leur propre peril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vangeance.

Cependant j'etois fort embarassé pour trouver les moiens de detourner le coup qu'ils meditoient. N'aiant plus la liberté de paroitre ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domestique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'avisai de me deguiser en Esclave Algerien. Je me barbouillai le visage, & je m'appliquai une grosse barbe postiche qui me rendit tout à fait meconnoissable, & en cet etat j'allai chez la Catalane, à qui je me decouvris, lui disant que je n'avois pu l'abandonner dans le peril dont elle etoit menacée; que je la conjurois de ne point sortir sans escorte, & de souffrir que je me tinsse caché chez elle, parceque j'etois persuadé qu'on en vouloit à sa vie, & qu'au moins je voulois, ou la sauver de ses assassins, ou perir avec elle.

Elle ne douta point, en me voiant faire une

une pareille demarche, que le peril ne fut effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un pretexte à ne plus sortir, elle fit semblant d'etre malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'etois un Esclave qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus prés de huit jours caché chez elle, & enfin le moment que nous apprehendions arriva.

Des gens armez vinrent sur le soir faire insulte à quelques-uns de ses domestiques, qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en aiant tué quelques-uns, ils se rendirent maitres de la porte, & le furent bientot de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame etoit couchée, & ils ne trouverent que moi qui leur en disputat l'entrée. Je fis assez de resistance pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient evité leur violence, le courage de se joindre à moi, & là nous fimes une espece de combat fort sanglant, où aiant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivimes jusques dans la ruë, où je trouvai le fils du Duc d..... qui les attendoit, & qui etoit le chef de cette belle expedition. J'avouë qu'à cette vue je ne fus pas

maitre de moi, & que voiant ce malheureux je me jettai ſur lui, & lui donnai un coup de ſabre qui l'etendit mort ſur le carreau.

Le Guet qui etoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arreté & conduit en priſon avec un des domeſtiques de la Catalane. Nous fumes interrogez preſque ſur le champ, & j'eus le bonheur de n'etre point reconnu. Toutes les depoſitions allerent à ma juſtification, & quelque bruit que fit le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de conſentir à mon elargiſſement, & on lui conſeilla meme de ne pas pourſuivre une affaire qui ne faiſoit point d'honneur à la memoire de ſon fils, parce qu'on ſe ſouvint alors des avis que j'avois donnez, & j'eus la conſolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de le negliger, & qu'on regretoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croioit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine qui etoit impliquée dans cette affaire, diſparut dés qu'elle eut appris la mort de ſon Amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eut pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Eſclave Algerien, & il ne fut non plus fait mention de moi que ſi j'avois eté en France où tout le monde me croioit, tant j'etois

j'etois bien deguiſé. Eleonor ſeule ſçavoit qui j'etois, & on ne peut dire quelle reconnoiſſance elle eut du ſervice que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une Caſſette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries, & ne ſe contentant pas de ce preſent, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'etoit moi qui lui avoit ſauvé la vie, & engager ce Prince à la reconnoiſſance qui m'etoit due. Je lui dis qu'elle ſe gardat bien de le faire, que ce ſeroit me perdre en voulant me rendre ſervice, & que ce Prince ne manqueroit pas d'avoir une extreme jalouſie quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut, mais voiant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle repreſenta que le danger etoit paſſé, & que je pouvois ſans aucun peril, quitter le deguiſement ſous lequel je m'etois caché. Je lui repondis que je ne partirois point, mais que la grace que je lui demandois, c'etoit de me permettre, en reparoiſſant aux yeux de tout le monde ſous mon nom & ſous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui de l'Eſclave Algerien pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faiſant cette propoſition, je n'avois fait que la prevenir, & que la reconnoiſſance lui avoit

donné pour moi assez d'attachement pour souhaitter que ce deguisement nous servit à nous voir avec plus de commodité.

Je restai donc à Madrid y faisant le personnage de deux hommes differens, & c'est ce qui m'exposa à de nouvelles avantures.

Fin du Troisieme Livre.



LIVRE QUATRIEME.

ON a deja pu connoitre plus d'une fois, en lisant le recit sincere que je fais ici des avantures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choses aussi singulieres que celles que les faiseurs de Romans ont inventées, mais on ne trouvera cette verité nulle part plus sensible qu'en ce qui m'arriva à Madrid pendant que j'y fis les deux personnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter ne passe pour une agreable invention; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une egale sincerité, & des choses qui paroissent incroiables, & de celles que l'on peut croire aisement, & je demande à ceux qui liront ces Memoires, de n'ajouter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les avantures de ma vie ont eté differentes selon l'age & le tems où elles me sont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette difference à mesure qu'on lira ces Memoires.

Etant resolu, ou plutot obligé de rester à Madrid, parce que les interets de Monsieur le Prince m'y retenoient encore, je pa-

parus dés que l'affaire de l'aſſaſſinat du fils du Duc d..... eut eté terminée, & que la perſuaſion où l'on etoit qu'un eſclave Algerien l'avoit tué, m'eût entierement aſſûré qu'aucun ſoupçon ne tomboit ſur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus auſſi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois eté obligé de m'eloigner pour eviter le danger dont on m'avoit dit que j'etois menacé à l'occaſion des avis que j'avois donnez. Le Roi me traita fort bien, & faiſant ſemblant de s'intereſſer à ma conduite, il me dit qu'il me conſeilloit de ne plus voir Eleonor, puis que c'etoit elle qui avoit eté l'occaſion du malheur qui avoit penſé m'arriver. Auſſi bien, ajouta ce Prince, n'y a-t'il rien à gagner dans le commerce d'une femme dont le mari, quoi qu'eloigné, eſt fort jaloux.

Je ſçavois mieux que perſonne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces ſalutaires avis, & comme j'etois aſſûré de voir ſous l'habit de l'Eſclave Algerien, la perſonne dont il vouloit que j'evitaſſe le commerce, je lui promis que je ne la reverrois jamais. Je paroiſſois tout le jour ſous l'habit à la Françoiſe, & je reprenois quelquefois ſur le ſoir celui de l'Eſclave quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque tems,

tems, mais enfin le Roi eut de la jalousie de cet Esclave, & il dit à Eleonor qu'il etoit etonné qu'il restat si longtems à Madrid aprés avoir eu la liberté, car ce fut la premiere recompense qu'on me donna quand sous ce deguisement j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid pour faire quelque petit commerce, emploiant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner. Le Roi qui vouloit se defaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il falloit encore lui donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoieroit afin qu'on les donnat à cet Esclave, & qu'on l'obligeat de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir, & de ne plus reprendre l'habit de l'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave etoit parti.

J'avoüe que je me vis privé avec une douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi, mais comme aprés tout je restois à Madrid, nous nous consolames un peu par l'esperance de retrouver peut-etre l'occasion de nous voir, car elle me fit promettre que tant que

le Roi le lui defendroit, je la menagerois assez pour ne lui pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oisiveté, qui avoit deja eté la cause des engagemens que j'avois eus en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Memoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Donna Isabella pour la mieux deguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il etoit rare que je les eusse tete à tete, & nous avions toujours pour temoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses generales que cette femme me dit, elle me parla souvent de l'Esclave Algerien, qu'elle me dit qu'elle avoit veu une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il etoit autre chose que ce qu'il paroissoit.

Je

Je jugeai à ce discours que cette femme sçavoit que cet Esclave & moi etions la meme personne, & pour mieux m'en eclaircir, je repondis que je l'avois fort connu pendant le sejour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi, dit cette femme, il est parti ? Elle prononça ces paroles avec chagrin, & dans la pensée où j'etois qu'elle sçavoit que cet Esclave n'etoit autre que moi, je crus que son chagrin etoit dissimulé. Je lui repondis qu'il etoit vrai que l'Esclave etoit parti, & qu'il ne paroitroit plus jamais en Espagne. Elle temoigna qu'elle en etoit tres-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curiosité d'entretenir un homme si extraordinaire.

Je ne savois que penser du chagrin qu'elle temoignoit, mais toujours persuadé qu'elle ne paroissoit affligée du depart de l'Esclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le desir qu'elle avoit eu de le voir, je crus qu'elle vouloit que nous eussions une intrigue ensemble, & cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant je me trompois ; elle n'avoit aucun soupçon que je fusse cet Esclave. C'etoit pour lui seul qu'elle avoit tant d'empressement, & je le reconnus dans la suite. Je lui dis en la quittant que je lui etois obligé des bontez qu'elle avoit pour cet Esclave,

& que si elle vouloit me marquer un lieu où on la put trouver sans temoins, je lui donnerois le moien de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il etoit vrai que l'Esclave ne fut pas parti. Elle me fit cette demande d'une maniere si naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, & qu'elle ne soupçonnoit point que ce fut moi qui eut paru sous l'habit & le nom de l'Algerien. Je lui repondis qu'effectivement il n'etoit pas parti, que je savois où il etoit, & que quand elle voudroit je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce soin là. C'est assez que vous m'appreniez où il se retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la pensée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, je lui dis qu'il se retiroit chez un Marchand dont je lui enseignai la demeure. Ce Marchand etoit de ma connoissance, & à peine eus-je quitté cette femme, que j'allai le voir pour lui dire qu'en cas qu'on vint chercher chez lui un Esclave d'Alger, il repondit que c'etoit bien chez lui qu'il demeuroit, mais qu'il n'etoit pas au logis, qu'on revint le lendemain sur le soir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je

Je retournai deux jours aprés chez le Marchand pour ſavoir ſi l'on n'etoit point venu chercher l'Eſclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la penſée que j'avois eue d'abord, & me perſuada que la Dame ne m'avoit parlé de l'Eſclave que pour me faire connoitre qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hazard permit que ce jour-là je lui parlaſſe ſans temoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Eſclave que ſi elle ne m'en eut jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui temoignai que je l'aimois eperdûment. Cette femme reçut cette declaration avec une fierté qui me deconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit ſon mari de l'inſolence que j'avois de lui temoigner de l'amour; qu'elle me defendoit de retourner jamais chez elle, & ajouta que ſi j'y remettois les pieds, on me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le tems de lui repondre, & elle me quitta, me pouſſant elle-meme hors de la chambre, & criant comme ſi j'avois voulu lui faire violence.

Son mari etant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la ſeduire, & cet homme ſans m'entendre, me dit que ſans l'interet que Monſieur le Prince prenoit

à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui repondis que j'etois moins coupable qu'il ne croioit, que je n'avois rien dit à sa femme qui eut l'air ni de violence, ni de seduction; que c'etoit de simples honnetetez telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes, & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiser à ces paroles, & il me laissa sortir.

J'etois outré contre le procedé de cette femme, & je me repentis terriblement de la declaration que je lui avois faite, bien resolu de m'observer davantage, & de n'en plus hazarder de pareilles en un païs aussi sujet aux incidens que l'Espagne. Cependant quelque colere que j'eusse contre Dona Isabella, il me sembla que je n'en avois que plus de passion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je sentis bien que l'amour s'irrite presque toujours par les difficultez.

Je ne voiois gueres d'apparence à gagner l'esprit d'une femme qui en avoit si mal usé, quand le Marchand chez qui je l'avois adressée pour apprendre des nouvelles de l'Esclave, vint me chercher pour me dire qu'on etoit venu le demander, & que selon mes

ordres

ordres il avoit remis au lendemain la personne qui etoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fut de la part d'Isabella qu'on etoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fus tout le jour aprés avoir repris l'habit & la barbe de l'Esclave, en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement sur le soir, & aiant demandé au Marchand si l'Esclave etoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que si je voulois la suivre elle me feroit voir une personne qui avoit une extreme passion de me parler. Je lui dis que j'etois pret d'aller où elle voudroit, & sans me repondre, elle me fit signe de la suivre.

Elle me mena par plusieurs rues ecartées, & nous nous arretames devant une maison où il y avoit un balcon assez bas, d'où aprés que la Duegne eut toussé deux ou trois fois, on jetta une echelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obeis avec precipitation, tant j'avois d'impatience de savoir si je trouverois Isabella. C'etoit elle-meme, qui aprés m'avoir aidé à monter sur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau assez eloigné pour ne l'eclairer qu'à demi, mais qui donnoit assez de lumiere

pour me faire reconnoitre que c'etoit Donna Isabella avec qui je me trouvois.

Elle me dit que quoiqu'elle ne m'eut vu qu'une fois en passant, elle avoit eté touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite l'avoit determinée à se confier à moi. Je ne pouvois m'oter de l'esprit que cette femme me reconnoissoit. Cependant pour en etre eclairci davantage, je deguisai ma voix comme j'avois toujours fait quand j'avois paru sous l'habit de l'Esclave, & je lui repondis que quelque obligation que je lui eusse de la demarche qu'elle faisoit, je ne pouvois lui dissimuler que j'avois appris le procedé qu'elle avoit eu pour un de mes Amis, nommant mon nom, à qui elle avoit fait faire une avanie bien cruelle, quoi qu'il ne fut coupable que d'avoir voulu l'aimer.

Quoi, reprit-elle, cet homme est-il donc tant de vos amis, & vous a-t'il raconté cela? Oui, lui dis-je, Madame, & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eue de vous. Hé quoi, dit-elle encore; me connoissez-vous, & m'avez-vous vue? Oui, lui dis-je, mon Ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis sortir de l'Eglise d...... Hé, où etiez-vous, dit-elle, je ne vous vis point? Vous

pas-

paſſates, lui dis-je, avec tant de precipitation, que vous ne regardates point ceux qui vous examinoient. Mais, reprit-elle, on m'avoit dit que vous ne paroiſſiez plus, & que vous etiez parti. Il eſt vrai repris-je, que je me cache, & que tout le monde me croit parti, mais ce jour-là je ne pus reſiſter à l'envie que j'avois de connoitre une femme que mon Ami me faiſoit d'un ſi etrange caractere. Hé bien, repondit-elle, m'avez-vous trouvée ſi digne de mepris? Je vous ai trouvée, lui dis-je, auſſi belle que vous etes, & j'ai eté faché qu'une ſi aimable perſonne fût ſi mechante. Mon Dieu, dit-elle, ne croiez point que je ſois mechante. Vous voiez comme je me fie à vous, & je ſerois perdue ſi vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis-je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez ſi mal uſé avec lui. C'eſt vous, reprit-elle, qui en etes cauſe, car depuis que je vous ai veu, tout autre homme m'a eté inſupportable, & j'ai maltraité votre ami, parceque je ne me ſuis point ſenti d'inclination pour lui, & que j'ai eté bien aiſe de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi, Madame, repar-

tis-

tis-je, mon Ami vous paroit donc bien haïssable ! Oui, me dit-elle, il a un caractere qui ne me revient point. Enfin, il ne faut point raisonner sur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la meme personne qui me trouvoit haïssable sous ma figure ordinaire, eut de la passion pour moi sous l'habit & la barbe d'un vilain Esclave. Mais tel est le caprice des femmes & celui de l'amour, & il ne faut point disputer des gouts. Je me trouvai si humilié de tout ce qu'on me disoit de moi, que je fus tenté de me decouvrir. Je resistai à cette tentation, mais je ne pus m'empecher de combattre un peu l'aversion que la Dame avoit pour moi quand je paroissois sous ma figure ordinaire, & je fus aussi jaloux du bonheur de l'Esclave, que si ce n'avoit pas eté moi-meme.

Cette vanité fut cause que je ne repondis pas comme j'aurois dû le faire aux empressemens d'Isabella, & elle s'apperçut bien que toute l'application de l'Esclave qui lui parloit, etoit de lui donner bonne opinion de son Ami. Elle en fut irritée, & elle me dit que je ne meritois pas l'honneur qu'elle me faisoit, puisque je paroissois plus touché

ché de mon Ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une sottise, & je tachai de raccommoder ce que j'avois gaté; mais elle me repondit qu'elle ne pouvoit plus se fier à moi, & que si je voulois qu'elle continuat à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promisse, non seulement de ne rien decouvrir jamais à mon Ami de la demarche qu'elle avoit faite pour moi, mais aussi de ne lui jamais parler à elle meme d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promesse, mais elle me dit que pour s'assurer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevue à une autrefois, & que dans un jour j'aurois de ses nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniere dont j'en userois, si en effet je l'aimois plus que mon Ami. Quelque chose que je lui pusse dire, il en fallut passer par là. Elle m'obligea de me retirer, & etant descendu par la meme echelle, je retournai chez mon Marchand.

Jamais on n'a eté agité de pensées plus diverses que je le fus aprés cette avanture, & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, si l'on ne savoit pas que l'amour propre & la vanité est la plus forte de nos passions.

Quelque reflexion que je fisse, il me fut impossible de me resoudre de profiter de la foi-

foiblesse de cette femme sous un autre nom & sous un autre habit que le mien. Il me sembloit qu'il y avoit de la honte à n'en etre redevable qu'à mon deguisement, & je resolus, si on venoit encore me prendre pour me mener au meme rendez-vous, d'y aller, non plus sous l'habit de l'Esclave, mais sous le mien.

Je passai toute la journée chez le Marchand, & la meme Duegne revint sur le soir redemander encore l'Esclave. Je m'etois habillé à la Françoise, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais dés qu'on me dit que la Duegne me demandoit, je mis ma barbe postiche, & une veste qui cachoit mes habits, & je suivis en cet etat la Duegne, qui me mena au meme balcon, où je trouvai encore la meme echelle par où je montai; mais avant que de monter je jettai la barbe & la veste, & j'arrivai sur le balcon habillé à la Françoise, & tel que j'etois quand Isabella m'avoit fait l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir, mais à peine fusje entré dans la chambre que me reconnoissant, elle jetta un grand cri, disant qu'elle etoit perduë & qu'on l'avoit trahie. Je me jettai à ses genoux, la conjurant de ne point faire du bruit. Elle parut se rassurer, mais

ce

ce ne fut que pour me dire ces paroles. Je voi bien que le Coquin vous a plus aimé que moi, puis qu'il vous a dit mon ſecret, mais ſi vous m'aimez, vous m'aiderez à me vanger de ce perfide Eſclave, & ce n'eſt qu'à ce prix là que je vous promets de vous ecouter.

Je vous vangerai, lui dis-je, comme il vous plaira, & je vous reponds que je vous aime mille fois plus que lui, & que je lui arracherai la vie ſi vous le voulez, mais au moins apprenez-moi par où un ſi vilain homme a merité un cœur que vous m'avez refuſé. Allez me vanger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté ſa tete, vous ſerez contente de moi.

Je ne pus m'empecher de rire en faiſant reflexion à cette bizarre avanture, & je crus qu'il etoit tems de me declarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter ſa tete, autrement que vous la voiez, puiſque cet Eſclave eſt un perſonnage chimerique, qu'il eſt le meme que moi qui me ſuis deguiſé ſous cet habit, qui ſuis venu encore hier ici, & qui merite ſeul vos bontez.

Iſabella etoit ſi interdite qu'elle ecoutoit à peine ce que je lui diſois, mais quand je lui eus repeté pluſieurs fois la meme choſe, elle m'ecouta enfin, mais elle n'en fut pas pour

pour cela plus persuadée que j'etois en effet le meme Esclave qu'elle avoit aimé. Non, disoit-elle, cela est impossible, & il faut pour vous croire que je vous voie sous l'habit que vous aviez hier. Il est aisé, lui disje, Madame, de vous contenter, puisque j'ai laissé au pied de votre balcon la barbe & la veste qui me deguisoient, & si vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je suis en effet ce que je dis. Elle parut y consentir; & aussi-tot descendant par la meme echelle, j'allai reprendre l'equipage Algerien; mais dés que j'eus le pied hors de l'echelle, Isabella la retira, & il me fut impossible de remonter. J'eus beau tousser & faire du bruit, l'echelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'etoit retirée.

Cette etrange bizarrerie m'etonna au delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Isabella n'avoit pas eté detrompée, & qu'elle n'avoit retiré l'echelle, que parce qu'elle avoit cru que je n'etois pas l'Esclave, & que j'avois seulement pris sa place pour profiter de la passion qn'elle avoit pour lui.

Comme la nuit etoit fort obscure, & que je ne pouvois reconnoitre la maison où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre jus-

jusqu'au jour pour la reconnoitre ; j'allai m'asseoir sur une borne qui etoit vis à vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y etois, & je commençois à y sommeiller, quand je fus reveillé par le bruit de plusieurs hommes que j'apperçus venir à moi l'epée à la main. Je demelai la voix de Manrique, & c'etoit lui en effet qui venoit pour m'assassiner.

J'appris depuis que c'etoit sa femme qui l'avoit envoié, soit qu'elle crut toujours que je n'etois pas l'Esclave, soit qu'elle fut fachée de s'etre trompée. Comme la maison où je lui avois parlé etoit la sienne, à peine fus-je descendu du balcon qu'elle alla conter à son mari, que j'avois voulu entrer dans sa chambre, & que j'etois encore dans la ruë, en attendant l'occasion d'escalader les fenetres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de tems à cette nouvelle, & prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si-tot que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarassoient, & mettant l'epée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, & avant que les autres pussent m'entourer je me sauvai courant de toute ma force.

C'etoit Manrique que j'avois blessé, & l'at-

l'attention que ses domestiques donnerent à secourir leur Maitre qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laisserent echaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'aiant pû retrouver le chemin de ma maison qu'à la pointe du jour, & aiant eté assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les Domestiques ramasserent la veste & la barbe que j'avois quittées. Ils les porterent à Isabella, qui reconnut que c'etoit le meme equipage sous lequel elle avoit toujours vû son cher Esclave, & elle commença à croire en les reconnoissant que les choses pouvoient etre telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crut pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginast qu'il etoit de son honneur de dissimuler, on ne fit encore dans cette affaire aucune mention de moi, & le bruit courut que le meme Esclave qui avoit tué chez Eleonor le fils du Duc de ...... etoit celui qui avoit blessé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Esclave que contre moi, & comme on le croioit parti depuis long-tems, on regarda ce qu'on en disoit, comme une imagination de Manrique, qui se garda bien de produire en Justice la barbe & la veste qu'il

qu'il avoit trouvées, & qui se contenta d'etre persuadé dans son cœur que c'etoit moi qui l'avois blessé, lors qu'il m'avoit attaqué pour se vanger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la blessure se trouva legere, & qui fut bientot en etat de sortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit, & ne pouvant douter que sa femme ne l'eut suscité contre moi dans cette derniere affaire, je me tins sur mes gardes, m'attendant à en recevoir bientot quelque insulte; mais j'en fus garanti par l'endroit d'où je l'esperois le moins, & c'est ce qui doit encore nous faire connoitre le genie & le caprice des femmes.

Donna Isabella faisant reflexion à tout ce qui s'etoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à etre persuadée que l'Esclave & moi nous etions la meme personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Esclave se reveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'etrange parti qu'elle prit pour lui oter les soupçons qu'elle lui avoit donnez contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dés qu'elle fut bien persuadée de la chimere de son Esclave, & à sentir pour moi le penchant

chant qu'elle avoit eu pour le perſonnage ſuppoſé, elle chercha les moiens de m'entretenir, pour m'apprendre les ſentimens que je lui avois enfin inſpirez.

Elle n'eut pas de peine à y reuſſir ſitot qu'elle le voulut. Je la vis chez le meme Marchand où elle avoit envoié ſa Duegne, & elle vint un jour ſous l'habit de cette Duegne, comme ſi elle eut eu à me parler de quelque affaire. Moins j'etois preparé à cette viſite, plus je fus ſurpris de la recevoir, & quoique je me defiaſſe de la Dame, je crus devoir l'ecouter. Elle me proteſta qu'elle n'avoit point eu de part au deſſein que Manrique avoit eu de m'aſſaſſiner. Comme je ſavois la verité de cet article, je ne voulus pas la laiſſer parler qu'elle n'en fut convenue, & enfin elle avoua tout, & continua ainſi.

Il eſt vrai que je m'etois enteſtée de cet Eſclave ſans ſçavoir que ce fut vous. Vous devez me pardonner cet enteſtement, puis qu'aprés tout c'etoit vous qui me le cauſiez, & vous verrez bien dans la ſuite que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vois ai rendu ſuſpect à mon mari, mais j'ai un moien infaillible de vous gagner ſa confiance, & voici ce qu'il faut que vous faſſiez. Trouvez le moien de lui parler, &

pour

pour cela tachez de le voir chez quelqu'un de vos Amis communs. Vous lui direz que vous n'avez jamais eté capable d'avoir pour moi les desseins qui vous ont brouillé avec lui ; que c'est une fausse accusation que je vous ai suscitée, parce que j'etois entestée de l'Esclave d'Alger, & que je m'etois apperçuë que vous en aviez connoissance. Vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui disant que c'est de cette femme que je me servois pour voir cet Esclave. Je preparerai Beatrix à la reponse qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira sera à votre justification.

Donna Isabella m'aiant parlé de la sorte, je lui fis mes difficultez sur un projet aussi delicat que celui là, & lui aiant demandé encore plusieurs fois si elle ne voioit point d'inconvenient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fisse ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me misse en peine de rien. Je la quittai en lui promettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune reflexion que je n'aie faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulut passer dans l'esprit de son mari pour avoir

eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse, & d'ailleurs j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublat sa jalousie, & ne lui fit encore observer davantage sa femme, & ne me privat ainsi du fruit de cet artifice, mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari. C'est ce qui me fit passer par dessus ces difficultez, & ce qui me determina à faire ce qu'elle me conseilloit.

Mais aprés tout il faut avoüer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelque indigne qu'elle en fut, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obeir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter sous mon vrai nom de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algerien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique, & l'ayant trouvée, je lui temoignai que j'avois à lui decouvrir un secret important. Alors voiant qu'il m'ecoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Donna Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit eté pour l'Esclave d'Alger,

ger, qu'etant le ſeul qui eut connoiſſance de cette intrigue, parceque cet Eſclave me l'avoit avoüée, Iſabella m'avoit rendu ſuſpect pour oter toute creance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnaſſe à ſon mari.

Manrique m'entendant parler de la ſorte, m'embraſſa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'etoit plus en peine de ſavoir pourquoi celui par qui il avoit eté bleſſé avoit laiſſé tomber une veſte, mais qu'outre la veſte, aiant encore laiſſé une barbe poſtiche, il avoit peur que ce ne fut quelqu'un qui etant inſtruit du commerce de ſa femme, eut voulu la venir voir ſous ce deguiſement. Là deſſus il me demanda s'il y avoit long-tems que cet Eſclave etoit parti, & je lui dis qu'il etoit ſorti de Madrid dés le lendemain de ſa bleſſure, & qu'au reſte il ne falloit pas s'etonner qu'avec ſa veſte on eut trouvé une barbe; que je ſavois que cet Eſclave, outre ſa barbe naturelle, en portoit ſouvent d'artificielles pour ſe mieux deguiſer.

Manrique parut content de cette reponſe, mais il me dit que ſi je voulois lui rendre le ſervice entier, il falloit que je trouvaſſe moien de faire que cet Eſclave revint à Madrid, afin qu'il put ſe vanger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que

je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoutant qu'il feroit bien aife que je viffe fa femme, à laquelle il m'affûra qu'il ne temoigneroit rien de ce que je lui avois appris, jufqu'à ce que l'Efclave fut revenu, & qu'il put convaincre fa femme en fe faififfant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut donner dans le panneau, me parut fi extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fut pas naturelle, & je fus long-tems fans ofer me fier ni à lui, ni à fa femme, mais enfin l'amour que j'avois pour elle furmonta mes defiances.

J'allai chez lui; je vis fa femme commodement, parce qu'il m'en procuroit lui-meme la commodité, & nous profitames ainfi affez long-tems du fruit de notre artifice; mais enfin Manrique fe laffa de ce que l'Efclave ne revenoit point. Je lui dis plufieurs fois que cela ne dependoit pas de moi; que j'avois beau ecrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fut mort; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puis que l'Efclave ne paroiffoit plus, il falloit que je l'aidaffe à le deffaire de fa femme; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de fon commerce;

qu'il

qu'il me prioit de lui ſoutenir la meme choſe, & que quand elle en auroit eté convaincuë, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extremité, mais je ne pus rien gagner ſur ſon eſprit. Tout ce que je pus faire fut d'avertir la femme du deſſein de ſon mari, & ce fut alors que le genie de cette femme ſe developpa tout entier. Elle ne me parut point etonnée de ce que je lui apprennois, parce qu'elle avoit reſolu de tout faire retomber ſur moi, ſoit qu'elle ne m'eut jamais aimé, ſoit que ſon amour eut fini, ſoit que l'interet de ſe remettre bien avec ſon mari lui parut preferable à tout le reſte. Sa reponſe fut qu'elle ne craignoit ni ſon mari, ni moi, & qu'elle ſavoit bien le moien de ſe deffendre des deſſeins que nous avions formez l'un & l'autre pour la perdre.

Cette reponſe me ſurprit etrangement, & craignant qu'elle n'eut mal entendu, je lui repetai tout ce que je venois de lui dire, ajoutant que je mourois plutot que de ſervir ſon mari dans les deſſeins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette aſſurance, & elle me dit que pourvu que je ne temoignaſſe rien à ſon prejudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui repe-

tant encore que je ne comprennois pas comment elle avoit pu croire que je voulusse lui faire tort, mais la mechanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pu jamais imaginer.

A peine l'eus-je quittée, qu'elle alla trouver son mari, à qui elle dit en pleurant que sa conscience & son devoir l'obligeoient de ne plus lui laisser ignorer qu'il recevoit chez lui en ma personne, un homme qui ne cherchoit qu'à le deshonorer. Je sçai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour meriter votre confiance. Il me l'a avoüé lui-meme, parcequ'il a cru que j'etois assez folle pour l'aimer, mais tout ce qu'il vous a dit est une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Esclave Algerien qui soit venu chez moi que lui-meme. Il etoit sous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu escalader mes fenetres. C'est lui qui vous a blessé, & je ne l'ai souffert chez moi depuis ce tems-là, qu'à cause que je n'ai pu faire autrement par la maniere dont j'ai vu que vous en etiez infatué; mais enfin son insolence est montée au point que je ne dois plus le souffrir, ni vous laisser ignorer les raisons que vous avez de vous vanger de ses artifices.

Tout ce que cette mechante femme disoit

loit à son mari, lui parut si vrai-semblable, qu'il s'etonna qu'il eut pu soupçonner sa vertu, car elle l'avoit toujours averti que j'avois dessein de la suborner. Enfin il fut persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Esclave Algerien meslé dans cette affaire que moi-meme. Il embrassa sa femme, lui demandant mille fois pardon de ses soupçons, & lui promettant que je ne serois pas longtems sans recevoir la peine que meritoient mes mensonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'eusse à me defier de sa femme & de lui, & si je fus quelque tems sans retourner chez eux, c'est parce que je voulois eviter l'eclaircissement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec sa femme. Il y avoit prés de huit jours que je ne les avois veus, quand je receus un billet d'Eleonor, qui m'avertissoit de sortir d'Espagne en diligence, parce qu'on avoit resolu de me faire assassiner.

Quelque pressant que fut l'avis qu'on me donnoit, je ne pus me resoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'etoit donné, & je voulus voir celle qui me l'avoit ecrit. Je ne l'avois point veuë depuis la prierę qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle, & je n'osois y paroitre ni dans mon habit, ni dans celui de l'Esclave. Cependant aiant

reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me deguisai encore, & repris l'habit sous lequel j'avois eu accés chez elle, faisant semblant d'etre revenu pour lui apporter encore des nouvelles de son mari.

On l'avertit que c'etoit l'Esclave d'Alger, & au lieu de me faire monter, elle vint en hate au devant de moi, & elle m'apprit en peu de mots que Manrique avoit publié par tout que c'etoit moi qui etois l'Esclave, & qui sous cet habit avois tué le fils du Duc d.... que le Roi le savoit, qu'il en avoit une jalousie extreme; que ce Prince l'avoit querellée comme si elle eut favorisé ce deguisement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'etoit point revenu la voir, qu'elle se croioit disgraciée, mais que ce qui etoit bien assuré, c'est que le Roi, le Duc de ..... & Manrique, me feroient perir si je ne cherchois à me mettre en seureté.

La maniere dont elle me parla en m'apprenant toutes ces choses, me fit bien juger que je n'avois pas de tems à perdre, & que le seul parti que je devois prendre etoit de suivre son conseil & de partir; mais j'avouë que je balançai par le regret de m'eloigner d'elle, & d'avoir eté la cause innocente de tous

tous les chagrins qu'elle avoit eus. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colere, elle me dit que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'etoit une marque que je comptois sa perte pour rien, puis qu'elle seroit effectivement perduë si l'on venoit à sçavoir qu'elle m'eut encore parlé. Aprés ces paroles elle ne voulut plus m'entendre, & elle donna ordre qu'on me fit sortir.

J'etois au desespoir de me separer de la sorte d'une personne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu jusque-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique & du peril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas possible de partir, & l'amour me fermant les yeux à toute autre consideration qu'à ce qui pouvoit le satisfaire, je ne pensai qu'à me donner à moi-meme des raisons plausibles pour demeurer.

Les affaires de Monsieur le Prince me servoient toujours de pretexte; & quelque inutile que je lui fusse à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit se passer de moi, dez que mon entetement & ma folie me faisoient trouver de la peine à m'eloigner.

Je fus donc convaincu que je devois rester, & j'eprouvai encore en cette occasion que l'amour prend toujours l'ascendant sur toutes les autres passions, & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à etre aveugle pour tout le reste. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je ne l'avois fait, je ne laissai pas de penser encore à me vanger de Donna Isabella, & c'est là aprés tout ce qui m'occupa le plus, tant j'etois peu seur de ce que je souhaitois. J'avois mille raisons de me plaindre du procedé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de ressentiment & de colere contr'elle, que ce mauvais gout qui me rendoit plus aimable à ses yeux sous un autre visage que sous le mien.

Je resolus de lui donner encore le change, & comme il m'avoit semblé qu'elle n'etoit pas trop bien persuadée que l'Esclave d'Alger fut le meme que moi, je voulus voir si je ne pourrois point lui faire croire que nous etions deux personnes differentes. Voici à peu prés ce que je lui ecrivis pour eprouver si je ne pourrois point la remettre en gout pour cet Esclave.

Vous serez surprise, Madame, de recevoir

une Lettre d'un caractère qui vous est inconnu. Je suis Acma-hamet, cet heureux Esclave d'Alger, qui n'a disparu que par la perfidie d'un Ami, qui a essaié sous mon habit & sous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'etoit destiné, mais enfin je n'ai plus à me defier de lui ni à le craindre, puisqu'il ignore que je suis revenu à Madrid. Je ne veux y etre connu que de la seule personne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonso Riberos, & si vous n'etes point changée, vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je suis logé croit que je suis de Maroc, & que je m'appelle Meley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra me demander.

Aiant ecrit cette Lettre, je la fis rendre seurement à Isabella, & j'allai m'enfermer chez cet Alonso Riberos, à qui je fis entendre que j'etois en effet un Negociant de Maroc, & que j'etois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau deguisement je me mettois à l'abri des poursuites de Manrique ; je contentois la fantaisie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourrissois l'esperance d'y executer les desseins qui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait reflexion à tout ce que j'etois capable d'entreprendre en ce

tems-là, j'ai compris que pour s'engager dans les desseins les plus extraordinaires, il ne faut qu'etre jeune, & qu'avoir en tete quelque passion. Avec ces deux choses on peut renouveller tous les jours les avantures les plus incroiables; & dans la disposition où j'etois alors, plus les desseins où je m'engageois etoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'age & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrepidité romanesque.

Je ne fus pas longtems chez Riberos sans avoir des nouvelles de la Lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut, & il n'est pas surprenant qu'aiant eté si longtems assez aveugle pour croire que l'Esclave d'Alger etoit un autre que moi, elle eut encore le meme aveuglement quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la Lettre que je lui avois fait rendre. Elle se sçut bon gré, aprés l'avoir luë, de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari, & lui aiant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi, elle se trouva en possession de voir cet Esclave sans etre suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoier chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au bal-

con qui m'introduisoit chez sa Maitresse. Isabella croiant que j'etois en effet l'Esclave qu'elle avoit vu la premiere fois, me conta tout ce qui étoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire assassiner, en persuadant à son mari que l'Algerien & moi n'etions qu'un meme homme.

M'aiant conté ce detail, elle me fit de grands reproches de l'indiscretion que j'avois eue, me croiant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François mon Ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moien de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'etoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fut à moi qu'elle parlast, & comme je n'etois plus jaloux de moi-meme, je resolus de gouter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscretion dont elle me faisoit des reproches; mais aprés tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous deplaire de vous faire connoitre ce François, puisqu'on m'a dit que vous aviez eté fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eut jamais aimé le

François dont je lui parlois, m'assurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï, & que si elle avoit paru le souffrir, ce n'avoit eté que pour avoir occasion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'eusse à tenir contre un deguisement qui m'exposoit à entendre tant de mensonges & de perfidies, je resistai pourtant, & je me separai d'elle sans qu'elle eut le moindre soupçon que je fusse autre que l'Esclave Algerien.

Quand je l'eus quittée je resolus de pousser la comedie jusqu'au bout; & j'en trouvai le moien dans la maison où j'etois caché. Alonso Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays etrangers, & c'est ce qui m'avoit fait choisir sa maison pour donner plus de vraisemblance au deguisement qui trompoit la Dame. Je voiois venir chez lui des gens de tout pays & de toute espece, entr'autres des Africains, & j'en vis un qui etoit d'Alger, & qui me parut tres-propre à la vangeance que je meditois contre Isabella.

J'avois parmi le peu de domestiques qui me servoient, un valet de chambre fort habile, & à qui je me confiois entierement. Ce garçon etant instruit de mes intentions, trouva le moien de s'aboucher avec l'Africain; & aprés quelques autres discours, il

lui

lui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole qui cherchoit un homme de sa Nation pour qui elle avoit du gout particulier, à dessein d'avoir avec lui quelques rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette proposition, que les yeux à quelques pieces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage, s'il vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discretion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit conte du succez de sa negociation, & Beatrix etant venue à l'heure accoutumée, je fis paroitre l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez vous par la Duegne, qui pensoit que c'etoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi dez qu'il fut arrivé il monta par l'echelle de corde sur le balcon, & du balcon il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorque j'eus appris qu'il y etoit, j'ecrivis à Manrique un billet par où on l'avertissoit que sa femme etoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger qui avoit tant fait de bruit. Manrique etoit couché quand mon valet porta ce billet, & ce valet insista si fort sur la consequence des choses qu'il con-

contenoit, que ceux de Manrique l'eveillerent & le lui redirent.

La pensée où il etoit que l'Esclave d'Alger & moi etions le meme homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis. Il se leva, persuadé qu'en surprenant l'Esclave avec sa femme, c'etoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du coté du balcon, pendant qu'il envoieroit l'autre par dedans la maison à la chambre où on lui marquoit qu'etoit le rendez-vous.

Les choses etant ainsi disposées du coté de Manrique, voici ce qui se passa du coté d'Isabella, quand l'Africain fut entré dans sa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faisoit, mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille, ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit veu les autres jours, elle prit un flambeau pour l'examiner, & elle reconnut bientot que c'etoit un autre homme. Elle ne s'etonna point autant qu'elle auroit dû le faire, mais voulant savoir par quelle avanture cet inconnu se rencontroit dans le lieu du rendez-vous, elle l'obligea de lui en rendre raison. L'Africain lui confessa que c'etoit un homme de Maroc, nommé Muley-Asan, qui l'avoit engagé dans cette avanture par l'entremise d'un de

ses

ses valets. Ainsi la pauvre Isabella qui savoit que Muley-Asan etoit le meme que son cher Esclave, crut encore une fois qu'il l'avoit sacrifiée.

Elle dissimula son depit devant le vrai Algerien, & lui aiant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette demarche etoient des fripons qui n'avoient pensé qu'à le perdre, elle lui ordonna de se retirer, & l'Africain ne se le faisant pas dire deux fois, decendit par l'echelle de corde, qu'Isabella retira sitot qu'il fut decendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Isabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoiez de ce coté-là, arriverent & se saisirent de lui. Manrique de son coté entra dans la chambre de sa femme, qu'il trouva seule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'etoit pas couchée, quand les valets qui avoient saisi l'Africain, le lui amenerent, disant qu'ils l'avoient trouvé sous les fenetres d'Isabella.

On ne peut exprimer l'etonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut en ce moment que ceux qui lui avoient dit que l'Esclave & moi etions le meme homme, l'avoient trompé; & cette pensée lui fit paroitre sa

fem-

femme encore plus criminelle qu'elle n'etoit. Il la fit enfermer dans sa chambre, & il ordonna qu'on mit l'Africain dans un cul de basse fosse.

Dés le lendemain le bruit se repandit que le fameux Esclave d'Alger qui avoit tué le fils du Duc d..... avoit eté surpris en rendez-vous chez la femme de Manrique, & qu'il y etoit prisonnier. Cette nouvelle fit grand bruit; Eleonor qui en entendit parler, ne douta point que ce ne fut encore moi, qui au lieu de profiter de ses avis, m'etois exposé à cet incident. Le Roi meme le sçut, & il en conçut de nouveaux soupçons contre la fidelité d'Eleonor.

Le Duc d..... qui avoit de la peine à souffrir que la mort de son fils ne fut pas vangée, vint trouver Manrique, & l'un & l'autre aiant examiné l'Africain, ils reconnurent que ce n'etoit pas le meme. Isabella n'osoit rien dire, de peur que sur les avis du Prisonnier, on n'allat chercher Muley-Asan chez Riberos, & que cet homme ne declarat le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain aiant declaré que c'etoit un valet de Muley-Asan qui l'avoit embarqué dans cette affaire, on alla chez Riberos pour se

saisir

saisir de moi, mais comme j'avois prevu cet evenement, je m'y etois preparé. Je n'etois plus retourné chez Riberos, & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maison où j'avois ordinairement logé jusque-là, & aiant appris que l'on commençoit à dire que j'etois Muley-Asan, qui m'etois deguisé sous ce nom là chez Riberos, pour jouer à Isabella la piece que je viens de rapporter, je crus qu'il n'y avoit pas pour moi de seureté à rester plus longtems à Madrid, & j'en partis le lendemain, aiant envoié mes gens devant moi, & n'aiant retenu qu'un valet, avec lequel je pris la poste, sans que personne se mit en etat de m'arreter.

Je vins à Bayonne pour me rendre en Guienne, où j'esperois trouver Monsieur le Prince, qui y avoit une Armée opposée à celle que commandoit le Duc de Vendôme. Bourg etoit assiegé en ce tems-là. C'etoit en 1653. vers le mois de Juillet.

Je fus obligé de m'arreter quelque tems à Bayonne, y etant tombé malade; j'ecrivis à Monsieur le Prince une partie des raisons que j'avois eues de quitter Madrid. Ce Prince me fit repondre que je pouvois retourner à Paris, ou me rendre à l'Armée du Duc de Vendosme, & qu'il ne vouloit point

etre

etre cause que je suivisse un autre parti que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre etoit fort seche, & je compris que Monsieur le Prince etoit peu content de ce que j'avois fait pour lui, pendant que j'avois eté en Espagne.

Il est aisé de juger que le chagrin que j'eus de me voir un peu broüillé avec lui, me fit faire encore plus de reflexions que je n'en aurois fait sur les bizarres avantures que j'avois euës à Madrid, mais on sera surpris que ces reflexions ne me rendissent pas plus sage, & ne m'empechassent pas de prendre un dessein aussi etrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monsieur le Prince etoit mal content que j'eusse quitté Madrid, je crus que j'y devois retourner, & le peril dont j'y etois menacé, eût moins de pouvoir sur moi, que le desir de reparer par une plus grande application, & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de negligence à son service; mais si l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penser à ce dessein, j'avouerai à ma confusion que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le soin qu'elle avoit pris de me faire sauver, & la colere avec laquelle elle m'avoit quitté,
ser-

ſervirent moins à reveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit temoignée de ſe voir en diſgrace auprés du Roi. Je m'allai mettre dans l'eſprit qu'elle pouvoit avoir beſoin de ſecours dans les circonſtances où je l'avois laiſſée. Je craignis que le Roi l'aiant abandonnée, la jalouſie de ſon mari ne l'expoſat à des extremitez facheuſes, & mon amour s'autoriſant de tous ces pretextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lacheté à m'en ſeparer comme j'avois fait.

Qu'on eſt à plaindre (car je ne puis trop faire ces reflexions) quand on ſe laiſſe maitriſer par la plus aveugle des paſſions! On ajoute à un aveuglement groſſier la folle preſomption de n'etre pas aveugle, & ſi toute la terre m'eut dit que j'etois fou & extravagant, de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois cru que toute la terre ne voioit goute, & que j'etois le ſeul eclairé, tant les raiſons qui me determinerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laiſſois pas d'entrevoir quelquefois la temerité de mon deſſein, mais plus il me paroiſſoit temeraire, plus je me ſentois de gout pour l'executer, & je me diſois ſans ceſſe à moi-meme qu'il etoit beau de m'aller ſacrifier pour ſervir une Maitreſſe. Dieu veüille que perſonne en liſant ceci ne ſe trou-

ve

re auſſi fou que moi, & n'approuve par un vain ſentiment de generoſité amoureuſe, une conduite qui m'auroit exposé à des extremitez encore plus fatales que celles que j'avois evitées, ſans la maladie qui m'empecha d'etre auſſi fou que je voulois l'etre. Etant donc rempli de cette generoſité folle, j'ecrivis à Monſieur le Prince que pour lui marquer que je preferois ſon ſervice à tout autre interet, je retournois en Eſpagne, où j'eſperois qu'il me feroit l'honneur de m'ecrire des Lettres moins dures que la derniere. Aprés avoir envoié cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoi que ma ſanté fut encore aſſez mauvaiſe, mais dés le premier jour je fus obligé de m'arreter, & tout ce que je pus faire fut de gagner Fontarabie, où je demeurai prés de ſix ſemaines au lit, y aiant eté aſſez malade pour avoir fait juger plus d'une fois que je n'en releverois pas.

J'avois dés les premiers jours de ma maladie envoié un de mes gens à Madrid avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit eté impoſſible de m'eloigner d'elle, & que je retournerois la voir dés que ma ſanté me le permettroit, pour lui offrir mon ſecours & mes ſoins en un tems où je craignois qu'elle n'en eut beſoin.

soin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoiois, de s'informer de ce qu'on disoit de moi, particulierement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui aprés l'avoir luë, lui repondit de bouche, que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'etoit tout ce qu'elle avoit à dire pour reponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout, que sa femme aiant appris que j'etois le meme que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'avanture de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit eté renvoié aprés une vive reprimande; que tout le monde etoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette avanture; qu'elle etoit mieux que jamais dans l'esprit de son mari, & qu'enfin je ne devois jamais penser à retourner en Espagne.

On me vint rendre cette reponse lors que je commençois à me mieux porter, & je croi que si ma santé l'eut permis, j'aurois passé pardessus tous les perils que j'avois à craindre, tant j'etois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point ecrit, & tant j'avois envie de la revoir; mais heureusement je me

me portois trop mal pour entreprendre aucun voiage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de me guerir & de me mettre en etat d'oublier à jamais Eleonor.

Je m'arretai donc à ce dessein, mais avant que de continuer le recit de mes avantures, je croi devoir raconter ce qui se passa à Madrid depuis mon depart. Je ne fus informé de ce detail que longtems aprés, mais c'est ici le lieu naturel d'en parler, puisque le Lecteur a encore l'idée toute recente des choses qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire a des liaisons avec ce que j'en ai deja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un Païs qui m'avoit eté si funeste, & combien j'eus raison de surmonter enfin la passion qui m'y rappelloit.

J'y laissai deux femmes avec lesquelles j'avois eu le plus de commerce, je veux dire celle que j'ai appellée Donna Isabella, & celle que j'ai fait connoitre sous la qualité de Catalane & sous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des sentimens bien differens. J'estimois Eleonor, & je craignois Isabella. L'une m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de sa delicatesse & de sa vertu, & l'autre au contraire ne

ne m'avoit plu que par ses avances & par ses emportemens. On va voir que l'une & l'autre se trouva à peu prés de meme caractere quand elles se virent dans les memes circonstances, & on jugera encore mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent etre aimées, & qui ne peuvent se borner à un mari ou à un Amant.

Comme le caractere de Donna Isabella etoit de ne point contraindre ses inclinations & ses gouts, elle avoit eu dans tous ses attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorsque me prenant pour un Esclave d'Alger, elle ne put m'aimer sous une autre qualité & sous une autre figure. Ainsi toutes ses intrigues avoient toujours eté avec des gens sans consequence, & qu'elle pouvoit sacrifier aisement aux soupçons de son mari.

Avant que je fusse à Madrid, elle avoit deja eu plusieurs affaires, & entr'autres celle dont je vais parler. A peine fut-elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de son mari lui donnoit un rang fort distingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidelle & plus sincere fut le Prince de .... C'etoit le Seiguner de toute l'Espagne le mieux fait, &

qui meritoit le plus la preference par sa bonne mine. Ce jeune Seigneur etoit sur le point d'epouser la fille du Marquis d ...... qui etoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il etoit tendrement aimé quand il connut Isabella.

Ce fut une espece d'enchantement que la maniere dont il s'attacha à elle. Il devint insensible à toute autre passion, & pour rompre ou differer le Mariage qu'il etoit sur le point de faire, il fit semblant de vouloir prendre le parti de l'Eglise, & il proposa à son Pere de faire le Mariage de la fille du Marquis avec son cadet, s'offrant meme de lui ceder le droit d'ainesse, & la chose auroit eté executée, s'il n'eut reconnu combien Isabella etoit indigne d'un semblable sacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté, & selon le caractere que nous lui avons vu, elle ne manqua pas de faire confidence à son mari de l'amour du Prince; & le mari en usa à son egard comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois assez bien fait, dont il s'etoit servi pour ecrire

ecrire quelquefois à Isabella. Ce Navarrois voiant son Maitre malade, & ne pouvant ignorer que le chagrin d'etre maltraité d'Isabella n'eut la principale part à sa maladie, lui dit qu'il le plaignoit d'autant plus qu'il savoit qu'Isabella n'etoit fiere pour lui, que parcequ'il etoit un trop grand Seigneur, & que s'il ne craignoit de lui deplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce reglé avec un des domestiques de son mari.

Le Prince pensa tuer son valet de chambre pour avoir eu la hardiesse de lui tenir un pareil discours, & le Navarrois voiant l'aveuglement de son Maitre, jura qu'il le detromperoit. Il trouva le moien de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il disoit etre en intrigue avec sa femme, & lui aiant promis une somme considerable, il l'engagea de faire confidence au Prince meme de l'intrigue qu'il avoit avec Isabella.

Le Prince fut aussi difficile à etre persuadé par le temoignage de ce domestique, qu'il l'avoit eté à croire le Navarrois, & il ne parut les ecouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la chose de ses yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez

Manrique ; & toutes les mesures aiant reussi, le Prince fut temoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'aiant pu etre eteint par une preuve si sensible du mepris qu'elle meritoit, il resolut de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vu, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lacheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins ; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilege, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son merite eut pu sans quelque puissance infernale s'abaisser à cette indignité ; que meme il s'offroit de tuer le malheureux Sorcier qui l'avoit abusée, pour la defaire d'un esprit aussi seducteur que celui-là, & la mettre en etat d'acorder naturellement ses bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voiant la sottise du Prince, & que lui-meme cherchoit les moiens de la justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilege & de sorcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec

le

le Diable, mais la puiſſance de l'eſprit infernal n'avoit pas eté emploiée à lui inſpirer un attachement indigne avec ce domeſtique, mais ſeulement à faſciner les yeux du Prince pour lui faire voir ce qui n'etoit pas.

C'eſt ainſi qu'on racontoit en Eſpagne que la choſe s'etoit paſſée, & on la donnoit pour vraie, en ſorte qu'on diſoit que le Prince croiant que ſes yeux l'avoient trompé, ſe perſuada que tout ce qu'il avoit vû etoit une illuſion du Diable. Quoi qu'il en ſoit, le pauvre domeſtique fut aſſaſſiné, & on crut que ç'avoit eté par ordre du Prince, qui s'etant defait de ce Sorcier, continua à aimer Iſabella, & à en etre toujours maltraité.

Comme les Eſpagnols ſont extremement ſuperſtitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de ſa Maitreſſe etoit une ſuite des ſortileges qu'on lui avoit donnez, & il ſe mit à faire des Neuvaines pour conjurer l'eſprit malin, qu'il croioit oppoſé à ſon bonheur, en ſorte que par une bizarrerie, qui ſeroit une impieté dans un autre païs que l'Eſpagne, on vit ce Prince aveugle emploier ce que la Religion a de plus ſaint, pour obtenir le ſuccés d'une intrigue amoureuſe.

Il faut croire que l'eſprit lui revint, car il

il oublia Isabella, & il fit le Mariage qu'il n'avoit differé que parce qu'il n'avoit pû souffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne savois point cette ridicule histoire lors que je m'attachai à elle. Si j'en eusse eté instruit alors, j'aurois cru que c'etoit aussi par une suite de sorcellerie qu'elle n'avoit pû me souffrir sous ma figure naturelle, pendant qu'elle etoit folle de moi sous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que son mari toujours gagné par ses artifices & ses fausses confidences, eut perdu toute esperance de se vanger de moi, il continua à publier par tout que c'etoit moi qui etois le faux Esclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Espagne en avoient eté la dupe. Le Roi à qui j'avois toujours eté suspect à l'egard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fut pour l'amour de cette femme que je m'etois deguisé de la sorte, & il en conçut des soupçons contre elle. Il voulut voir Manrique, & cet homme disant que c'etoit par la vertu & la bonne conduite d'Isabella, que l'on avoit decouvert que l'Esclave & moi etions le meme homme, le Roi voulut aussi la voir, & en apprendre tout ce qu'elle savoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'at-

l'attachement que j'avois pour Eleonor ; ainsi elle ne dit rien au Roi qui put confirmer sa jalousie & ses soupçons. Au contraire, elle affecta si fort de marquer que ce deguisement n'avoit jamais regardé qu'elle-meme, & elle exagera tellement le violent amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme si amoureux d'Isabella eut encore pû aimer Eleonor.

Ainsi les soupçons de ce Prince sur sa Maitresse furent entierement dissipez par la vanité qu'eut Isabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée seule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuse que si elle avoit toujours eté soupçonnée, & le Roi qui etoit un Prince à qui la derniere Maitresse faisoit toujours oublier les autres, trouva Isabella assez à son gré pour l'aimer, & cet amour fut le seul effet de la conversation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle passion s'etant bien-tot repandu, Eleonor en fut instruite des premieres. Jusque-là on n'avoit pû rien remarquer en elle que ne fut digne d'estime & meme d'admiration. Il sembloit meme qu'elle ne souffrit l'attachement du Roi que par pure complaisance, & l'on publioit que c'etoit la seule qui eut resisté aux desirs de

ce Prince, & qui meritast d'etre aimée pour sa vertu. Tout cela sembla se dementir dés qu'ellevit que le Roi en aimoit une autre, puis qu'elle mit tout en usage pour le faire revenir, ou se vanger.

Comme elle connoissoit un peu Manrique, le mari de sa rivale, elle trouva le moien de lui parler, & tacha de lui donner assez de jalousie pour lui faire emmener sa femme à une Terre qu'il avoit eloignée de Madrid deux ou trois journées. Elle reussit auprés de Manrique plus qu'elle ne pensoit, & elle lui inspira, non seulement une jalousie capable de tout entreprendre, mais encore un amour aussi entreprenant que le pouvoit etre la jalousie.

Ainsi Manrique eclairé sur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec sa femme, ne se trouva point d'humeur à le souffrir, & aiant pris des mesures, il la fit enlever & conduire à une Terre encore plus eloignée que ne l'etoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'etant defait de sa femme; il crut qu'Eleonor auroit de la complaisance pour lui, mais le Roi ne voiant plus Isabella, & ne voulant point emploier son autorité pour la faire revenir, etoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor, & Manrique ne trouvoit plus d'autre moien

moien de voir tranquillement sa Maitresse qu'en faisant revenir sa femme.

Il se vit alors dans deux extremitez bizarres & fort embarassantes pour un mari jaloux & pour un Amant passionné ; mais je croi que les interets de l'Amant l'auroient emporté sur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faisant revenir sa femme, de deplaire à sa Maitresse. Il laissa donc sa femme où elle etoit, & il tacha, pour voir sa Maitresse, de profiter des momens où le Roi ne la voioit pas ; mais soit qu'Eleonor n'eut pas cette complaisance pour lui, soit que le Roi ne le permit pas, Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'eloignement de sa femme que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la Maitresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme, ne jouït pas de ce sacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Roiauté où il faisoit sa residence ; mais ce mari qui ne songeoit qu'à sa fortune, fut peu touché des raisons qu'on lui alleguoit pour l'obliger à ne point vivre eloigné de sa femme. Ainsi Manrique ne put, ni se faire veritablement aimer d'Eleonor, ni se vanger d'elle.

Sa femme n'etoit pas d'une humeur assez

complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil, & apprenant que depuis son depart Eleonor etoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit pas le laisser ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'eloigna de Madrid.

Je n'ai pû etre informé du reste des avantures de ces deux rivales, mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une veritable estime, avoit eté capable d'avoir de la complaisance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obstacle au dessein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me serois jamais consolé qu'une femme de qui j'avois conçu des idées si nobles, eut eu la bassesse de tout sacrifier à la vanité d'etre aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que sa dignité qui le rendit recommandable, car tel fut le caractere des amours du Roi dont je parle; Prince d'ailleurs digne de son rang.

J'eus le tems pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire reflexion aux avan-

tures

tures de ma vie passée, & quoi que je n'eusse encore que vingt-sept à vingt-huit ans, j'avois tant vû de caracteres de femmes, & le panchant que j'avois pour elles, m'avoit exposé à tant de diverses epreuves, que je ne pouvois m'empecher de regretter le tems qu'elles m'avoient fait perdre, & de reconnoitre que ç'avoit eté la source du peu de progrés que j'avois fait dans les Armes; car enfin je me trouvois moins avancé que je ne l'etois aprés mes premieres Campagnes, & je voiois bien que tant que je ne resisterois pas mieux aux occasions de la galanterie, je ne devois guere esperer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y resister? Je ne m'en trouvois ni la volonté ni la force tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naitre un violent desir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit, & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le retablissement de ma santé, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui se promenoit au meme lieu où j'etois; & qui me voiant sembla vouloir s'eloigner. Je le priai

le plus civilement que je pus de ne me point fuir, & son habit me le faisant croire un solitaire, les pensées de solitude que j'avois alors dans la tete me firent souhaiter sa conversation. Ainsi je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il s'arreta. Apres l'avoir entretenu quelque tems de choses generales., je lui demandai s'il etoit Hermite & comment il se trouvoit de sa solitude.

Il me repondit qu'il ne sçavoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoi qu'il menat une vie retirée, parce qu'il se voioit obligé d'avoüer à sa confusion, que quoi qu'il menat cette vie depuis donze ou treize années, son esprit n'en etoit pas moins vif sur toutes les choses du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie, aiant bien compris que pour se faire Solitaire il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai si les femmes n'avoient point eu de part au dessein qu'il avoit pris de se retirer, & il me repondit en soupirant, que son malheur ne venoit que de là. Je lui dis de mon coté que j'avois aussi beaucoup eprouvé d'avantures qui me donnoient du panchant pour la retraite, & qui me faisoient souhaiter de l'embrasser. Je vous conseille, me dit cet homme, de vous y mieux pren-

prendre que je n'ai fait, car peut-etre n'aurez-vous pas plus de constance que moi. Je le conjurai de m'apprendre quelle vie il avoit menée auparavant, & apres s'en etre deffendu quelque tems, il me conta son histoire à peu prés en ces termes.

Je suis né en Portugal, & quoi que vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je sois homme de qualité, je puis cependant vous assurer que je suis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moien de remonter sur le trone de ses Ancetres. J'ai eté elevé avec lui lors qu'il n'etoit encore que Duc de Bragance, & j'aurois eu part à sa fortune, en qualité de son parent, si je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquerent dans leur dessein, ou plutot si l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais personne n'a eté à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la personne que j'aimois. C'etoit une fille à peu prés de mon age, mais fort ambitieuse, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva personne qui repondit à son ambition. On l'avoit mise auprés de la Duchesse de Mantouë, qui pour lors etoit Vice-Reine de Portugal. Elle etoit née de parens nobles, mais fort au dessous de ma naissance, & quoi

que je n'eusse pas beaucoup de bien, j'etois pour elle un parti tres-avantageux. Je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit semblant. Nous ne parlames pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas consenti à un Mariage qui m'auroit fait epouser une fille sans bien, mais je lui jurai que je n'epouserois jamais qu'elle, & je vivois dans l'esperance de me voir bientot en etat de le faire, par les apparences que nous voyions tous les jours au retablissement du Duc de Bragance.

La conspiration qui l'a remis sur le trone commençoit alors à se former. Je fus un de ceux à qui on la decouvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma Maitresse ne me permit pas de la lui cacher. C'etoit la derniere de toutes les imprudences que de lui confier ce secret, parce que cette fille etant auprés de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en decouvrit quelque chose; mais j'eus bien d'autres sujets de me reprocher mon indiscretion.

La Vice-Reine avoit pour Secretaire Vasconcellos, qui quoique Portugais, s'etoit fait le tiran de son propre païs, par l'abus qu'il faisoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laissé usurper. Cet homme s'avisa de devenir amoureux de ma Maitresse, & ce

ce qui doit encore plus vous etonner, c'eſt que cette Fille ecouta ſon amour comme elle auroit pu faire celui d'un Roi, tant ſon ambition ſe trouva charmée d'etre aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Roiaume.

Elle ne douta point que Vaſconcellos ne la voulut epouſer, mais elle ne fut pas longtems ſans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres deſſeins, & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des Maitreſſes que le beſoin qu'on avoit de lui, lui faiſoit trouver facilement.

Cette fille ſembla avoir aſſez de vertu pour ne ſe pas plaire à un amour, qui ne tendoit qu'à ſon deshonneur, & elle me dit qu'elle haïſſoit Vaſconcellos autant qu'elle avoit eu de complaiſance pour lui quand elle s'etoit flattée de devenir ſa femme. Sa femme, repris-je, avec etonnement! hé auriez-vous jamais pu vous y reſoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t'il pas du plaiſir à etre Maitreſſe, & perſonne auroit-il plus de credit dans le Roiaume que la femme d'un homme qui y eſt le Maitre?

Je lui fis des reproches d'un ſentiment ſi bas & ſi interreſſé, & elle dit que je devois le lui pardonner, puiſqu'elle n'auroit ſouhaité du pouvoir, que pour me faire du bien.

Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assura, qu'elle n'eut le dernier mepris pour mon indigne rival aprés l'insolent amour qu'il lui avoit temoigné. Cependant j'apprenois de tous cotez que ce mepris n'etoit qu'apparent; que le Secretaire la voioit toujours & lui faisoit des presens. En effet, elle commença à faire plus de depense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoitre. Je lui demandai la raison de ce changement; elle me dit que c'etoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui etoit la seule qui lui fit des presens. On avoit beau me dire que j'etois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'etoit que trop veritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect egal à ma tendresse.

Cependant la conspiration eclata de la maniere dont tout le monde l'a sçu. Les Conjurez s'etant emparez de tous les quartiers de Lisbonne, se saisirent de la Vice-Reine, & de l'Archeveque de Brague. On jetta Vasconcellos par les fenetres, aprés l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui etoient chargez de le faire perir. Nous montames à sa chambre,

bre, où le passage m'aiant eté disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de sabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvames point, & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçus une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crus voir des lettres. Je m'en saisis, & je trouvai le moien, sans que personne me vit, de prendre les lettres dont elle etoit remplie, & d'en faire un paquet dont je demeurai le Maitre. Cependant aprés avoir long-tems cherché, on apprit que Vasconcellos etoit caché dans l'epesseur du mur. Lors qu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma Maitresse, de lui sauver la vie ajoutant qu'elle m'en seroit obligée, par l'interest qu'elle prenoit à sa conservation. Je crus que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui repondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le tems, & je le vis precipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand le tumulte eut eté appaisé, & que nous nous vîmes Maitres de la Ville, mon

mon premier ſoin fut de lire les lettres que j'avois trouvées. Elles etoient la pluſpart de ma perfide Maitreſſe, & je ne pus douter en les liſant, de l'infame commerce dont elle avoit eté accuſée avec le Secretaire. Je connus par les memes lettres que cette fille l'avertiſſoit de la conſpiration dont je lui avois parlé, & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une choſe qui m'auroit perdu ſi elle fut tombée en d'autres mains. Je gardai ces lettres à deſſein de les faire voir à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par là que je connoiſſois combien elle etoit digne de mon mepris & de ma haine. Je ne ſavois ce qu'elle etoit devenue, & je croiois qu'elle avoit ſuivi le ſort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais comme elle etoit Portugaiſe, on lui avoit permis de ſe retirer chez un de ſes parens. Elle etoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vaſconcellos. Elle ne fut pas maitreſſe d'elle-même à cette nouvelle, ſoit qu'elle aimat de bonne foi ce malheureux, ſoit qu'elle regretat l'argent & les preſens dont il avoit acheté ſes bonnes graces. Elle garda ſi peu de meſures, & declama ſi furieuſement contre ceux qui l'avoient tué, & meme contre le nouveau Roi, qu'on crut devoir

voir s'assûrer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se precautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens, & personne ne devoit moins s'interesser que moi à ce qu'elle deviendroit ; mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croiois ne chercher par là qu'à me mieux vanger d'elle ; sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches que parceque je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle etoit enfermée, & dés qu'elle me vit, elle me demanda fierement si c'etoit par mon ordre qu'on la maltraitoit. Je lui repondis que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle etoit coupable à mon egard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles je tirai ses lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'ecriture. Elle ne se deconcerta point à cette vue, & elle me dit avec une assurance qui m'etonna, qu'elle pouvoit bien avoüer les lettres que je lui montrois, puisqu'elle les avoit ecrites à son mari ; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit epousée,

&

& qu'elle ne reconnoitroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à vanger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour no m'arreter qu'à lui faire voir les lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'etoit pour l'amour de moi-meme, & par l'interest qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'etre attendu au Comte Duc d'Olivarés, dont la lenteur à prevenir le mal, l'avoit rendu irremediable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'etoit pour mon propre interest qu'elle avoit taché de dissiper la conspiration par les avis qu'elle en avoit donnez, & elle me repondit qu'il falloit que je fusse bien aveugle pour ne pas voir que l'election du Duc de Bragance ne devoit guere etre approuvée des Princes de son Sang, ausquels ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois aussi considerables que ceux qu'ils pouvoient esperer du Roi d'Espagne, qui etoit un Prince Souverain de plusieurs Roiaumes.

Tout ce que cette fille me disoit auroit dû

dû augmenter mon indignation contre elle, mais sur tout je devois etre horriblement choqué de lui entendre dire qu'elle avoit epousé mon rival. Cependant ce fut cela meme qui m'empecha de la trouver aussi criminelle qu'elle etoit. J'aimai mieux apprendre qu'elle eut fait un mauvais mariagé, que de la soupçonner d'une intrigue honteuse, & à mesure qu'elle me parloit, je sentois que mon cœur se rendoit à ses raisons, & prenoit son parti auprés de moi. Ce fut cette intelligence secrete d'un cœur trop foible & trop aveugle pour ce qu'il aimoit, qui me fit ecouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'election du Duc de Bragance, & entrer insensiblement dans des vues de revolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere conversation. Je continuai sur le ton dont je l'avois commencée, ou plutot je crus continuer sur ce ton-là, mais on ne peut se deguiser quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'ecoutois, & elle vit bien qu'il n'etoit pas impossible de me mener où elle vouloit.

Aprés que je l'eus quittée je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois eté pendant que je l'avois vue. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison, me donna de la com-

compassion, & je crus qu'il m'etoit permis de solliciter sa grace. Je l'obtins aisement, parceque je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui etoit echapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas eté maitresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le tems de se reconnoitre. On ne crut pas qu'il y eut du danger à donner la liberté à une fille qui n'etoit redoutable que par sa colere ou sa douleur, & on me laissa le maitre de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour que la joie extreme que j'eus en pensant à celle que j'allois lui donner en la retirant de prison; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portat la nouvelle, & se chargeat du soin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver, & aprés lui avoir encore fait des reproches, je lui dis, que pour la confondre & lui mieux faire connoitre son ingratitude, je ne voulois me vanger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui dire qu'elle etoit libre. Elle s'arreta moins à me remercier qu'à me repeter ce qu'elle m'avoit deja dit contre le Gouvernement present, & elle n'epargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit eté plus eclatante si le

Por-

Portugal ne s'etoit point donné un Roi. Je dissimulai encore que ses discours fissent autant d'impression sur moi qu'ils en faisoient, & l'aiant retirée de prison, je la fis conduire chez le parent où elle avoit eté arretée

Je la vis souvent, & je continuois à l'aimer avec autant de delicatesse & d'empressement, que si je n'avois jamais eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut meme qu'elle avoit oublié le passé, & je n'osai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vasconcellos, de peur d'y trouver des raisons de la haïr, car je voulois l'aimer, & il me sembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que je dis ici n'est pas à ma loüange, mais je ne veux rien deguiser, & l'amour cause tous les jours l'aveuglement & la foiblesse dont je parle.

Il y avoit peu de tems que cette fille etoit en liberté quand je m'apperçus que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puisque tout le monde a sçu son malheur; la voioit avec assez d'assiduité pour me faire craindre qu'il ne fut mon rival. Le Marquis de Villa-real, pere de ce Duc, etoit mon plus proche parent, & nous l'etions tous trois du nouveau Roi.

Je ne temoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalousie que me donnoient les visites de mon parent, mais elles furent si assidues, & il me parut qu'ils avoient tant de soin de se trouver seuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me repondit qu'elle vouloit à son tour me confier un secret, en reconnoissance de celui que je lui avois decouvert dans le tems de la conspiration du Duc de Bragance, & que c'etoit moins pour guerir ma jalousie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'inspirer des sentimens dignes de ma naissance, & ne me pas priver de la gloire d'un dessein qui devoit m'interesser autant que qui que ce soit. Le Duc de Camine, poursuivit-elle, est amoureux de moi, & j'ai trouvé en lui tous les sentimens que j'ai vainement cherché en vous. En un mot, il n'a point la lacheté que vous avez de vous soumettre à un Roi, à qui le Trone n'appartenoit pas plus qu'à d'autres, & nous sommes sur le point de voir le Portugal retourner à son Maitre. Aiant achevé ces paroles, elle m'apprit la conspiration qui se formoit pour se saisir de la personne du Roi nouvellement elu & de la Reine sa femme, & aprés les avoir poignardez, de remettre le Portugal sous la domination des Es-

Eſpagnols. Elle me dit que l'Archeveque de Brague etoit le Chef de cette conſpiration ; que le Marquis de Villa-real, le Duc de Camine, & pluſieurs autres en etoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai ſi elle avoit eu ordre de m'en parler ; elle repondit que non, mais qu'elle m'aimoit aſſez pour vouloir que je ne fuſſe pas le ſeul de ma Famille qui n'eut point de part à un deſſein ſi glorieux. Je la priai de ne point temoigner qu'elle m'en eut parlé, & que je refuſaſſe d'avoir part à cette entrepriſe, mais parceque je devois n'etre pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il etoit encore tems, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé ſans l'amour du Duc de Camine, mais cette fille m'avoit dit ſi reſolument qu'il etoit amôureux d'elle, que je jugeai bien que ſi la conſpiration reuſſiſſoit, le Duc de Camine l'emporteroit ſur moi, & que j'aurois le depit d'avoir aidé moi-meme à lui faire poſſeder la perſonne que j'aimois.

Je deliberois quand il n'en etoit plus tems, car deux jours aprés la converſation

dont je viens de parler, la conspiration fut decouverte par l'imprudence de l'Archeveque de Brague. Il eut la temerité d'envoier en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurez. On les arreta, & comme mon nom n'y étoit point emploié, on me laissa en liberté, quoi que je ne laissasse pas d'etre suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-real, & par le soin que j'avois pris de faire delivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arretée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tete avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit eté condamnée en une prison perpetuelle. Le Marquis de Villa-real & le Duc de Camine eurent la tete tranchée. L'Archeveque de Brague fut retenu en prison où il mourut bien-tot de chagrin : les autres complices perirent par divers supplices, & toute la conspiration fut entierement dissipée.

Quoi qu'on ne m'eut point arreté, je m'apperçus que je n'etois pas libre, & craignant à la fin qu'on ne s'assurast entierement de ma personne, je resolus de m'e-

loig-

loigner. C'eſt ici où vous allez voir ma foibleſſe. Je ne pus prendre la reſolution de m'exiler de ma patrie ſans avoir fait tous mes efforts pour rompre la priſon de la fille, que tout autre que moi auroit haïe, par la liaiſon qu'elle avoit eue avec Vaſconcellos. Je crus que lui procurer la liberté ce ſeroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit eternellement à n'aimer que moi. D'ailleurs, je l'aimois aſſez pour ne point eſperer de bonheur & de repos ſans elle, & je m'appliquai encore plus à trouver les moiens de la delivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'eloigner avant qu'on en put penetrer le deſſein.

La maiſon qui lui ſervoit de priſon etoit un Convent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet, par lequel je l'avertiſſois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Convent du coté où etoit ſa chambre, & qu'elle ſongeaſt à ſe ſervir utilement de l'embarras que cauſeroit cet incendie ; pour ſe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je ſerois de l'autre coté pour lui jetter une echelle de corde, & lui donner le moien de ſe ſauver.

Mon billet lui aiant eté mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette

maiſon, & dans le plus fort de l'embraſement, je me trouvai au pied de la muraille, & aprés avoir longtems attendu, je montai pour voir ſi elle etoit de l'autre coté. Je ne vis perſonne, & aprés avoir attendu juſqu'à ce que le feu fut eteint, je me retirai au deſeſpoir de n'avoir pas reuſſi. Je n'avois garde d'avoir cette joie. Ma perfide Maitreſſe aiant reçu mon billet, l'avoit envoié à la Reine, eſperant que cette confiance lui procureroit plus aiſement la liberté que le moien que je lui propoſois. La Reine avoit negligé l'avis, & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le negliger, que quand on lui dit que le feu avoit eté mis au Convent. Aux premieres nouvelles qu'elle en apprit, elle envoia des gardes pour s'aſſurer de moi, en cas qu'on me trouvaſt au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiſſion fut donnée alla exprés me chercher d'un autre coté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme etoit mon ami; il apprehenda que ma mort, ajoutée à celle de mes autres parens, n'excitaſt contre le Roi & la Reine de nouveaux mecontentemens des peuples.

Quoi qu'il en ſoit, je ne fus point arreſté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit inſtruire dés le lendemain de la de-

destinée du billet que j'avois ecrit, ajoutant que la recompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoié, etoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles acheverent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniatrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçeu lui servit pour me faire faire mon procés. On rappella plusieurs choses qui me firent paroitre coupable de la conspiration de mes parens, & pendant que je me tenois caché, on prescrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours cru qu'on n'avoit pas voulu me faire arrester, car on l'auroit pu tres-aisement: mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le malheureux succés de mon amour, m'ota le soin d'aller chercher dans les Cours etrangeres des protecteurs & du secours. J'appris que ma Maitresse avoit accepté la grace que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de la vouloir imiter. J'ai eté sous des noms inconnus me presenter à plusieurs Convents où l'on n'a

pas voulu me recevoir. J'en ai cherché à Rome. J'ai meme eté assez long-tems à Paris, & enfin je suis venu ici, où depuis six ans je mene la vie que vous voiez.

Le Portugais aiant fini son histoire, je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus surpris, si je n'avois craint de l'interrompre, car serieusement j'avois peine à croire qu'il fut ce qu'il disoit, & je ne balançois point à decider en moi-meme que si cela etoit il falloit qu'il fut devenu fou.

J'avouë que je fus bien consolé de trouver un homme moins sage que moi sur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore plusieurs fois, & il m'apprit que lassé de la vie qu'il menoit, il agissoit pour avoir sa grace, & pour rentrer dans ses biens; que la plus grande difficulté qu'il y trouvoit, c'est que n'aiant point oüi parler de lui depuis si long-tems, tout le monde en Portugal etoit persuadé de sa mort, & qu'il prevoioit qu'on auroit de la peine à le reconnoitre.

Je combattois cette difficulté, qui ne me paroissoit pas aussi insurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croioit que sa maitresse etoit morte, & je me servis encore de cette raison pour l'encourager à solliciter sa grace.

J'etois

J'etois bien plus raisonnable en lui parlant que quand je me trouvois seul, car dés que je faisois reflexion aux malheurs de ma vie, je m'estimois aussi à plaindre que lui.

J'etois meme foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre, sçavoir qu'en cas que je renonçasse au monde, je ne soutinsse pas mieux que lui les resolutions & le gout de la retraite, & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoissent point les inconveniens d'une eternelle solitude, & de dire que si une fois j'avois fait le pas, jamais rien ne seroit capable de me faire reculer, car telle est la presomption des hommes ignorans & superbes, d'esperer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la misericorde de Dieu.

C'etoit par une semblable presomption que je me flatois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre, & je regardois meme en pitié les inconstances du Portugais, mais aprés tout, le tems n'en etoit pas encore venu, & les desirs que j'avois de la retraite, n'etoient fondez que sur la paresse & sur un degout qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela sans doute que je ne soutins pas mes resolutions. Dieu veuille que je les soutienne mieux à

l'age où je suis, & que j'execute à la fin de ma vie, ce que je voulus faire alors, & à quoi je ne manquai que parceque je voulus batir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'edifice; car sans aucune connoissance de la Religion, & sans nulle pratique de la vertu, je crus que je pouvois mener une vie retirée, & succombant tout entier à ce desir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois assez bien pour cela, prendre la poste à Bayonne pour me rendre incessamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, consulter ma Carmelite, ou plutot voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein sur lequel ma vanité s'applaudissoit la premiere.

Cette illustre fille, beaucoup plus eclairée que moi dans les conditions & les qualitez d'une veritable retraite, m'exhorta à m'eprouver quelque tems avant que de me declarer, & à me mettre, sans qu'on le sçut, sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui put juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effraié des preparations qu'elle me dit qui etoient necessaires avant que de m'exposer à donner au monde le spectacle d'un tel changement. Je ne voulois point differer, & ce qui me faisoit le plus

de

de plaisir, c'etoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faisois une action heroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquasse pas mes pensées aussi naturellement que je le concevois, elle ne laissa pas de connoitre que je n'etois pas tel qu'il falloit pour une vie si nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penser si je ne me sentois assez de courage pour me cacher pendant six mois en un lieu, où je n'eusse point d'autre occupation que d'examiner dans la pratique de la Penitence ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entetement où j'etois alors, d'avoir consulté un esprit aussi droit & aussi eclairé que le sien, car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'auroient fait prendre une conduite differente, & qui par l'imprudence d'un eclat que je n'aurois pu soutenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas perseveré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me soumettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croioit absolument necessaires, elle me dit que je devois regarder le desir qui m'avoit pris si subitement de renoncer au monde, comme une tentation de paresse & d'oisiveté; que ce n'etoit point là ce que

Dieu demandoit de moi, mais seulement que j'evitasse tout ce qui me detournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachasse serieusement à ceux de ma condition & de ma naissance, en me mettant tout de bon dans le service, & finissant enfin cette vie errante que j'avois menée jusques-là. Elle me dit encore que j'etois plus en etat que jamais de mener une vie reglée, puisqu'il y avoit deux ans que j'etois hors de Paris, où n'etant presque plus connu, il me seroit aisé de me donner d'abord pour tel que je voulois etre dans la suite, c'est à dire pour honnete homme & pour homme de bien. Je suivis ces conseils, & j'abandonnai le dessein de quitter le monde.

Mais m'etant par ses avis retiré pour quelques jours dans une Maison Religieuse pour y penser à ma conscience; avant que de faire connoitre que j'etois de retour & que de me mettre dans le service, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maison un Volume des Lettres d'Abailard. Je les lus avec d'autant plus de curiosité, que j'en avois deja veu quelque chose en Espagne, car j'ai oublié de dire que malgré ma dissipation j'avois toujours conservé du gout pour les Livres. Je trouvai en lisant ces Lettres, tant de conformité entre Heloise &

ma Carmelite ; la delicateſſe avec laquelle Abailard l'avoit aimée, me parut ſi ſemblable à l'amour que j'avois eu pour cette premiere Maitreſſe, que cet amour ſe reveilla dans mon cœur avec plus de vivacité que jamais, & j'en penſai perdre l'eſprit.

Je ne l'avois veuë qu'un moment au viſage depuis mon retour d'Eſpagne, & elle m'avoit paru ſi belle que cette idée de beauté, toujours preſente à mon eſprit, fit prendre à mon amour tous les caracteres qu'il avoit eus autrefois, & je ſentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendreſſe. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement ſenſible au plaiſir de reconnoitre mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je devorois les Lettres. Je pouſſai ma folie juſqu'au point de me perſuader que je n'avois eté malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'etois ſeparé de la ſeule perſonne que j'euſſe veritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle etoit ma femme, qu'elle n'avoit pu legitimement s'engager dans l'etat où elle etoit, & que toutes les Loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon eſprit à ces frivoles penſées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheu-

reux

reux que celui dont je me ſentis poſſedé à ces fatales idées, car enfin j'avois beau me figurer que cette illuſtre fille etoit ma femme, je voiois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'etat où elle etoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux que je l'aimois ſans eſperance.

Combien de fois me repentis-je de la complaiſance qui m'avoit fait conſentir à ſon engagement ? Comme je n'avois jamais rien ſenti d'approchant de l'amour qui me poſſedoit alors, je connus bien que cet amour ne s'etoit jamais eteint dans mon cœur, & que ſi j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit eté que par amuſement ; mais l'heure etoit venuë où je ne pouvois plus me tromper, & ſi j'avois eu mille vies, je les aurois données pour me trouver au point où j'avois eté autrefois avec elle, quand mon amour n'etoit combatu que par je ne ſçai quelle bien-ſeance.

Cet amour fut ſi violent que j'en perdis le ſommeil & le repos. Je paſſai toutes les nuits à ecrire des Lettres que je brulois le matin, n'oſant lui apprendre l'etat où je me trouvois, ni lui rien envoier de ce que j'avois ecrit. Je me reſolus pourtant de ne lui pas laiſſer ignorer ce que je ſouffrois, &

j'allai

j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dés que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi que je ne pus lui dire un seul mot. Elle me parloit sans me voir, & sans que je la visse, mais elle ne laissa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à genoux je la conjurai de m'ecouter sans me haïr. Alors je lui decouvris la violence de mon amour, la priant par toutes les raisons que je pouvois lui alleguer, de ne pas me refuser au moins sa compassion dans la triste etat où je me trouvois. Elle m'ecouta, sans m'interrompre que par ses soupirs, & aprés que j'eus cessé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la touchoit, & enfin me repondant malgré ses larmes, elle me dit qu'elle etoit honteuse d'estre encore sensible à la douceur qu'elle avoit ressentie en apprenant que je l'aimois; qu'il etoit vrai que depuis le moment que nous avions commencé à nous aimer jusqu'à celui où elle me parloit, elle n'avoit jamais cessé d'etre la meme pour moi; que ni l'absence ni les devoirs de sa profession n'avoient pu la distraire de mon image; qu'elle avoit ressenti des chagrins inconçevables toutes les fois

qu'elle

qu'elle m'avoit veu engagé en d'autres amours, & qu'enfin elle vouloit bien me dire qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne croi pas avoir de ma vie senti plus de joie que m'en donna un aveu si tendre & si touchant, mais cette joie fut bientot troublée par l'idée affreuse de la situation où elle etoit, & par les obstacles eternels qui s'opposoient à notre bonheur. Hé quoi, lui dis-je, puisque nous n'avons point cessé de nous aimer, pourquoi nous sommes-nous mis dans l'impossibilité de vivre ensemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre? N'y a-t-il plus d'esperance? Ah, si vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puissons rompre.

Elle m'interrompit pour blamer ces vaines idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire meme envisager que je fusse capable de nourrir une si frivole esperance. Elle me conjura de faire un sacrifice au Seigneur d'une passion qui ne pouvoit plus lui etre agreable, m'assurant qu'elle n'avoit passé aucun jour sans offrir à Dieu tout ce que son amour lui faisoit souffrir, en expiation de ses pechez & des miens, mais qu'elle croioit que la fin de sa vie approchoit, & qu'elle avoit un secret pressentiment que Dieu vouloit

loit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de sa mort, & je la priai, si elle avoit du pouvoir auprés de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puisque je n'avois pu vivre avec elle, je pusse ne lui pas survivre. Cette conversation dura longtems, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dés qu'elle m'eut quitté, la fievre la prit, quoiqu'elle n'eut auparavant aucun signe de maladie, & le pressentiment qu'elle avoit eu de sa mort ne se trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pus pour la voir encore une fois, & priai souvent une Religieuse son Amie de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laisser m'oublier avec tout le reste du monde, pour ne penser qu'à Dieu seul, & aprés lui avoir recommandé de me dire qu'elle mouroit dans les sentimens où elle avoit vecu à mon egard, elle ne dit plus rien qui eut rapport à moi, excepté quand il s'agissoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites, car alors elle ne pouvoit s'empecher de demander à Dieu les memes faveurs pour moi, & je croi que je ne dois qu'à ses prieres, la grace d'avoir vecu assez longtems pour reconnoitre & pour deplorer les egaremens d'une vie aussi inutile que celle dont je decris les avantures.

Je

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuse. Elle mourut dans le tems que l'amour que j'avois pour elle etoit monté à son dernier excés ; & si elle avoit encore vecu, je croi qu'il n'y auroit point eu d'extremitez où je n'eusse été capable de me porter pour unir ma destinée avec la sienne.

Quand elle fut morte, je ne me sentis occupé que du desir de suivre les conseils qu'elle m'avoit donnez. J'appris mon retour à mon frere en lui apprenant la mort de cette sainte fille, & je lui temoignai la passion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois menée jusque-là. J'etois plein des meilleurs desirs du monde : mais la suite de ma vie va faire voir des avantures, non moins bizarres que celles que j'ai decrites jusqu'ici. On aura, je croi, d'autant plus de plaisir à les apprendre qu'avec l'histoire de mes folies on trouvera celle des principaux evenemens du tems où j'ai vecu, & ausquels j'ai eu assez de part pour en pouvoir parler, sans faire tort à personne, car c'est la precaution que je prendrai toujours.

FIN.

